

1^{re} Année N° 12.

Prix de l'abonnement : Fr. 80.— l'an.

15 Avril 1929.

Prix du numéro : Fr. 7.50.

Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



DANS CE NUMÉRO :

DECOUVERTE DE LA HOLLANDE

E T A B L I S S E M E N T S

Cousin, Carron et Pisart

AGENTS EXCLUSIFS POUR LE BRABANT DES AUTOMOBILES

CHENARD & WALCKER

EXCELSIOR

IMPERIA

NAGANT

ROSENGART

VOISIN

ET LES CAMIONS ET TRACTEURS "MINERVA"

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36

SERVICES LIVRAISONS
VOITURES NEUVES ET
EXPOSITION VOITURES
D'OCCASION :

33, RUE DES DEUX-EGLISES
TELEPHONES 331,57 & 313,69

ATELIERS DE REPARATION ET STOCK DE PIECES DE RECHANGE
510 & 512, CHAUSSEE DE LOUVAIN, TELEPHONE 521,71
B R U X E L L E S

Cousin, Carron et Pisart

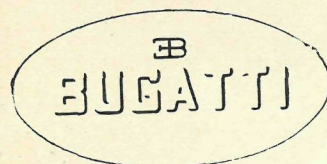
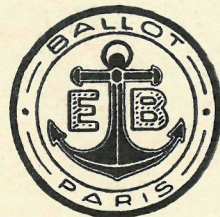
la gamme des meilleures marques.

52 BOULEVARD DE WATERLOO.

Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN 4 ET 6 CYLINDRES
La première voiture
française construite
en grande série



8 CYLINDRES
Celle qu'on ne discute pas

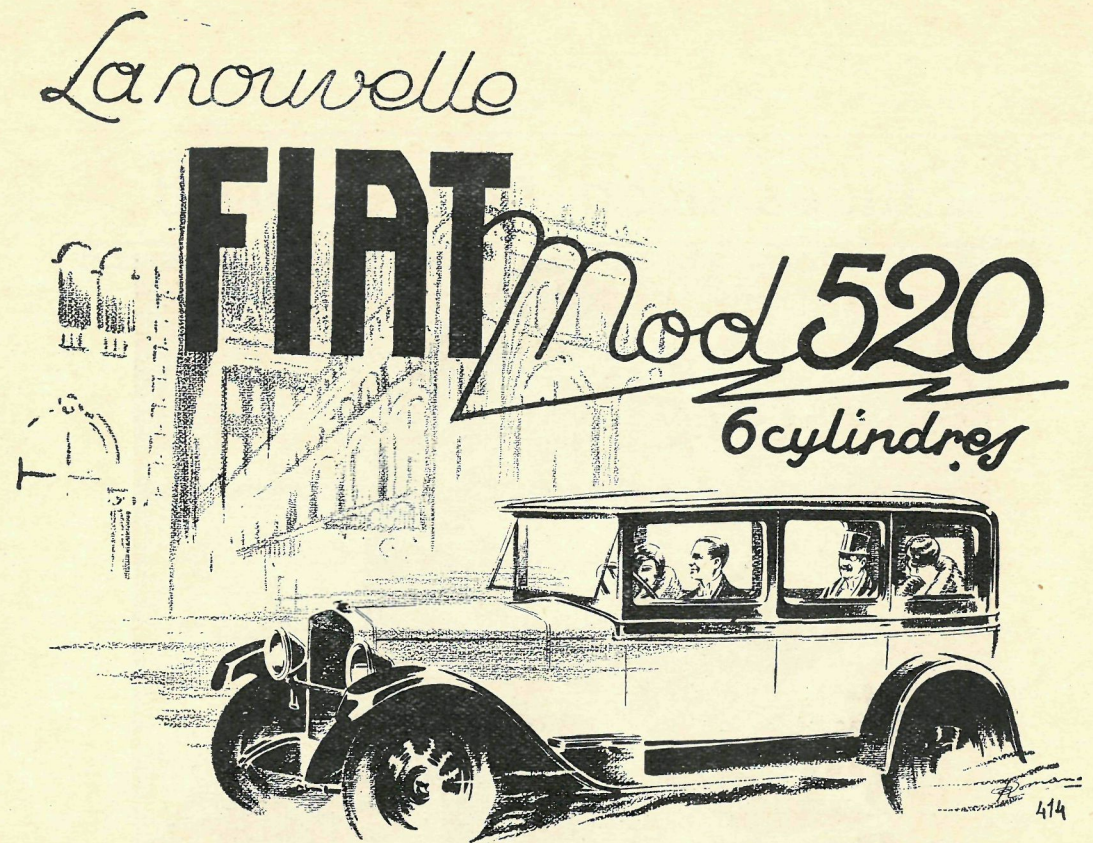
4 ET 8 CYLINDRES
Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DEPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15



520 --- 12 CV. 6 CYLINDRES

Châssis fr. 40.000
Torpédo 46.000
Conduite intérieure 5 places 53.000

509 --- 8 CV. 4 CYLINDRES

Spider luxe fr. 27,175
Torpédo luxe, 4 portières 29,175
Conduite intérieure 31,175
Coupé à 2 places (faux cabriolet). 31,375
Coupé « Royal » 34,275

AUTO-LOCOMOTION

35-45, rue de l'Amazone, BRUXELLES
Tél. 765.05 (cinq lignes)

ce
joli
geste
sera
accompagné
d'une agréable pensée,
tant de fois renouvelée,
sans jamais s'émousser
si... votre bracelet-montre
est une petite œuvre
d'art, délicate, souriante
et moderne.

Le spécialiste
de l'horlogerie
Larcier.

Avenue Toison d'Or, 15 bis
BRUXELLES

PUB. LAEYFFER 25

” Beauté, mon beau souci...”

Le Teint Bronzé

Le laboratoire des
Produits de beauté Marquissette

vient de réaliser cette merveille :

Une série de produits de beauté
donnant le teint bronzé d'un
aspect absolument naturel et dont
le mode d'emploi journalier con-
siste en quelques soins simplement
hygiéniques.



Ne pas confondre les « fards » avec cette série de
produits qui sont de toute pureté et permettent de
suivre les méthodes concernant les soins de beauté
habituels étudié par rapport à chaque épiderme.

Laboratoire : 95, Rue de Namur, Bruxelles

Maison Jean

63 avenue Louise 63

Bruxelles

Téléphone 265,47



Ses coiffures
Ses postiches d'art
Ses produits Alix

NELSON



TAILOR

BRUXELLES

34 rue de Namur 34

Téléphone 159,78

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET C^{IE}

53. RUE DES DRAPERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4. SEPTEMBRE . PARIS

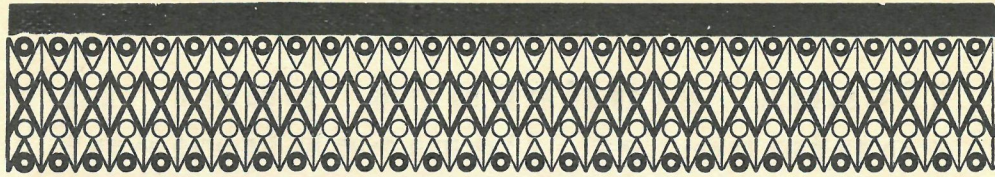
x

tissus modernes pour la
couture et l'ameublement

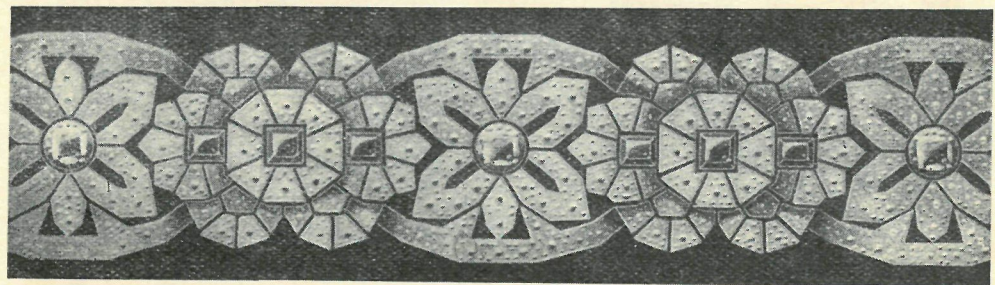


Toile de Tournon : « Tennis » — Composition de Raoul Dufy

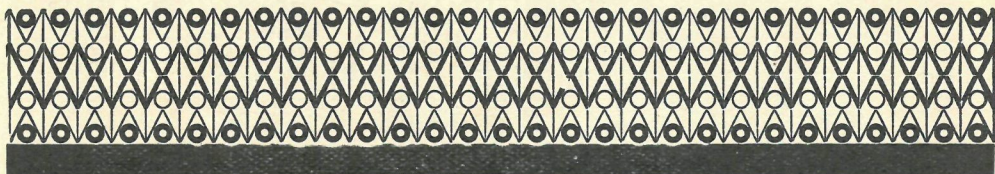
bianchini, fériér
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5 pl. du ch^p de mars



COLLARD DE THUIN

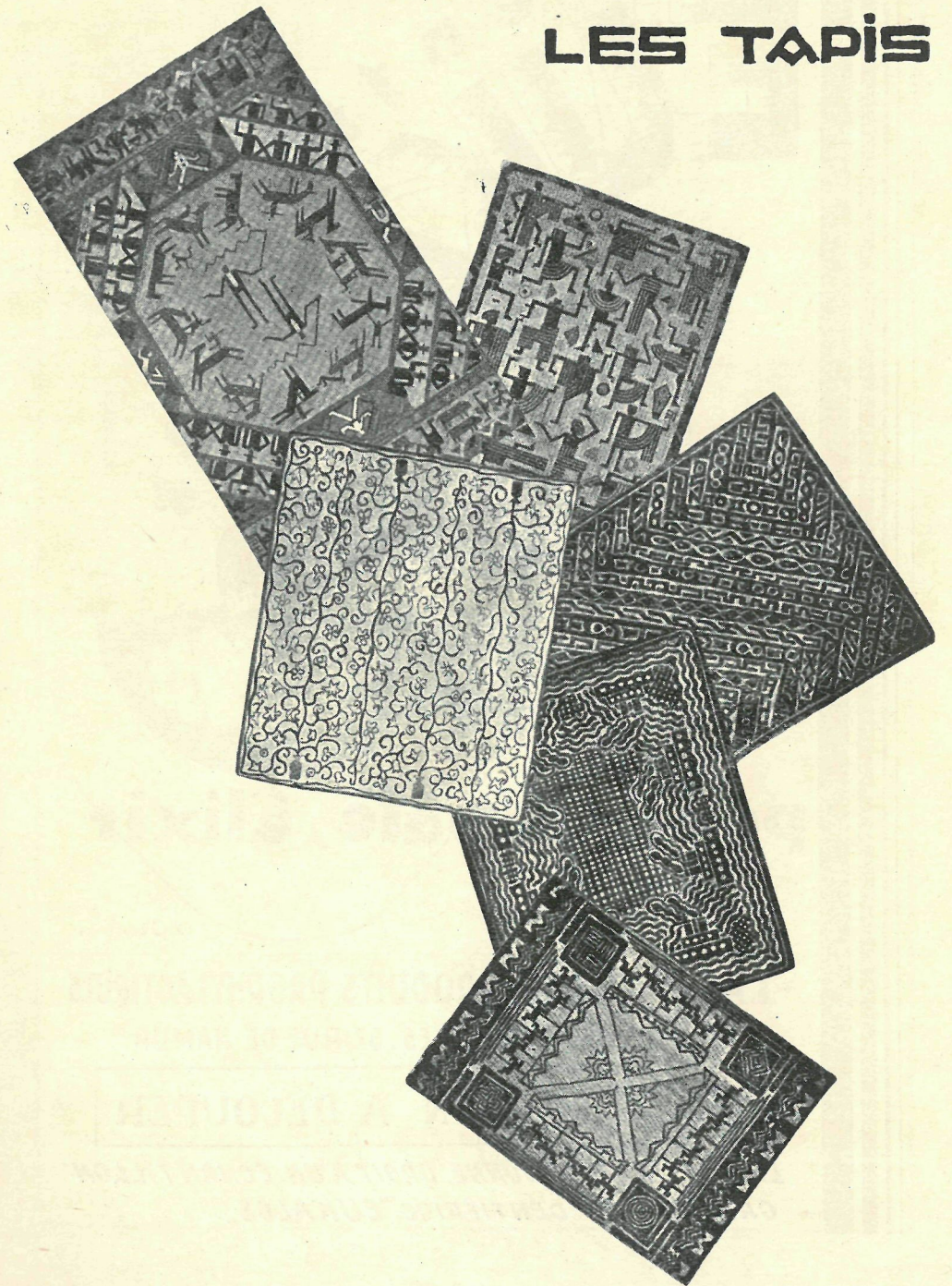


**JOAILLIERS
BRUXELLES**
1 & 3, B^d ADOLPHE MAX

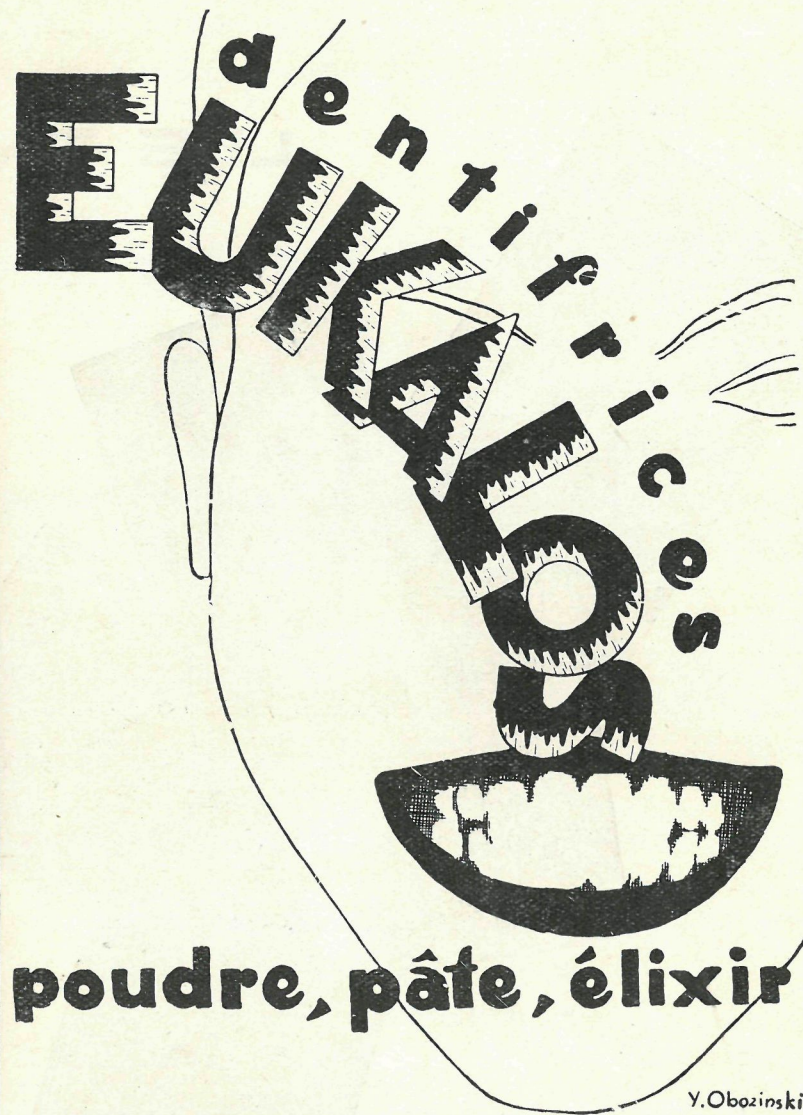


XII

LES TAPIS



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE



poudre, pâte, élixir

Y. Obozinski

LABORATOIRE DE PRODUITS PROPHYLACTIQUES
BUREAUX A BRUXELLES. 57, RUE DE NAMUR

ATTENTION! BON A DÉCOUPER

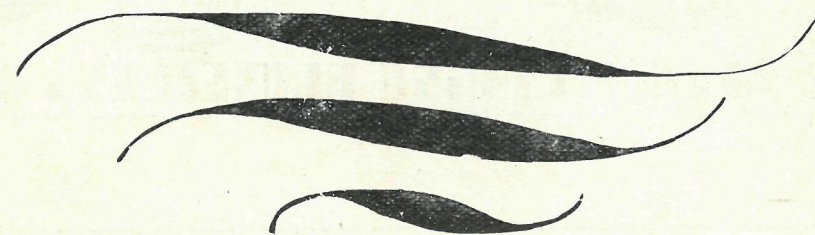
LE PRÉSENT BON DONNE DROIT A UN ÉCHANTILLON
GRATUIT DE DENTIFRICE "EUKALOS."

BRUXELLES

11, RUE CRESPEL

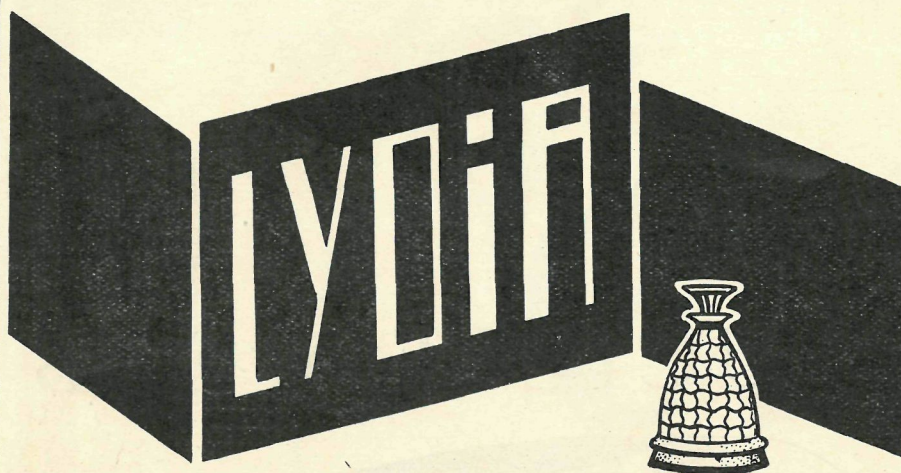
TÉLÉPHONE 858,27

LUCILLE VEBB



MODES

SES PARFUMS EN FLAcons ANCIENS



42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. J.L.

SOINS DE BEAUTE

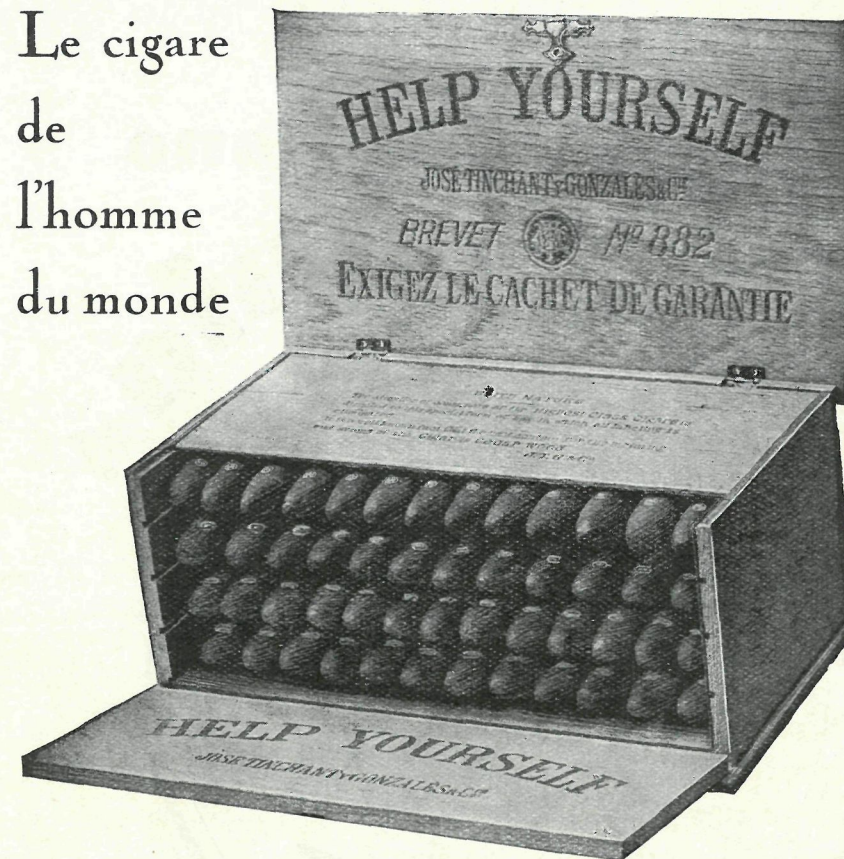


Les "Produits Ganesh"
inventés par Madame
ADAIR et vivement
recommandés par le corps
médical, sont appliqués de
façon rationnelle et scien-
tifique par les soins de
**M A D A M E
ELEANOR
A D A I R**

2, Porte Louise, Bruxelles (1^{er} étage)
LONDRES PARIS

Téléphone : 220,91
NEW-YORK

Le cigare
de
l'homme
du monde



VINHOS DO PORTO

ANT^o CAET^o RODRIGUES & C

CASA FUNDATA EM 1828

PORTO

GRANDS PRIX PARIS ET CHICAGO 1893

**un disque
un phono**

COLUMBIA



en vente partout
agence
générale
belge pour le gros :
50, rue philippe de
champagne, bruxelles

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

Directeur : P.-G. van Hecke — Administrateur : Paul Nayaert

1^{re} ANNEE — N° 12

15 AVRIL 1929

SOMMAIRE

- P. C. Boutens A Elisabeth, en ce temps présent,
Reine de Belgique
André de Ridder La Hollande et les Hollandais
J. Greshoff Speenhoff
Menno ter Braak Un auteur de films hollandais :
Joris Ivens
Ch. L. van Halsbeke L'art typographique moderne dans
les Pays-Bas
Jhr. E. J. van Lidth de Jeude... La boisson nationale hollandaise :
Le genièvre
E. du Perron Petites histoires pour la famille
H. Marsman Poèmes
J. Slauerhoff Vers japonais
A. Roland Holst Le vagabond libéré
Albert Valentin Aux soleils de minuit (XII)

CHRONIQUES DU MOIS

- Pierre Mac Orlan Vieille Hollande
Paul Fierens Paribas
Denis Marion Julien Green
André Delons Eloge du mélodrame
Franz Hellens Chronique des disques

VARIÉTÉS

Pierre Mac Orlan et le « fantastique social » — « Passe-temps » (Paul Léautaud) — « Le Plan de l'aiguille » (Blaise Cendrars) — Une conférence d'André Lhote — A propos de l'exposition de Gustave van de Woestijne — La fausse auréole de George Minne — « La piste de 98 »

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de Jozef Cantré

Prix du numéro : Fr. 7.50

A l'étranger : 2 Belgas

Prix de l'abonnement pour la Belgique : 80 fr. — Pour l'étranger : 22 belgas.

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE

Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37

Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande : N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam.

PALAIS DES BEAUX-ARTS

A BRUXELLES

10, rue Royale

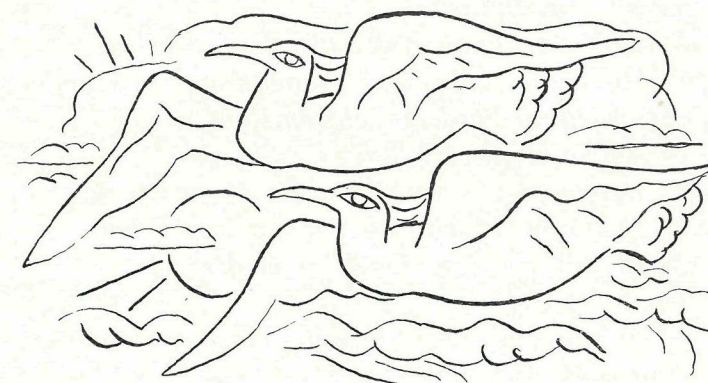
23, rue Ravenstein

DU 20 AVRIL AU 1^{er} MAI

EXPOSITION

DES ŒUVRES DE

Dietz Edzard



Léo Gestel

A ELISABETH DANS LE TEMPS PRÉSENT, REINE DE BELGIQUE

par

P. C. BOUTENS

Aucun des rois et des reines
Parmi ceux d'aujourd'hui, onquès ne pénétra
Jusqu'en cette retraite où les enfants mortels
Gagnent de la Beauté le sourire éternel,
Hormis toi seule.
Dans le remous profond du centre d'un nuage
Altéré de repos, aveuglé de splendeur,
Carrefour vers lequel, partout d'où vient le vent
Des régions crépusculaires de la vie, mènent
Les sentiers lumineux, les venelles obscures :
L'élan virginal, joueux comme floraisons
Et les bonheurs déments, les souffrances béates
Et le désespoir d'or qui ne connaît d'issue
Autre que celle de sa magnification,
Ton image apparut...

Une émotion douce
Capta l'âme anxieuse des silences atones,

*S'accrochant aux terrasses larges étagées
 En vasques, s'élevant, radieuses de blancheur
 Vers le ciel immense.
 L'haleine des lumières aux parois se brisait
 Frissonnante, en tant de couleurs qui ruisselaient
 (De bord en bord et s'entremêlant
 Glissaient, mous, les arcs-en-ciel fluides)
 Et s'en venait couvrir d'un voile translucide
 L'immatériel sourire en quoi tu approchais.
 Aussi pure parfois dans l'aube des étés
 Monte la lune
 Ainsi que deux fraîcheurs de gloire confondues.
 Autour de la gracilité de tes épaules
 Se fermait la vivante aurore
 Ainsi qu'un manteau;
 Et comme un joyau
 Unique, dont l'éclat irait en caressant
 Ses rayons au travers des cheveux d'ombre claire.
 Cependant, attirés aux miroirs de tes yeux,
 Comme en l'onde d'un lac fait d'eaux mystérieuses
 Convergent les reflets de tous côtés des cieux,
 Ardaient tous les regards de ceux qui, dédaigneux
 Des douleurs d'agonies de la mort, riaient
 Leur jeune extase vers ton altesse fragile.
 Au-dessous de tes pieds, sourdait une rumeur
 Semblable aux rumeurs des marées vespérales,
 Gémissement multiple, aux voix s'amplifiant
 Vers l'inconscient présent d'ineffable bonheur
 Offert à ces enfants, par milliers murmurant
 Ton nom seul, résonnant comme l'amen des vies...*

*Ainsi te vis-je, ainsi t'emporta la nuée,
 La nuée de la tacite mélancolie
 Qui n'abandonne jamais les purs transmués
 Par ce baptême, ni l'élus qui jadis sut
 Approcher le mystère des lumières divines
 Et survécut.*

(Traduction de G. S. de Solpray.)

LA HOLLANDE ET LES HOLLANDAIS

NOTES ET SOUVENIRS

par

ANDRE DE RIDDER

Il n'est pas de matière plus difficile, ni plus complexe et de plus délicate que la psychologie des peuples, pas de plus dangereuse pour les esprits généralisateurs ou qui se laissent abuser par les apparences. Mystère des visages et des âmes, qu'on ne déchiffre qu'à grand'peine, à force de sagacité, de prudence et de sympathie!...

J'ai vécu pendant plusieurs années en Hollande, parmi les Hollandais, me mêlant de très près à leur activité intellectuelle et artistique, m'intéressant ou, pour mieux dire, me passionnant pour toutes les manifestations de leur vie. Vais-je prétendre les connaître, avoir l'outrecuidance de résumer en quelques lignes leur nature, leurs aspirations, tout un ensemble de qualités, peut-être de défauts, de toute façon de particularités éminemment caractéristiques parce que relevant d'un groupe ethnique qui ne s'est point laissé entamer par ses voisins?

Isolé sur son delta, dans cette patrie maritime, de toutes parts battue par la mer ou enserrée dans un réseau de grands fleuves, ce peuple s'est quelque peu replié sur lui-même, défendant obstinément sa culture, poursuivant avec méthode une politique indépendante, puissant et fier, très digne, respecté nonobstant sa faiblesse numérique, la médiocre étendue de son territoire. Non point qu'il ait pu se maintenir plus pur que les autres races. Un sang très mélangé coule dans ses veines, y charriant des apports multiples : Israélites, Latins, — de par l'immigration de tant de Huguenots français, — mêmes Asiatiques, de par les Indes.

Mais ces apports-là, bien que fort dissemblables, il les a résorbés sans peine. Il a donné une âme hollandaise aux éléments hétérogènes que l'exode juif, les persécutions religieuses en France et ailleurs, sa hardiesse colonisatrice lui ont amenés, au cours des siècles.

Il existe une Hollande de convention, sortie des livres et des tableaux, et qui passe pour très simple, très naïve, très saine, une Hollande paysanne, un peu rustre, jusque dans ses centres de négoce. Econome et travailleuse, satisfaite et persévérante, propre, résumant toutes les vertus bourgeoises, on la donne en exemple aux peuples frivoles et nonchalants. On la dépeint allègrement : verte comme ses prés, blanche comme ses coiffes et ses faïences, rouge comme les bras de ses fermières, ses briques ou ses tulipes. Frans Hals, Vermeer et Pieter de Hoogh, pour ne même pas parler de Jan Steen, de Brouwer, de Gérard Dou, ont fixé à tout jamais son visage idyllique, sa conception familiale de la vie, son calme, sa placidité, son assurance. Sauf à marquer les réserves nécessaires quant à l'exagération conventionnelle qu'ont infligée à cette image vite déformée les mauvais peintres et les insipides faiseurs d'opérettes et de films, convenons que cette Hollande-là existe. Mais ce n'est pas la seule. Elle ne représente qu'une seule des faces de cette contrée riche en surprises. Peu de peuples manifestent une diversité aussi

frappante et, il faut bien l'avouer, des contradictions plus consubstantielles.

Pays de cultivateurs têtus et laborieux, de marchands âpres et habiles au gain, a-t-on dit, on a cru en avoir fini avec lui, pour avoir décrit ses polders verdoyants et leurs plantureux troupeaux, ses ports trépidants, ses bourses affairées. Mais ce même pays réalisateur a donné à l'Europe, et lui donne encore, d'Erasmus à Bolland, de Geert de Groote à De Vries et Lorentz, quelques-uns de ses meilleurs humanistes, philosophes et mystiques, quelques-uns de ses savants les plus authentiques. Retiré dans son îlot, très attaché à ses traditions, ses mœurs, sa foi, sa langue, ce peuple a acquis une mentalité égocentriste qui, partout ailleurs, risquerait de dégénérer en égoïsme et en mesquinerie, mais qui ne l'empêche pas de s'intéresser et de prendre part à tout ce qui se fait, se crée, se passe aux quatre coins de notre continent. Ces sédentaires ont conquis et aménagé les plus riches colonies du monde : comme leurs pères, les fils y vivent la plus hardie et la plus libre des aventures. Ce pêcheur flegmatique que vous découvrez dans ce petit port, adossé à ce mât ou à ce mur, a fait vingt ou trente fois, dans sa jeunesse, le tour du monde. Armateurs, colonisateurs, banquiers, négociants, les Hollandais ont édifié sur un sol péniblement remblayé ou endigué, mais qui est le leur, un royaume durable et qui n'appartient ni à de petites gens, ni à des sots. La religion et l'idée de patrie comptent toujours de nombreux adeptes, jusqu'à imposer à la foule soumise une sorte de raison d'Etat et d'Eglise, plutôt dure, un culte légèrement dogmatique, voire casuistique et fanatique, un principe d'autorité que nous jugerions pesant. Ce qui n'empêche que dans cette même foule circulent les individualistes les plus farouches, les libertins les plus affranchis, à côté de rêveurs et d'utopistes véritablement candides. Si le socialisme est particulièrement influent, si le communisme fait des progrès considérables, la Christian Science et l'Armée du Général Booth y recrutent, de leur côté, maints fidèles. Les sophistes et les réformateurs de tout acabit y trouvent des auditeurs, tous les apôtres des disciples bénévoles. On peut librement lui prêcher les théories et les doctrines les plus étranges ou les plus subversives, le Hollandais respectera les opinions de chacun, se donnera même la peine de les comprendre et de les juger. Dépourvu du sens du comique, il s'effarera à peine devant les plus singulières. Pas facétieux du tout, sérieux, même grave et austère, jusqu'au jour où il se débride, il ne croit pas à l'imposture ou à la farce. C'est ce qui fait que d'aucuns ont cru à sa naïveté. Aussi est-il toujours prêt à examiner consciencieusement ce qu'on lui propose : idées, œuvres, faits, programmes, spectacles. Il ne dédaignera, ni ne raillera aucune des suggestions qui lui seront soumises, il ne les repoussera pas d'emblée, sans discussion préalable, uniquement par principe, par haine de la nouveauté ou par esprit de routine. Tant est-il que pour les adopter, il ne reniera pas son propre fonds, ne détruira rien de son acquis. Sa force est de les accommoder suivant ses besoins, ses aspirations, pour son plaisir, son utilité. Il adaptera cette idée, ce procédé, cet outillage récents à ce qui existe et qu'il entend conserver, il cherchera à faire la liaison opportune entre le passé et le présent, l'absolu et le relatif. A cet égard encore,



Photo N. V. Vereenigde Photobureaux
Le chef d'orchestre Willem Mengelberg



N. V. Vereenigde Photobureaux
Willem Royaards († 1928)
(metteur en scène et acteur)
dans « Le Rêve » de Strindberg



Photo N. V. Vereenigde Photobureaux
Le chansonnier-poète Speenhoff

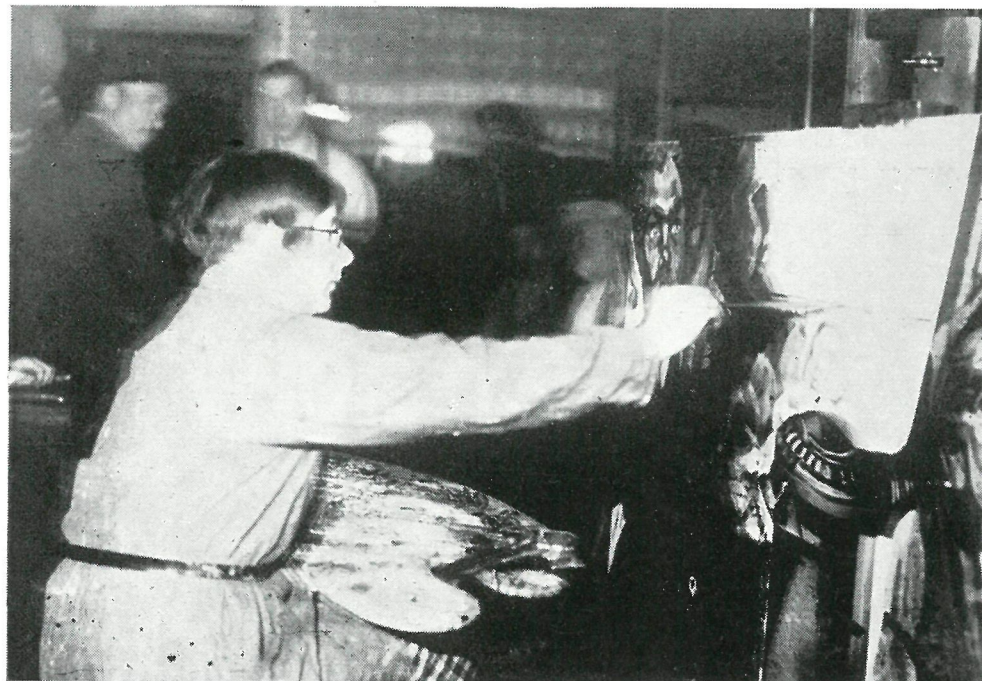


Photo Germaine Krull.
Mme Charley Toorop,
peignant dans un cabaret du Zeedijk, à Amsterdam

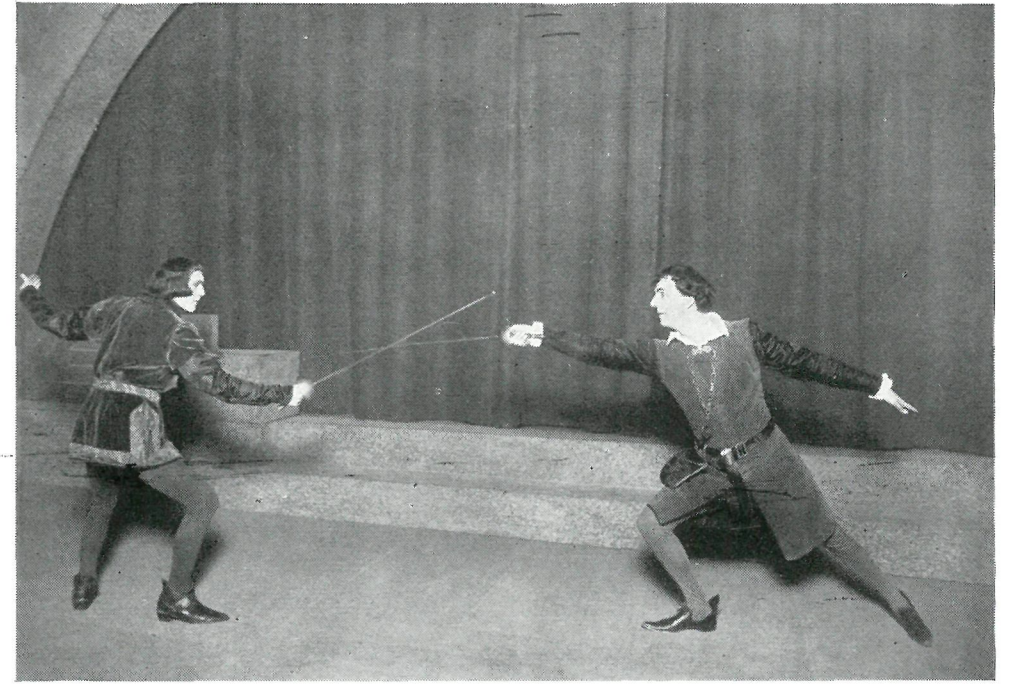


Photo N. V. Vereenigde Photobureaux
Eduard Verkade (à droite) dans « Hamlet »



Photo N. V. Vereenigde Photobureaux
L'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam
dirigé par Willem Mengelberg

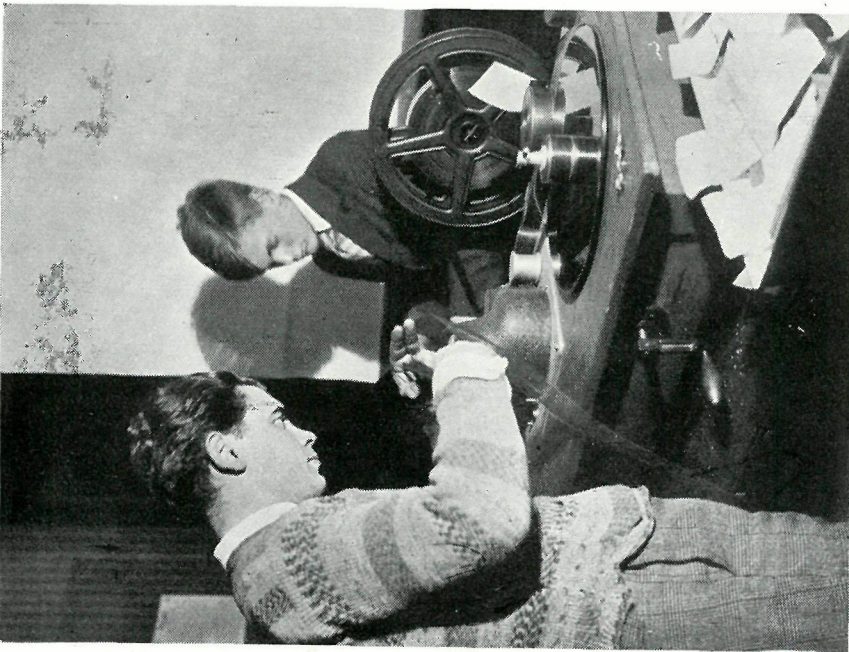


Photo Germaine Krull
Le metteur en scène Joris Ivens
et son assistant Johnny Fernhout



Photomaton
Le sculpteur Hildo Krop (à gauche)
et l'écrivain Nico Rost

il peut passer pour « réaliste » ou pour « positif », à moins qu'on ne veuille découvrir dans ce désir de concilier le connu et l'inconnu, de jeter un pont entre le passé et le présent, une forme d'objectivité assez saisissante. C'est ainsi qu'il agit dans tous les domaines, dans celui de la politique comme celui des affaires et des arts, pour l'urbanisation de ses villes et pour l'équipement de son industrie. Ne nous y trompons pas : ce pays de tradition est aussi l'une des nations les plus modernistes d'Europe. Mais une de celles qui prétend obéir à une idée de suite, à des lois de constance intellectuelle. Pour elle, innovation ne signifie par révolution. Elle ne consent pas à s'appauvrir par ici en s'enrichissant par là.

De même, persévérant dans ses traditions, fidèle à ses attaches dans le passé, voici néanmoins un pays essentiellement libéral, et l'un des plus cosmopolites qui soient au monde. Fort de son droit d'asile, il se fait un honneur d'accueillir les exilés de partout, amis ou ennemis, leur assurant par le fait même une liberté d'action quasi-inconditionnelle, au risque d'être contrarié par leur propagande. Il n'en est pas qui s'ouvre avec plus d'hospitalité aux hommes, aux idées, aux livres, à tous les courants profonds qui remuent notre humanité. En revanche, il a presque toujours tiré profit de cette politique de la porte ouverte. Son adhésion ne sera jamais totale, je le veux bien. Il est rare qu'il manifeste cet empressement, cet enthousiasme irraisonné, cet engouement soudain et aveugle qu'en d'autres régions l'on prodigue assez facilement à ce qui séduit l'entendement ou emporte la conviction. Il demeure circonspect, un peu hésitant, gardant froid son cerveau, domptant son cœur. Le cran est mis au point d'arrêt dans les deux sens : dans celui de la négation comme celui de l'affirmation. Aussi bien s'est-il trouvé des étrangers pour dénoncer ce masque d'élan spontané, de générosité, de fougue. S'il s'attache moins vite, le Hollandais s'attache d'autant mieux. A défaut de caprices attrayants, il fait preuve d'affections constantes et fidèles. Il n'ouvre pas toutes grandes au premier venu les portes de sa maison, mais accueille d'autant plus chaleureusement l'hôte qu'il a élu, après l'avoir scruté et pesé. Ne s'emballant pas pour les idées surgies au hasard, il se donne d'autant plus fermement à celles qu'il a pu approfondir. Encore ne nourrit-il guère de parti-pris tenaces, pour ou contre, comme nous en avons tant. Correct et loyal à l'égard de tous, il ne se montre véritablement affable qu'à l'égard de quelques-uns. Me direz-vous ce que vous jugez préférable : cette cordialité à fleur de peau, cette amabilité occasionnelle, mais qui brûlent le lendemain ce qu'elles ont adoré la veille, ou cette réserve un peu raide, un peu froide, sachant tenir à distance l'importun, mais qui sait se transformer en un dévouement profond, résistant à toutes les épreuves ? Si vous ne songez qu'à l'agrément votre réponse ne sera pas douteuse. Et pourtant...

De ce côté encore, les choses ne sont pas aussi simples qu'elles en ont l'air. Ne nous méprenons pas : ce peuple à l'esprit spéculatif, au sens critique, si avisé, si strict, si placide, subit ses fièvres comme nous. Il éprouve une inquiétude qui, pour mieux se masquer, pourrait bien être plus tenace que la nôtre. Aussi bien se caractérise-t-il par des propriétés essentielles : son intense culture et sa forte discipline. Encore que pas extraordinairement favorisé par la nature, même pas fort

doué, le Hollandais « moyen » bénéficie d'une éducation, d'un enseignement, d'un ensemble de conditions culturelles et sociales qui en font l'un des spécimens les plus accomplis du parfait honnête homme, dans le sens européen du mot. Un désir immodéré de savoir, une curiosité toujours en éveil le préparant d'autant mieux à ce rôle d'assimilateur. Il a la passion des choses de l'esprit, parfois jusqu'à l'argutie, jusqu'au pédantisme à l'instar des peuples dressés à interpréter la bible et le talmud. Au génie qui flamboie, il substitue son application, sa patience, son excellente préparation personnelle, sa méthode : une lampe qui brûle nuit et jour sans éclat. En général, il ne fait même pas montre de beaucoup d'originalité. Les « types » ne courent guère les rues. (Il existe bien une bohème des grandes villes, recrutée surtout parmi les jeunes artistes, mais elle n'a pas l'allant, le baroque, l'outrecuidance de celle qui campe dans d'autres cités.) Il excelle dans les sciences plutôt que dans les arts. Si les Pays-Bas ont produit de beaux écrivains et peintres, qu'on apprécie surtout par l'esprit, il en est peu qui nous bouleversent jusqu'au tréfond de l'être, nous entraînent vers les hauteurs vertigineuses, nous plongent en pleine fable.

Sa discipline le soutient également, cette discipline librement consentie, consciente, non imposée, et à laquelle il a recours dans les petites et les grandes circonstances de la vie. Comme son existence est admirablement organisée ! Ponctuel, courtois, tolérant, il se procure à lui-même et aux autres, presque sans frais, les joies aimables de la civilité et de l'économie.

De là à conclure, comme d'aucuns, qu'il n'a pas de tempérament ? Une ferveur secrète l'anime, mais qui ne s'épanche pas. Si passion il y a, elle brûle sous la braise. La flamme couve, parfois très ardente, jusqu'à calciner l'os, mais elle ne s'élance point. Etrange pouvoir de se dominer, de se contenir, en toutes éventualités, de régler à son gré sa conduite extérieure. Peuple décent, qui par crainte de l'esclandre et du laisser-aller a établi à son usage un code social des plus sévères ; peuple pudique aussi, pudibond à l'occasion, mais alors un peu hypocritement, qui ne reculera devant aucune expérience sentimentale ou charnelle, mais qui ne les étalera point au vu et au su de tous ; peuple cérébral encore, réfléchi jusque dans ses emportements. Il se pourrait qu'il y eût là un peu de calcul, de sournoiserie, mais de toute évidence il y a là surtout beaucoup de lucidité, de pondération, de contrôle. Ressources qui dénotent un haut état d'intelligence et de gouvernement de soi. S'il s'y ajoute — et ce dans un pays où, sous certains rapports, la liberté des mœurs est cependant grande (spectacle libertin des parcs, des dunes...), — un vif besoin de correction, de respectabilité, de dignité sociale, le désir de garder la mesure, de sauver la face, de ne point se compromettre, de ne point pêcher par excès, cela ne suffit-il pour expliquer la réserve que ces gens observent ? Ne vous fiez pas à leur feinte impassibilité, à leur renom de vertu : chez eux, comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, les passions s'affirment, des vices, des perversités grouillent, des drames s'accomplissent, mais c'est dans l'ombre, derrière portes et fenêtres, à huis clos, à l'intérieur des cœurs et des cerveaux, parmi lesquels il s'en trouve de particulièrement torturés. Apparemment, même chez les plus fous, le regard est

calme, le visage indifférent, le verbe réticent : la tragédie se déroule ailleurs, dans le secret des âmes. La dualité de ces natures moroses, pour être latente, dénuée de romantisme, n'en pèse pas moins lourdement sur l'individu visé, le contraint, l'exténue. Ce manque d'effusion, et d'emphase, qui sait s'il n'intensifie pas son angoisse ? Les crimes sont rares, mais terribles lorsqu'il s'en produit. Chez aucune nation de notre Europe occidentale, on n'enregistre autant de cas de démence religieuse. Les formes de l'érotisme s'enchevêtrent. Mais, d'une façon générale, nous sommes loin de cette sensualité franche, presque imprudente, quelque peu cocardière même et qui s'étale avec superbe dans les pays méridionaux ; rien non plus ne se retrouve ici de cette facilité rieuse, malgré tout moins cynique qu'elle ne le veut, fort avenante pour les amoureux d'un soir telle qu'on relève dans les pays de soleil. Le penchant érotique s'aggrave du fait d'être constamment refoulé : le vice n'existe que pour autant que les complications et les mensonges du cerveau se mêlent à la concupiscence instinctive. Chez ce peuple raisonneur et curieux, les déviations de l'instinct sexuel ne sont donc pas rares. A côté d'une Hollande très fraîche et saine, il en est une qui aurait de quoi séduire M. Paul Morand, pour une prochaine suite de ses « Nuits » ou de ses épisodes de « L'Europe Galante ». Burlesque en bien des points, l'image de l'amour scandinave que M. Maurice Bedel a tracée dans son « Jérôme » pourrait servir, à qui la dépouillerait de son comique et y ajouterait beaucoup d'inquiétude morale et de scrupules, à figurer certains aspects de l'amour hollandais. Quelques-uns des points de cette « psychologie de l'amour batave » appartiennent en propre aux peuples nordiques et protestants, à ceux-là surtout où la prostitution est clandestine, à peine tolérée. Il y aurait même de très curieux tableaux de mœurs à peindre. Tel petit « Gracht » d'Amsterdam, obscur, angoissant le soir, où derrière la lampe rouge posée sur la table, près de la fenêtre aux rideaux ouverts, attendent des femmes passives, pendant que la police veille sur la vertu des passants. Dans certains quartiers pousse toute une floraison nocturne de fleurs rouges sur un fond de lits blancs. A un autre point de vue, dans la ville silencieuse, certaines ruelles du port forment avec leurs orgues de Barbarie et leurs accordéons un îlot lyrique, plein de tintamarre, mais séparé du reste de la cité. Les « gens du monde » n'y excursionnent même pas.

A tout prendre, le Hollandais ne doit pas être très sensuel, c'est-à-dire vivant par et pour les sens. Son existence extérieure manque d'éclat et de sonorité, de faste et d'exubérance. Très distingué, tenant à un luxe sobre et parfait, la verve et la fantaisie n'ont dans sa vie qu'une médiocre part. Il est vrai que le Hollandais ne vit guère en rue ou en public, mais pour lui, sa famille, ses amis, dans son intérieur. A l'instar de l'Anglais, il a le don de rendre très intime, agréable et confortable son « Home », de le parer avec un goût subtil. Vous ne verrez pas beaucoup de toilettes à la rue, au théâtre, les femmes s'habillant surtout pour recevoir et faire des visites. Les restaurants ne sont ni nombreux, ni raffinés. Indice sûr de la volupté de vivre, selon moi, que le culte gastronomique. A deux ou trois exceptions près, dans les grandes villes, où vous pourrez exiger le plus exquis dans des établissements de premier ordre, c'est à un repas sain, plantureux, que le res-

taurant vous conviera; dans un pays où l'on dispose, du reste, de la viande la plus savoureuse, du poisson le plus frais, du beurre et du fromage les plus aromatiques de la terre. Le bourgeois Hollandais n'entretient pas de caves où mûrissent, rangés et étiquetés, les vieux bourgognes et bordeaux, mais il possède une bibliothèque fournie. A défaut de vin, voici pour la fine bouche les genièvres bien corsés et toutes les liqueurs de Wynand Fockink et de Bols, aux noms vieillots et enchanteurs. A Amsterdam, vous irez les déguster dans l'antique débit de la Pijlsteeg; cent flacons pansus, décorés de scènes de beuverie ou de galants attributs vous convient à puiser dans leurs flacons les mirifiques combinaisons d'aromes et de saveurs auxquelles se sont complu les herboristes et les artistes-distillateurs de cette région humide. Et pour dissiper vos vapeurs, vous irez ensuite vous installer dans un de ces cafés qui sont comme des clubs, avec une profusion de fauteuils, de lampes voilées, de petites tables, de journaux et de revues. Vous commanderez un de ces mokas comme seule la Hollande vous en offre, épais comme une crème, amer et réconfortant. Vous le boirez sans alcool, bien entendu, en y ajoutant quelques gouttes d'un lait non falsifié, non trempé, fraîchement arrivé de ces polders où subsiste l'arôme de la mer. Vous fumerez en même temps un de ces légers cigares de Sumatra, blonds et lisses, joyeux feux de paille. Ces cafés cossus, vous les trouverez cependant rarement encombrés. Les grands et petits bourgeois de ce pays démocratique mais racé, ne recherchant pas beaucoup, en général, la compagnie hasardeuse des lieux publics.

Ce pays n'est pas aussi uni que ses bonnes façons de vivre le font supposer, de prime abord. Nation qui compte une soixantaine de sectes, une cinquantaine de partis, les antagonismes y sont multiples et délicats. Encore la politique importe-t-elle assez peu et les causes de discords seront-elles plutôt d'ordre religieux, qui partagent et séparent parfois si âprement, protestants, catholiques et israélites. Il en est de sociales aussi. L'origine des gens, leur degré de culture et de raffinement, la profession exercée, voilà encore des moyens de discrimination importants. Le souci de la dignité de classe, même un certain orgueil de famille morcellent la société en un nombre de compartiments relativement étanches qui, il n'y a pas longtemps, n'étaient pas loin de constituer des castes. Chaque « standing » comporte ses obligations et ses prérogatives, ses usages et ses façons de vivre, ses titres, en quelque sorte ses quartiers. Communiquant assez peu les unes avec les autres, ces diverses classes n'en témoignent pas moins d'une urbanité et d'un respect mutuels que pourraient leur envier nos pays égalitaires. Et c'est encore une des leçons que nous réserve cette Hollande sans nerfs. La démocratie y consiste non point à niveler pour le bas, en poursuivant la déchéance des classes supérieures, mais à provoquer une ascension venue des couches populaires, vers plus de culture, de dignité et de bien-être. Sauf dans les anciennes parties des grandes villes, au quartier juif d'Amsterdam notamment, où subsistent de fétides ruelles, de sombres taudis, le logement ouvrier et bourgeois est excellent, clair, moderne. Dans la banlieue surtout, les habitations nouvelles ont beaucoup de cachet. Son sens de la couleur aide la Hollande à encadrer portes et fenêtres de couleurs vives. Les pots à fleurs érigent partout leurs clochettes bariolées. Les arbres foisonnent. Les oiseaux, très familiers,

parce que se sentant à l'abri chez des êtres ayant le respect de l'amour des animaux et des plantes, mettent leur joie dans ce décor d'ordre et de quiétude. La nouvelle Hollande urbaine est aussi riante que l'ancienne Hollande rurale.

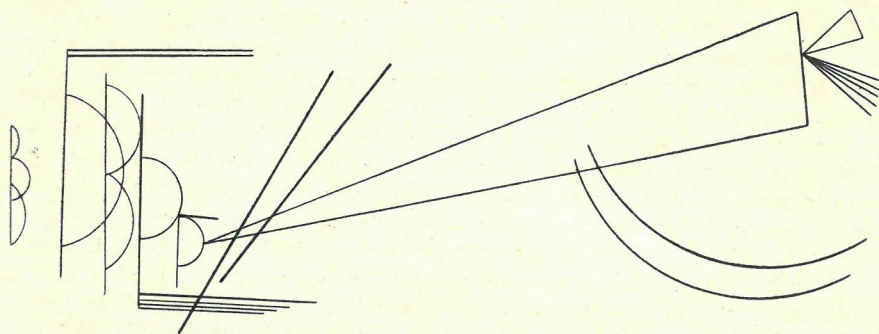
Le triomphe de ce peuple, c'est son architecture. Aucun des autres arts n'y atteint, pour l'instant, le niveau auquel nous les avons vus s'élever ailleurs. Même le beau moment de son activité théâtrale semble être passé, alors qu'un Willem Royaards, régisseur et acteur de génie, devançant les réalisations les plus audacieuses, tout en leur conservant le caractère le plus humain, s'attaquait pour les rajeunir aux œuvres éternelles et leur conférait la marque de sa grandeur, de sa plénitude et de sa sérénité. De même, cet autre chef d'énergie et d'investigation, Willem Mengelberg, voué au culte de ses dieux, semble avoir interrompu sa quête vagabonde, ses explorations dans l'univers constamment étendu et renouvelé des sons. Mais en ce qui concerne l'architecture, la Hollande arrive en tête. Elle bat tous les autres pays, leur sert d'exemple. Seule elle a conquis son style, éminemment Hollandais, éminemment contemporain. Le modernisme n'y est pas le fait de quelques isolés dont les œuvres, intéressantes par hasard, se perdent dans un fouillis de constructions injurieuses, réduites à quasi-rien par ce voisinage compromettant. Des rues entières, des quartiers complets s'érigent d'après une conception unitaire. Les bâtiments se tiennent, construits non pas un à un, mais par blocs, proclament l'unité de leur ligne et de leur couleur, d'un art, d'un état civique. Que les vertus de ce peuple sont constructives, on le constate d'emblée, et que sa discipline s'accommode parfaitement d'un idéal commun de beauté et de confort publics. Dans les mille tentatives qu'entreprennent des architectes de toutes les tendances, mais pénétrés d'une esthétique nouvelle, les excéntricités sont rares, de même que les erreurs (ce qu'on nomme erreur ici, serait pourtant ailleurs considéré comme une réussite). La renaissance remonte à vingt ans. Le premier chef-d'œuvre : la Bourse de Berlage, devenu monument historique, dressé le long d'une des artères les plus anciennes d'Amsterdam, au milieu des façades des siècles révolus, au milieu des mâts aussi (qui ne portent pas de date), donne la note au voyageur débarquant à quelques mètres de là. Dans le vieil Amsterdam, face au solennel, très noble, assez rigide Palais Royal, il verra s'élever une des constructions méthodiques et paisibles de De Bazel. Un peu plus loin, dans le quartier des petits canaux et des tours carillonnantes, le « Scheepvaarthuis » de Van der Mey, bijou oriental un peu trop chargé de grappes de pierre et de sculptures. Plus loin encore, sur le digne et affable Leidsche Plein, si mouvementé, la silhouette trapue et claire de l'American Hôtel de Kromhout. On a fait mieux depuis. Dans toutes les directions, les nouveaux quartiers se sont soudés aux anciens, vers le Stadion, au-delà de la Ceintuurbaan, sur l'autre rive de l'Y, surgis de terre sur l'ordre de magiciens urbanistes et d'architectes sorciers : tout neufs, tout jeunes, francs, hardis, riches de leur sobriété intime, de leur sévère élégance, pratiques autant que superbes. Le plus merveilleux, c'est qu'on sent à peine la transition de l'ancienne à la nouvelle ville. La nouvelle se conforme à l'ancienne, s'inspire d'elle, tout en la complétant. Pour être franchement moderne, le style de ces

ensembles véritablement créés en connexion avec les agglomérations existantes, ne jure avec aucune de ces dernières. Passant des nobles « grachten » du centre et de leurs verts reflets d'eau sur les pignons à redans des demeures aristocratiques, de ce décor patiné, aux squares et rues des « extensions », dont les briques gardent encore leur fraîcheur rose et où les arbres centenaires des artères opulentes et historiques ne sont encore que des soliveaux, l'on ne se sent aucunement dépaycé.

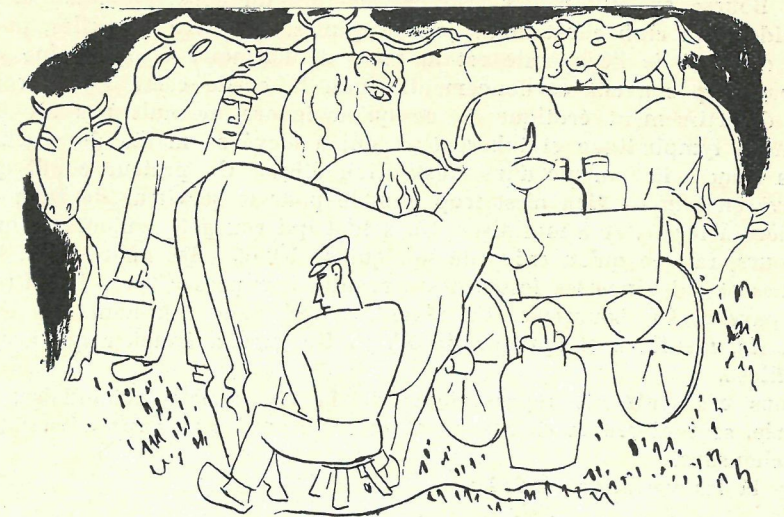
Maintenant comme jadis, une idée a présidé à cette école architecturale, à l'élaboration de ce style. Idée nationale avant tout et qui, pour se cantonner dans l'emploi des matériaux bon marché du terroir, résout heureusement le grave problème que pose, par ailleurs, l'utilisation des matières premières (aussi crains-je fort pour la Hollande la rage du béton, aimerais-je la voir rester fidèle à la beauté sans pareille de la brique, vieille comme le pays).. Une conception civique, un sens de la vie, à peine modifiés par le temps, rénovés, non point bouleversés, s'y expriment tout aussi bien. Chez nous, isolé, placé dans une rue qui n'a point été faite pour lui, comme il n'a pas été fait pour elle, le bâtiment moderne fait encore l'impression de quelque chose de singulier, d'exceptionnel, de peu adopté à son milieu : une expérience plutôt qu'une réalisation, souvent même une sorte de jeu spéculatif. Ici, il rentre dans la collectivité.

Pour meubler ces maisons modernes, les Hollandais ont également inventé les meubles modernes qui leur conviennent.. Vous pourrez vous asseoir dans leurs fauteuils, sur leurs chaises, sans craindre une entorse. Ils font fi du brillant, du bluff, du rare. Leur esprit pratique, leur souci du confort, les servent encore en cette occasion.

La lampe rayonne sous son haut abat-jour, les coussins s'ammoncellent sur le divan, la caisse de cigares baille sur la table, la bibliothèque, le phono, la T. S. F. attendent le bon plaisir de leur maître, et dans cette maison aux volets clos, si tiède, si bien aménagée, défendue contre les barbares, où les ménagères de Vermeer et les dames de Terborgh ne seraient point déplacées, pénétreront tout à l'heure les musiques et les idées, tous les appels qui, sur les ondes rapides, sillonnent continents et mers, pour aboutir à cette terre historique et jeune.



W. Kandinsky



Léo Gestel

SPEENHOFF

par

J. GRESHOFF

Le vieux Rotterdam... ports... demeures patriciennes... guinguettes et baraques... matelots et filles... la Zandstraat : Speenhoff.

Speenhoff est le grand Rotterdamois. Alors que Rotterdam, lentement, mais sûrement, allait perdre son caractère, que la moralité allait devenir victorieuse et que l'élite Rotterdamoise se retirait à Wasse-naar, Jacobus Hendricus Speenhoff, mélancolique et désabusé devant une telle déchéance, se retira à Harlem, où maintenant, tel un hôte de marque, au milieu de la gravité la plus plate, il mène l'existence d'un sage, mais d'un sage qui prendrait, de temps à autre, ses vacances de la sagesse.

Speenhoff est un des derniers « Gueux ». Quel ennui envahira le pays lorsqu'il ne sera plus! Dieu lui accorde une longue vie, car sans lui la Hollande ne serait plus la Hollande. Il est le résumé des vices et des vertus hollandais, la synthèse du bien et du mal en Hollande. Qui connaît Speenhoff, connaît ce pays. Et il est impossible de se former une opinion exacte de la Hollande si l'on n'a fait une étude approfondie de sa personnalité et de ses œuvres. Il mériterait d'être classé par la Commission des monuments historiques, d'être entretenu par la société de conservation des sites et beautés naturels, et d'être exposé par la société de propagande touristique.

Speenhoff n'est pas un seul homme. C'est un étui contenant des hommes. On y trouve de tout. Un matelot qui, à son temps, aime une bonne rasade intégrale du pays. Un commerçant sérieux qui se rend

à la Bourse en huit reflets, qui est membre du conseil communal et président du club chrétien du jeu de quilles, et qui, à Bruxelles, pour peu d'argent (« l'économie est la mère de l'armoire à porcelaine »), et pas trop souvent (« doucement, sinon la corde casse »), cherche son divertissement érotique (« ce qu'on ignore ne nuit pas »). Un traînard lymphatique et tuberculeux qui a élevé sa manie de cracher dans l'eau à la hauteur d'une institution d'Etat. Un pasteur confit qui trouve en *tout* — rien n'est trop humble pour le serviteur de Dieu — matière à leçons et à moraliser. Un soldat qui rouspète toujours et qui, toujours, fait ce qu'on exige de lui, qui se balance les mains dans les poches et qui pince les fesses des servantes occupées à laver les vitres. Un paysan. Un bourgeois. Un régent, sanglé dans son haut col, aux velléités, manières et appétits du XVII^e. Un garçon boucher qui agace les flics...

Tous ces éminents représentants de la vie sociale hollandaise, si fermée, se sont réunis en Speenhoff et ont trouvé leur expression dans ses chansons.

De là les variations infinies.

Aujourd'hui il est révolutionnaire :

*Wij zijn de bulderende kracht-proleten
Wij zijn de mokers van de maatschappij
Wat ons verveelt dat wordt omver gesmeten
Wat ons veracht dat trappen we opzij,
We hebben maling aan betaalde orde,
We barsten los wanneer men ons vergeet :
Het recht der rijken om gevreesd te worde
Is evengoed het recht van den proleet*

Demain, il chantera les louanges de la Reine.

Aujourd'hui, il chante avec conviction et élan les bienfaits de l'alcool :

*Schenk jenever in de glazen
Schenk ons bier of brandewijn,
Brullen willen we als dwazen,
Want we moeten dronken zijn!
Maak ons je vergifkast open
Knoeier van een kastelein
Tot we dronken zijn
Dronken tot we er van hijgen
Tot we er een roes van krijgen,
Niet meer denken, niet meer weten
Wij, de kermende proleten!
Niet meer veinzen, niet meer groeten,
Niet meer dienen, niet meer moeten!
Geef, jenever, Kastelein,*

*Laat ons stomme dieren zijn!
Vier en twintig lange uren
Moet 't duren, moet 't duren
Geef jenever, Kastelein,
Laat ons onverstandig zijn!*

Demain, il prêchera sagement le régime sec :

*Allerlei gemeene kwalen
Krijgt ge op uw ouden dag.
In de veertig gaat 't langzaam
Na de vijftig komt de slag.
Gauw vergeten, dubbel lezen,
Woorden zeggen op de gis
Plotseling niet zeker weten
Hoeveel acht maal veertien is.
Niet meer slapen, wakker liggen.
Peinzen over moord en bloed.
Dan een uur lang angstig droomen
Dat men naakt de straat op moet.
Veronal en adaline
Opium van tijd tot tijd —
Ruzie zoeken, schelden, vloeken,
Tranen om een kleinigheid...*

Et il dépeint de façon touchante les suites sociales des abus alcooliques :

*Holland, als ge sterk wilt wezen
Schaf dan gauw de borrel af.
Al dat bitteren en buizen
Helpt U eerder in het graf...*

Tantôt, il est d'extrême droite :

*Democraten dat zijn mensen
Die zich zelf het beste wensen...*

Tantôt, il est du centre : — le bon sens, l'esprit éclairé, le progrès...
Tantôt, il est de gauche :

Wij zijn de kalme, eerlijke proleten...

Il est impossible de s'imaginer Speenhoff autrement qu'il n'est. Speenhoff avec des principes, Speenhoff avec une doctrine, Speenhoff discipliné par un parti ou un dogme est une impossibilité. Il change comme la lumière sur l'eau. Il est indéfinissable. Et par cela-même, il nous prouve qu'il est d'une sincérité supérieure.

Le malentendu entre le peuple hollandais et son chantre — malgré la popularité de Speenhoff — reste insoluble. Le peuple hollandais exige viande ou poisson. Le peuple hollandais ne connaît, entre *oui* et *non*, ni nuances, ni hésitations. On est libéral ou on ne l'est pas. On est né chrétien-historique pour vivre tel et mourir ainsi.

Mais en Speenhoff meurt chaque soir un specimen d'humanité essentiellement hollandaise, et le lendemain matin, un autre specimen s'éveille en lui. De sorte qu'il n'a pas d'âge. Il est toujours jeune, car il se renouvelle journellement. Ses premières chansons ne sont ni meilleures, ni pires que ses dernières. Seulement, il faut toujours choisir. Il a fait des milliers et des milliers de chansons. Quelques centaines sont bonnes. Et quelques dizaines sont parmi les plus belles possessions de la Littérature Néerlandaise. Celles-là, tout hollandais les connaît. Par exemple *De Schooier* (Le Voyou), avec la fin poignante de chaque strophe :

*Wanneer hij eens een moord begaat
's Nachts op de straat,
Dan zal zoo 'n daad.
Hem heerlijk streelen.
Hij slaat dan iemand zoo maar dood,
In zielenood.
Geeft hij den stoot
Niet om te stelen;
En als de rechter hem betreurt
Dan lacht hij even en hij kleurt.*

Et puis : *Het meisje dat men nooit vergeet* (La fille qu'on n'oublie jamais); *Brief van een moeder aan haar zoon die in de nor zit* (Lettre d'une mère à son fils qui est en tôle); *De Goedgezinde Meid* (La fille de bonne volonté); *Afscheid van een Marinier* (Les adieux du fusilier marin); *De Geschiedenis van Twee Aardige Menschen* (L'histoire de deux jeunes gens aimables); *De Hooge Hoed* (Le chapeau haut de forme); *De Hoogstraat* (La Rue Haute)...

A côté de cela, les chansons politiques, les chansons satiriques. Tous les événements de la vie publique de ces trente dernières années, on les retrouve dans l'œuvre de Speenhoff avec commentaires rimés.

Et plus que cela. En Speenhoff nous trouvons tout. Notre sentimentalité et notre septicisme, notre audace et notre timidité, notre air marin et nos brouillards des polders, notre amour de la galette et notre idéalisme familial qui, parfois, très rarement, sait être sublime.

L'œuvre de Speenhoff est pour la Hollande une encyclopédie, un horaire, un livre de caisse, un roman de colportage et une bible rimée.



UN AUTEUR DE FILMS HOLLANDAIS : JORIS IVENS

par

MENNO TER BRAAK

Joris Ivens est le type du « pur » artisan de cinéma. Il ne vient pas du théâtre, il n'écrivit jamais de vers descriptifs, il ne peint pas, c'est un photographe-né, de cœur et d'âme un technicien de la photo. Aucune théorie philosophique sur la nature du cinéma ne présida à la naissance du jeune cinéaste, mais la connaissance approfondie de l'appareil photographique. C'est ainsi qu'Ivens est né, c'est ainsi que son œuvre se développa. Quand il fait de la théorie (comme en témoignent de nombreuses critiques de films), c'est pour enrichir son art et pour accroître sa maîtrise des instruments; son attitude est celle de l'artiste fécond et créateur qui ne s'adonne pas à des réflexions sur son art sans en retirer profit pour son travail.

Par exemple, si l'on affirmait à Joris Ivens que le film est un enfant dégénéré qui a poussé trop vite pour se développer normalement, sa seule réaction serait de vous considérer minutieusement afin d'étudier le rythme visuel de votre affirmation. Joris Ivens est plus sage que les pessimistes de l'Occident; il travaille et cherche sans cesse parce que c'est un croyant convaincu. Il a une vocation. La vie lui serait impossible sans camera, sans recherches. Ne pas croire dans les belles possibilités de la symphonie visuelle équivaldrait à devenir aveugle pour cet homme qui se sert continuellement de ces possibilités; car, pour Joris Ivens, le film est un sens presque aussi naturel que la vue. Lorsque nous ne sommes pas aveugles devant les beautés de la nature, nous ne pouvons être aveugles devant les rythmes que l'artiste compose au moyen des éléments qu'elle lui fournit, si nous possédons le talent de voir. On pourrait aussi bien nier, en ce cas, la possibilité de la musique, en invoquant les nombreuses personnes qui n'ont pas l'oreille musicale. Joris Ivens a le film dans le sang, et il peut ouvertement plaindre ceux qui ne sont pas comme lui. A toutes les objections contre le film, Joris Ivens répondra... par des films.

Autant l'instinct du film est inné chez Ivens, autant celui-ci est circonspéct dans la pratique de son métier: Il est possible que Joris Ivens fasse des films imparfaits, il est impossible qu'il fasse des films médiocres. Pour lui, le film n'est pas seulement une question de vie, mais encore une question de conscience. Il a eu l'avantage de travailler à un moment où l'on était arrivé à la conception claire de ce qu'est la structure d'un véritable film; il s'est servi de cet avantage avec reconnaissance. Il n'a pas eu à se frayer le chemin indiqué par *Caligari*, il n'a pas eu à s'adresser à l'acteur ou au décor, mais il a directement

porté son attention vers le rythme. Ses premiers essais n'ont pas été créés par de mauvais acteurs de théâtre sur une estrade honteuse; ce fut un simple film didactique, documentaire, retraçant la construction d'une route, qui marque les débuts d'Ivens. Différents fragments de cette période prouvent qu'il expérimentait alors le rythme naturel pour pouvoir, plus tard, dans *le Pont*, lui imprimer sa marque personnelle. Il lutte avec le gros plan et le montage, l'abc de la technique. Il plie de plus en plus, sans en donner de témoignage public, ses connaissances en photographie statique aux exigences du dynamisme cinégraphique; c'est souvent dur pour le photographe de sacrifier une matière admirable qui ne convient pas à la composition. Avec l'acteur Hans van Meerten, il essaya de résoudre le problème du film subjectif; ils essayèrent de se délivrer complètement du concept « Spectacle » en considérant le spectateur en face de l'écran comme un sujet agissant lui-même. Sur la digue d'Amsterdam, dans les petits cabarets, en face des grands verres de genièvre, Joris Ivens travaille sur des natures mortes et aussi sur les hommes, dont il enregistre les mouvements à l'improviste car lorsqu'ils se mettent à jouer, il est trop tard... Ainsi les fragments s'ajoutent l'un à l'autre jusqu'à composer un ensemble passionnant. Ensuite, le théoricien Ivens groupe ses scènes sur le papier pour former le total magique des attitudes exactes.

Longtemps Joris Ivens a travaillé dans son studio. Aussi n'est-il pas surprenant que son premier film que le public put voir possédait déjà indiscutablement un style particulier. *Le Pont*, inspiré par le pont basculant de Rotterdam, se rattache étroitement au travail de laboratoire d'Ivens. C'est en pleine conscience que, pour son premier essai de donner un « Ciné-poème » personnel, il a cherché son acteur principal non parmi les hommes, mais parmi les organismes métalliques. Il se savait un photographe-né, mais non un animateur d'interprètes. Il n'y a qu'un cas où le photographe peut devenir metteur en scène sans être inférieur à cette tâche : c'est lorsqu'il manie des choses « qui se meuvent d'elles-mêmes ». Le déroulement épique du *Pont* consiste dans ces mouvements mécaniques quotidiens; à ce point de vue, Ivens loin de renier son origine d'observateur photographe, a fait usage de sa connaissance en matière de travail de film documentaire.

Mais néanmoins, *le Pont* n'est rien moins qu'un document ou alors c'est un document sur la conception claire qu'a Ivens du rythme. Car ce n'est pas au *Pont* qu'appartiennent ces lignes tendues, mais bien à l'auteur qui manie les volumes et leurs déplacements dans le but égoïste qui est celui de l'artiste. Joris Ivens a cet égoïsme. Il n'a nulle part traité *le Pont* d'une manière objective, partout il a dérobé des éléments pour les grouper suivant leur valeur photographique et rythmique.

Le Pont est un film personnel, où l'on découvre la mentalité de Joris Ivens. S'il a utilisé seulement des objets et non des personnes, ce n'est pas par principe, mais par circonspection. Le but que vise Ivens avant tout dans ses films, c'est le rythme. Convaincu de ce que tous les objets prennent une valeur devant l'objectif, il débuta par ce

qui se laisse le plus facilement « diriger » et qui n'a pas de vie particulière et agressive. Sans aucun doute, Ivens a une préférence pour ce style épique, ceci est prouvé par son œuvre presque achevée *Pluie*, dont il a agencé le rythme selon le même procédé. Mais cette préférence n'est pas provoquée par le mépris de l'acteur, considéré comme objet du film. En vérité, l'acteur est le problème par excellence pour le réalisateur, problème qu'il ne peut résoudre sans une étude approfondie de son art. Où peut-on mieux faire cette étude qu'en réalisant un film composé purement d'éléments naturels?

Dans *le Pont*, Ivens ne s'est pas encore complètement délivré d'une exubérance de photographe. Il existe, surtout au début, quelques places vides, vides dans leur beauté photographique; il subsiste des baillements rythmiques principalement là où le sujet faiblit. Que l'on réfléchisse aux moyens misérables dont Ivens a dû se contenter. Avec un simple Kinamo, il a fait merveille. Qui lui reprochera d'avoir commis des fautes? Probablement son montage deviendra plus rapide, plus serré, plus précis. Probablement il se délivrera davantage du photographe et composera encore plus magistralement. Le principal est que les fautes du *Pont* plaident, à tous points de vue, pour Joris Ivens : pour la pureté de ses principes, pour la sévérité de l'enseignement qu'il a reçu, pour son aversion de toute fabrication trop facile.

Dans son deuxième film *Duel*, sous la direction de M. H. K. Franken, apparaît indiscutablement le style personnel du *Pont*. Ivens est ici opérateur, il a recours pour ce film où jouent des acteurs, à un second réalisateur. Un nom dit peu de chose. Malgré la division de la direction, *Duel* reste principalement et pour les meilleures parties, un film de Joris Ivens. Son empreinte se retrouve dans les fragments sur mer, si intelligents, dans les scènes de kermesse folâtres, audacieuses, originales, qui sont plus rapides, plus rythmées que celles de Dupont et de ses épigones, dans la représentation légèrement romantique des dunes hollandaises.

On ne peut pas dire qu'Ivens a trouvé déjà ici son attitude en face de l'acteur. Ce qu'il atteint ici avec ses interprètes, en collaboration avec Franken, est méritoire. Il n'y a rien de théâtral.

Les prises de vue de *Pluie* sont superbes, sans plus. Ivens espère terminer le film pour le printemps. S'il réussit la composition comme la photographie, *Pluie* sera le film le plus personnel de Joris Ivens.

J'ai foi dans l'œuvre de Joris Ivens, parce qu'elle est sérieuse et laborieuse. Je crois dans l'avenir de son art, parce qu'il sait s'attacher à son travail. J'ai confiance dans la grande valeur de ses prochains films, parce que je considère que les fautes de son travail actuel sont des qualités. Il n'a jamais commis une faute qui le pousse à la compromission commerciale, qui menace toujours et partout le film. Continuera-t-il à chercher sa poésie dans les éléments naturels? L'homme deviendra-t-il un élément essentiel de son art?

La réponse à ces questions sera vraisemblablement décisive pour l'avenir d'Ivens, maintenant qu'il a reconnu le terrain dans ses nouveaux films *Pluie* et *Duel*.



A. A. M. Stols, par J. Franken, Pzn

L'ART TYPOGRAPHIQUE MODERNE DANS LES PAYS-BAS

par

CH.-L. VAN HALSBEKE

L'art typographique a connu en Hollande une période glorieuse qui commença en 1423, date prétendue de l'invention par Laurens Janszoon Coster (invention dont la probabilité est combattue par les Allemands qui prétendent que Gutenberg est l'inventeur de l'art d'imprimer en caractères détachés) et se prolonge jusqu'à l'invasion des Français dans les Pays-Bas pendant la Révolution française.

Depuis l'occupation française jusqu'en 1892 l'art typographique en Hollande n'a eu aucun intérêt supérieur à celui des pays voisins.

En 1892, l'influence de William Morris, écrivain, poète et sociologue, présidant à la renaissance de l'art typographique anglais, se fit sentir en Hollande.

Quelques jeunes artistes, dont nous nommons A. J. Derkinderen, R. N. Roland Holst, G. W. Dijsselhof, Jean Toorop et Lion Cachet

subirent, dans le domaine de la décoration du livre, l'influence de William Morris et de l'école pré-raphaélite (Rossetti, Burne-Jones).

Dès lors, le livre subit une amélioration quant à l'illustration. Mais la partie typographique, quoiqu'inférieure à ce que l'on faisait en Angleterre, n'avait pas un caractère très défini, par manque de matériel national.

Entre 1892 et 1910, on a fait toute une série de livres dont l'intérêt doit donc principalement être cherché dans la partie illustrée.

Entre 1910 et 1912, deux faits mémorables doivent être mentionnés.

1° Quelques jeunes poètes, entre autres J. Greshoff, P. N. van Eyck et J. C. Bloem commencent à former le projet de fonder une entreprise, qui se propose de faire des « éditions de luxe », des livres en typographie pure, composés d'après les principes de William Morris et de Cobden Sanderson, les deux maîtres anglais.

2° S. H. de Roos, que l'on connût jusqu'alors comme dessinateur de livres et de reliures, fait graver son premier caractère : le « Médiéval Hollandais » (1912).

C'est donc de 1910 que date la renaissance de l'art typographique dans les Pays-Bas.

Avec le matériel ancien, conservé dans la « Collection Typographique » de la célèbre maison Joh. Enschedé en Zonen (fondée en 1703), et le nouveau caractère dessiné par S. H. de Roos, les dessinateurs de livres de cette époque : S. H. de Roos, J. Greshoff et P. N. Van Eyck possédaient des moyens suffisants pour réaliser des livres qui conserveront leur valeur à côté des éditions anciennes des Elzevirs, Blaeu et Enschedé.

S. H. de Roos, ne disposant pas d'une imprimerie lui appartenant, et devenu dessinateur de caractères à la fonderie « Amsterdam », devait se borner à soigner les éditions de quelques éditeurs.

Entre 1910 et 1912, J. Greshoff seul, ou en collaboration avec P. N. van Eyck, dessina les maquettes des premières éditions de la maison d'édition « De Zilverdistel ». C'est alors que parurent les éditions de J. van Nijlen, Geerten Gosaert et P. N. van Eyck que connaissent les bibliophiles hollandais et flamands. Après que Greshoff, devenu journaliste, se fut retiré du « Zilverdistel », P. N. van Eyck et J. F. van Royen, puis J. F. van Royen seul, dirigèrent les éditions de cette maison. On commença par réaliser l'édition des « Fleurs du mal » dont Greshoff avait encore dessiné la maquette. C'était la première édition du « Zilverdistel » composée en caractère « Médiéval Hollandais » de S. H. de Roos.

Sous la direction de J. F. van Royen, le « Zilverdistel » connut une période glorieuse : cette petite imprimerie possédait deux caractères, gravés spécialement pour les éditions : l'un dessiné par S. H. de Roos, dénommé « Zilvertype » ; l'autre dessiné par Lucien Pissarro, dénommé « Disteltype ». Dans ces caractères, J. F. van Royen a imprimé une dizaine de livres qui rivalisent en beauté. Nommons les « Verzen » de Willem Kloos et « Cheops » de Leopold.

En 1923, le « Zilverdistel » changea de nom, et l'imprimerie (privatepress), baptisée « Kunera-Pers » a produit cinq ou six volumes, dont

nous admirons surtout « Oostersch » de Leopold et les œuvres de Villon.

S. H. de Roos possède depuis 1926 son imprimerie à lui, nommée « Heuvel-Pers ». Pour ses propres éditions, il a dessiné un caractère baptisé « Meidoorn-type », dans lequel il imprima « Tractatus Politicus » de Spinoza et « Nordsee » de Heine. Ces livres sont d'une typographie irréprochable. Il convient de nommer ici un autre caractère de de Roos, le médiéval « Erasme » bien connu en Belgique. Pour les éditions Brusse, Ploegsma, Tjeenk Willink et quelques autres, de Roos a réalisé une grande quantité d'éditions ordinaires et de demi-luxe, qui sont d'une tenue très distinguée.

A présent l'influence du « style » typographique de S. H. de Roos sur les élèves des écoles professionnelles en Hollande est très grande. Par son œuvre, la tenue générale des livres ordinaires en Hollande a subi une grande amélioration.

Trois autres imprimeurs hollandais ont réalisé chacun une série de livres, tant édités à propre compte qu'à celui de tiers : J. van Krimpen, Ch. Nypels et A. A. M. Stols.

J. van Krimpen est certainement le plus original des jeunes maîtres-imprimeurs. Il débuta aux environs de 1915, et en 1917 nous voyons les premières plaquettes d'une collection qui, plus tard, sous le nom de « Palladium », a connu la gloire. Dans cette collection ont paru beaucoup d'éditions spéciales des jeunes poètes hollandais et flamands : Greshoff, Werumeus Buning, Greshoff, van Syck, van Nijlen, Slauerhoff, et une magnifique réédition des « Sonnetten » de P. C. Hooft. Vers 1925, J. van Krimpen fut nommé conseiller artistique de la maison Joh. Enschedé en Zonen. En 1925, lors de l'exposition internationale des arts décoratifs à Paris, on pouvait admirer son nouveau caractère romain « Lutetia », et dont l'italique, paru peu après, dépasse encore en beauté ce caractère romain. Sous sa direction, l'imprimerie Enschedé commença une nouvelle série d'éditions de luxe, imprimées soit dans les caractères anciens de leur célèbre « collection typographique », soit dans le nouveau caractère « Lutetia ». On peut admirer dans cette série « Ex Tenebris Mundi » de A. Roland Holst, « De Pen op Papier » de M. Nyhoff, « Het Hooglied » (fragment du Bible) et « De Wieken van den Molen » de J. Greshoff.

En 1928, J. van Krimpen termina les dessins pour un nouveau caractère grec, dénommé « Antigone », dans lequel il imprima pour les éditions Peter Davies à Londres, une magnifique édition « Sappho Revocata ».

Il a réalisé pour les éditions « Un coup de Dés... » (G. Vriamont, Bruxelles) et pour l'éditeur A. A. M. Stols de Bruxelles des éditions de luxe d'un goût raffiné.

Nous avons pu admirer à l'exposition d'Art typographique hollandais, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (mars-avril 1929), un nouveau caractère romain, dessiné par J. van Krimpen, réalisé pour les éditions A. A. M. Stols, de Bruxelles.

Le jeune imprimeur Charles Nypels débuta vers 1922. Après une période d'expérimentation qui nous a laissé quelques livres charmants, il commençait en collaboration avec R. L. Doyon, éditeur à Paris, une série de classiques français, tous d'une présentation heureuse, dont nous nommons les « Sonnets » de Ronsard, les « Regrets »



Collection Gal. L. Manteau, Bruxelles
Maas : « Paysage hollandais » (XVII^e siècle)



Collection P. de Boer, Amsterdam
Aard van der Neer : « Paysage au clair de lune » (XVII^e siècle)

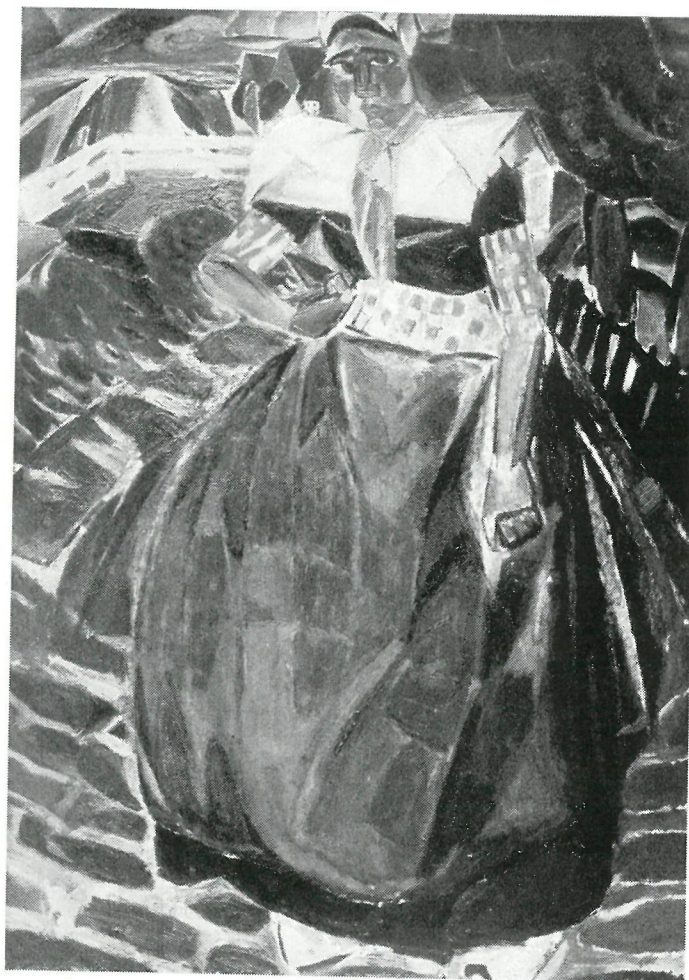
Carte postale



Photo Atelier Robertson

Petites hollandaises de l'île de Marken

La Peinture



Gustave de Smet : « Femme de Spakenburg » (1916)



Photo Germaine Krull

Le jour des tulipes



Coll. Galerie Zborowski, Paris

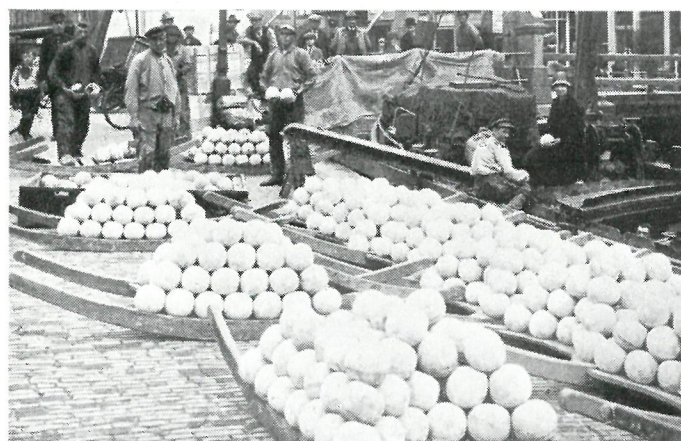
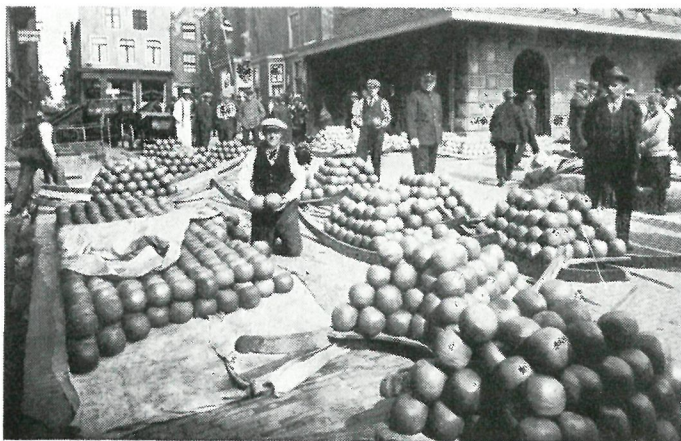
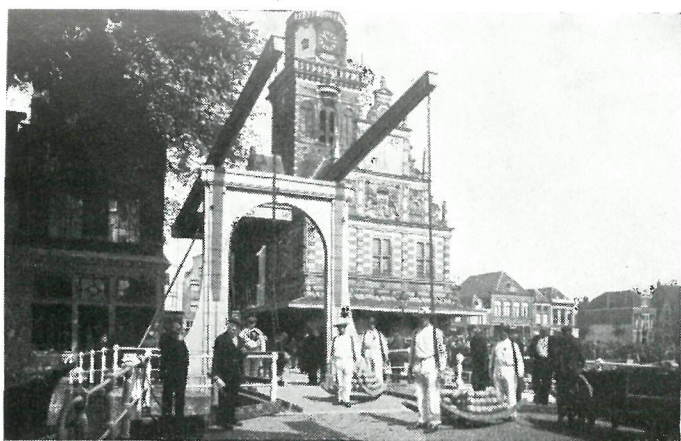
Kisling : « Jeune hollandaise » (1928)



Photo Germaine Krull
Buveurs de bière au cabaret, à Amsterdam



Dans les dunes
Extrait du film « Le duel » de Joris Ivens



Le marché au fromage d'Alkmaar

Photo P. Delemarre, Alkmaar



Photo A. Dubreuil



Scènes de la vie hollandaise

Photo A. Dubreuil



N. V. Vereenigde Photobureaux

Joséphine Baker à Volendam

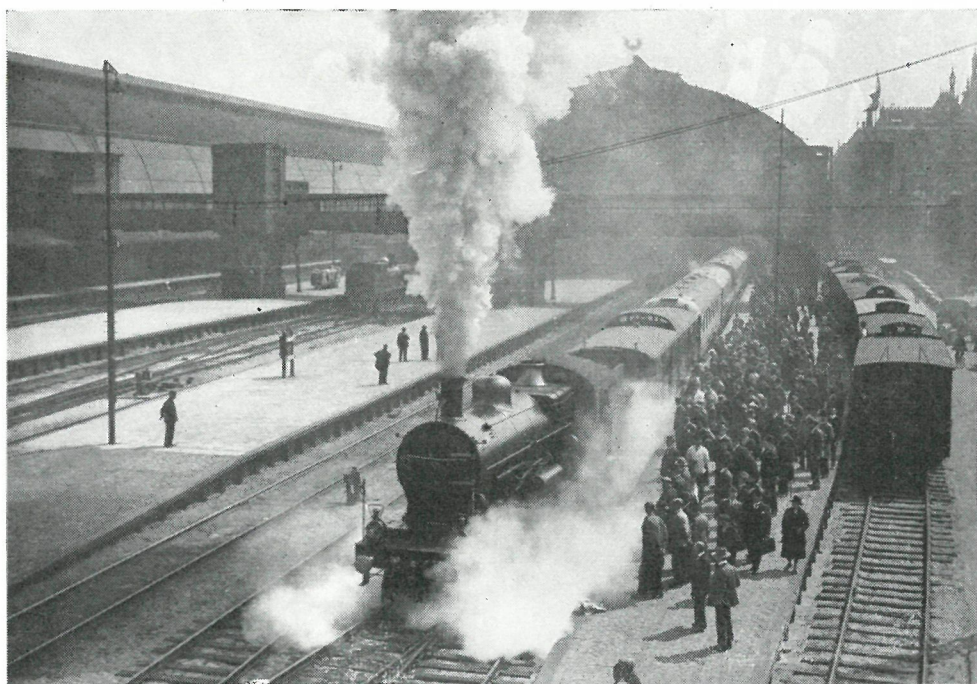


La rencontre
Extrait du film « Le duel » de Joris Ivens



Champ de tulipes

N. V. Vereenigde Photobureaux



« L'Etoile du Nord » quitte Amsterdam

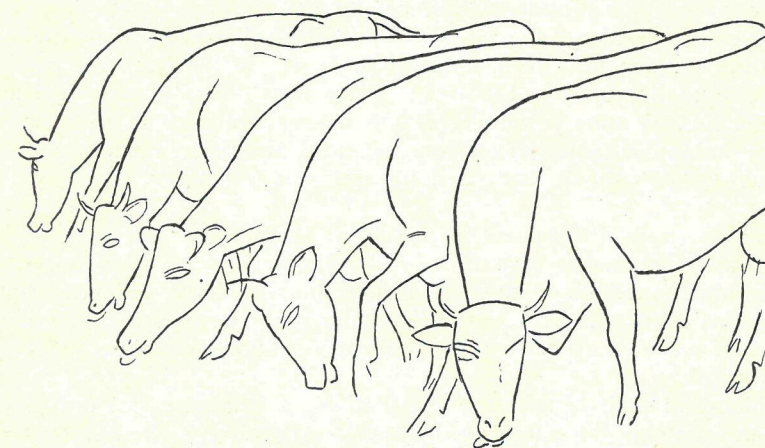
N. V. Vereenigde Photobureaux

de Du Bellay, les « Psaumes » de Desportes, et une édition illustrée par Bernard Essers des « Stances » de Moréas

Le troisième des jeunes imprimeurs hollandais est A. A. M. Stols, que les bibliophiles belges connaissent très bien, puisqu'il s'est fixé à Bruxelles en 1927, et dont ils ont pu admirer les éditions lors de son exposition récente (février-mars 1929) au Musée Plantin. Stols est le plus international des jeunes éditeurs hollandais. Il a réalisé la plupart de ses éditions dans l'imprimerie Boosten & Stols à Maastricht. Mais la maison Enschedé et quelques imprimeurs belges ont travaillé pour lui d'après ses maquettes. Il débuta en 1922, commença en 1923 ses éditions anglaises, en 1925 ses éditions françaises (qui lui ont valu le « grand prix » de l'exposition des arts décoratifs, Paris 1925) et en 1927, ses éditions allemandes. Il a édité, uniquement en édition de luxe, « La Deffence et illustration de la langue Francoise » de Du Bellay; « Microcosme » de Maurice Scève, les Œuvres de Louise Labé, les Poésies de Racan et les Sonnets de Théophile de Viau. Beaucoup d'éditions d'auteurs modernes sont sorties de ses presses : André Gide, Paul Valéry, Léon Daudet, Franz Hellens, Valéry Larbaud, Edmond Jaloux, Paul Morand, André Maurois, Tristan Derème se trouvent représentés dans son catalogue. Ce sont presque toujours des éditions originales.

On a pu admirer une exposition collective de ces cinq grands maîtres-imprimeurs au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (mars-avril 1929). Ces imprimeurs ont créé une vie active qui peut rivaliser avec ce qui se fait en Angleterre et en Allemagne.

La Belgique commence à s'intéresser à l'art typographique, en décadence depuis le XIX^e siècle. Le professeur Van de Velde de l'Institut supérieur des Arts décoratifs et Willy Godenne comptent parmi les rénovateurs. En France, on trouve très peu de dessinateurs de livres. Léon Pichon, G. Daragnès et Maximilien Vox s'intéressent beaucoup à la typographie pure, négligée, tant en France qu'en Belgique, aux dépens de l'illustration qui, pour la plupart mauvaise, domine encore ce qu'on appelle l'édition de luxe.



Léo Gestel

LA BOISSON NATIONALE HOLLONDAISE LE GENIEVRE

par

E. VAN LIDTH DE JEUDE

Parler de la Hollande, c'est parler de Schiedam; parler de Schiedam, c'est parler du genièvre.

Le genièvre, c'est la boisson nationale par excellence de la Hollande. Depuis quelques années, on semble constater, dans les Pays-Bas, une diminution lente, mais progressive, dans l'usage de la consommation du genièvre. Des gens à courte vue s'en sont réjouis comme signe de progrès. Ils oublient que dans le Grand Siècle, la période historique, où la Hollande a joué un rôle de première importance, le genièvre était boisson nationale qu'on ne savait trop apprécier.

Le genièvre était démocratique et aristocratique en même temps. Trois fois par jour, le matelot avait droit à sa ration de genièvre, sa goutte classique, mais les officiers de même, jusqu'à l'amiral inclusivement, n'avaient garde de la dédaigner. Le genièvre est une boisson éminemment hygiénique. Ce n'est pas, cela va de soi, un breuvage d'enfant, mais le hollandais normal, bien constitué, possède en quelque sorte un droit naturel à une ou deux gouttes par jour.

Par un malentendu regrettable, il arrive que l'idée « boire du genièvre », se confondre avec l'idée d'ivresse. Evidemment, il peut arriver que certaines gens attribuent au genièvre leur ébriété plus ou moins accentuée. Mais qui donc songerait à y trouver un argument contre cette divine boisson! Les drames du revolver ou autres aménités conjugales, dont nous entretenons les journaux parisiens, seraient-ils donc un argument contre l'Amour, ou, ce qui est pis encore, contre la sainte institution du mariage!

Ne confondons pas l'usage avec l'abus.

Hélas! En Hollande tout comme ailleurs, on rencontre de ces mauvais citoyens, qui répudient tout ce qui est national. Ils mènent campagne contre cette boisson qui, — à condition d'être bue à domicile — constitue un des plus fermes soutiens de la vie de famille. Car il est évident que l'homme, qui boit sa goutte à son heure, sera également un homme qui aime à manger à une heure régulière. Et l'homme qui a des habitudes aussi régulières est également un homme qui fait chaque chose en son temps, donc qui sait travailler en temps opportun.

Dans la vieille littérature néerlandaise, le genièvre joue un rôle discret, mais néanmoins important. Une des scènes les plus amusantes que je me rappelle à ce sujet, se trouve dans un livre, qui reflète pour ainsi dire d'une manière caractéristique, toute une période de la vie hollandaise. Je veux parler de *Camera Obscura*, publié en 1839 par Hildebrand.

Hildebrand était le pseudonyme d'un jeune étudiant, qui devint plus tard un pasteur extrêmement distingué, le révérend Nicolas Beets.

Le passage auquel je fais allusion, nous montre l'auteur en visite

chez son oncle et sa tante, des gens rassis, appartenant à la bonne bourgeoisie, dans une petite ville de province. Quand, dans l'après-dînée, tout le monde se trouve réuni dans la salle à manger, le vieux domestique, qui fait office de factotum, fait son entrée pour prévenir, non sans quelque solennité, que « la voiture de deux heures vient de passer ». Ce qui veut dire que la diligence est partie.

A cette nouvelle, la tante se lève, prend dans le buffet un carafon de genièvre, une bouteille d'elixir, et les verres. Et l'oncle, le fils et l'hôte, trinquent réciproquement « à la santé », selon l'usage antique et solennel.

Telle était l'habitude quotidienne et régulière dans toute bonne famille hollandaise.

Si nous faisons un pas de plus dans notre littérature nationale, nous y rencontrons le remarquable poème à la louange du genièvre, publié en 1723 à Rotterdam, par Robert Hennebo. Ce Robert Hennebo, après avoir essuyé les vicissitudes de diverses professions, se trouve enfin solidement établi comme l'estimable patron de deux bonnes auberges à Amsterdam : *La Toison d'Or* et le *Karseboom*. Il pouvait parler en connaissance de cause.

Or, écoutez avec quel enthousiasme il célèbre les vertus du breuvage national :

Le marin, sur les vagues salines,
Se sent le cœur joyeux quand un verre bien rempli
Lui fait oublier les récifs et les vents et les vagues,
Lui permet d'affronter les périls de la mort.
Le laboureur, dont la charrue éventre le sol,
Chante plein d'entrain, heureux et content;
Et s'il craint de succomber sous le rude travail,
C'est le genièvre qui lui rend le courage et la force.

Robert Hennebo ne s'en tient pas là. Toutes les professions y passent. Il est convaincu que nos marins, sur la route des Indes, seraient moins hardis; que nos guerriers seraient moins vaillants, que notre peuple serait moins courageux, s'ils n'avaient pas le genièvre!

Ce bel enthousiasme de Robert Hennebo peut provoquer notre sourire, le petit grain de bon sens n'est pas absent de ce qu'il dit. Nous puisons dans le genièvre la poésie et l'entrain. Un verre, parfois, c'est le stimulant qu'il faut à notre esprit pour s'envoler sur les ailes de la fantaisie. Ce qu'est le vin pour l'esprit plus subtil du midi, le genièvre l'est pour le cerveau néerlandais.

Jan Steen et ses contemporains étaient des consommateurs convaincus.

Le genièvre, c'est l'huile revêue pour le moteur, parfois un peu poussif, de l'esprit hollandais.

Et puis, la poésie du genièvre!

Celui qui ne s'est jamais abandonné, tout seul, dans un coin perdu d'un cabaret tranquille, en savourant lentement une extra-fine, aux rêves alanguis de la « douce souvenance », ne saurait comprendre les délices de pareille volupté.

PETITES HISTOIRES POUR REPAS DE FAMILLE

par

E. DU PERRON

I

Un jour, un homme se mit une balle dans la tête.

Dans les circonstances suivantes :

C'était un homme grand et fort.

Il occupait beaucoup de postes honorifiques.

Il était président d'une société politico-financière;

vice-président-secrétaire d'une entreprise purement commerciale;

il patronnait tous les clubs de la jeunesse étudiante;

bref, il croyait à la nécessité de l'utilité de chaque membre de la société, et que même des poètes peuvent apporter de la distraction

aux chefs d'Etats surmenés.

Un matin vers 9 h. 1/2 un ami le trouva mort.

Il avait téléphoné à cet ami vers 9h. moins le 1/4, s'excusant de le déranger si matin, mais le priant néanmoins avec insistance de passer un moment chez lui.

Il était assis derrière son bureau, dans l'attitude classique, et mort.

Et sur le bureau se trouvait, pour l'ami, un carnet rempli d'annotations;

une grande enveloppe avec cinq cachets, contenant un rapport avec tous les suppléments nécessaires, concernant l'état actuel des affaires de la société politico-financière;

une grande enveloppe avec trois cachets, contenant toutes les indications et un regard vers l'avenir, pour son successeur dans l'entreprise purement commerciale;

son testament, dans lequel n'étaient oubliés ni sa femme, ni un de ses enfants, ni un domestique, ni un club de la jeunesse étudiante;

la note payée de son dentiste, et l'argent pour son loyer, timbres compris, jusqu'à fin de terme;

encore une feuille de papier, portant des indications pour l'ami, avec les adresses et les prix, pour régler son enterrement, qui devait être terminé à 3 h. 10 de ce même jour, au plus tard; et son pince-nez, et son revolver où il n'y avait qu'une cartouche d'usée.

Et (ce qu'on ne sut que plus tard),

le jour de sa mort un ami lointain en reçut la nouvelle,

écrite par lui-même et mise à la poste exactement 28 jours à l'avance,

de sorte que, vraiment,

c'était un cas plutôt singulier.

II

Et un jour, un autre homme aussi se mit une balle dans la tête

Mais celui-ci était un homme faible et nerveux,

qui la nuit ne pouvait dormir,

et le matin ne mangeait que difficilement,

qui se fatiguait vite de voir des gens, etc.,

et enfin, un jour,

cet homme aussi écrivit une lettre à un ami, mais hâtive et non fermée,

et sortit, porteur d'une arme à feu.

Mais dehors il faisait beau,

car les petits oiseaux gazouillaient,

et le beau soleil brillait,

et les demoiselles avaient l'air gentilles :

si bien que l'homme téléphona à sa logeuse pour lui demander de déchirer sa lettre sans la lire.

Mais elle s'écria dans l'appareil :

— « Mon Dieu! Monsieur! vous! Mon Dieu! »

et s'évanouit.

De sorte qu'il supposa qu'elle avait déjà lu sa lettre et il gagna les champs;

et là, probablement avec un soupir, au beau soleil brillant, il se tua.

Et c'était aussi un cas plutôt singulier.

S I G N A U X

par
H. MARSMAN

I. — BERLIN

*L'air matinal est une robe souillée
une page cornée
une tache*

*la ville
une femme à demi démaquillée*

*mais par saccades elle grimpe jusque dans le ciel
comme un cheval bleu de Marc dans le harnais du vent*

Berlin

le soleil est jaune

II. — BALE

*Le battement du fleuve est vert
à travers le vallon du jour*

les remparts sont des collines de lumière

la ville est un fort

*le soleil déversé
par les portes des ponts
sur le dos des vagues*

*la ville sombre
sous la chevelure du soleil*

III. — AMSTERDAM

*La lune peint un danger sur le canal.
je siffle chaque nuit après minuit,
glissant — d'un pas perdu sans écho —*

*le dos tourné —
le long de l'obliquité du ciel,
les marches de l'escalier tournant
de l'espace déconcerté —*

IV. — WEIMAR

*Mortuaire
de hautes fenêtres rêvent à disparaître.*

volets en croix

*des ombres de chauves-souris
y adhèrent.*

V. — DELFT

Mort sommeillante

*douce
noyée
obscur*

nuit

*mort verte
dans le canal
sombree*

*nonne aveugle
la démence
filait
une lueur
douce
dans les yeux*

obscurité

splendeur.

VERS JAPONAIS

par

J. SLAUERHOFF

I

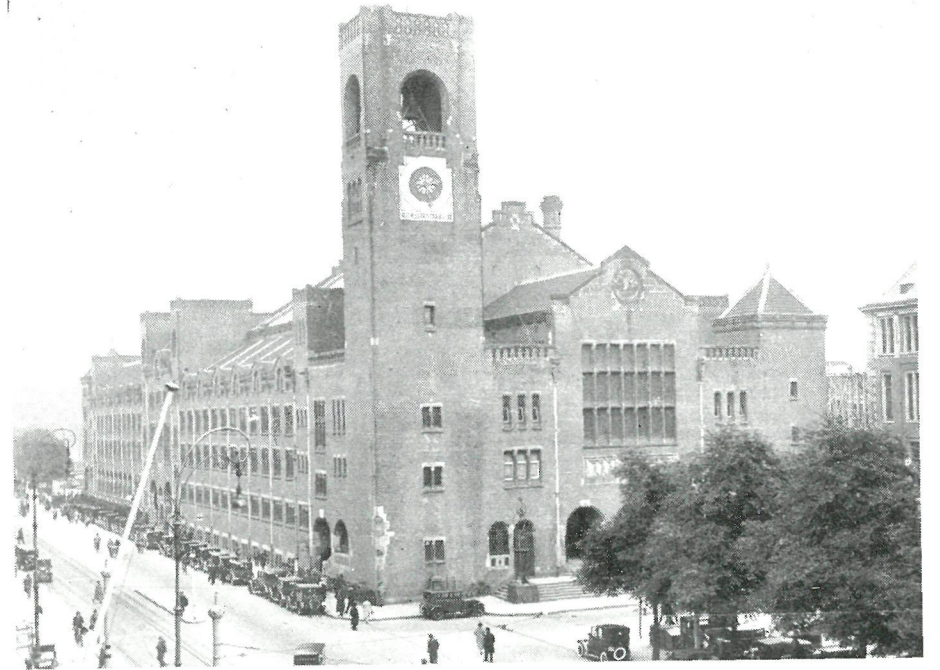
*Des alcyons blancs se posent
Sur les branches tout près de l'eau.
Elle les a vus et d'une voix
Enchanteresse elle s'écrie :
« Ils nous prédisent le bonheur! »
Elle n'a pas vu l'oiseau noir
Qui descend de la montagne.
Les alcyons s'envoleront,
Les branches encore vibrantes de leur fuite
Plieront sous le poids du corbeau.*

II

*Dans la dernière auberge sur la montagne
Où la glace et la neige sont éternelles,
Je reposais une nuit à bout de forces,
Car là l'hiver devait me protéger
Contre le mal dont le printemps est complice.
Là un songe allait chercher des fleurs traîtresses,
Dans un printemps lointain que je croyais perdu,
Il ouvrit ses bras, elles neigèrent sur les neiges,
La plaine glacée et blanche devint rose
Et resta rose une longue nuit d'hiver.*

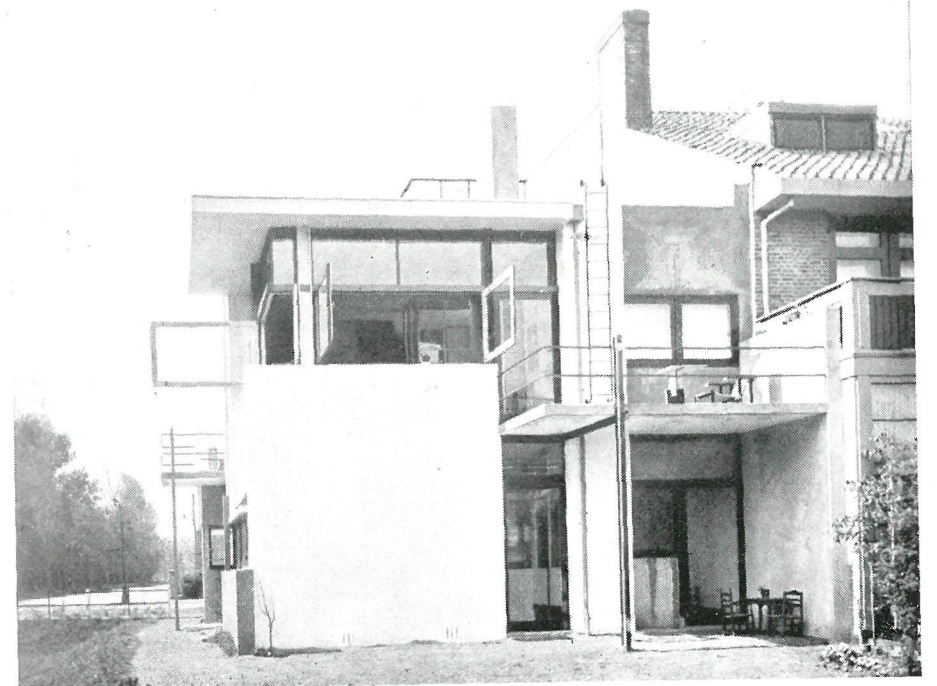


L'architecture moderne

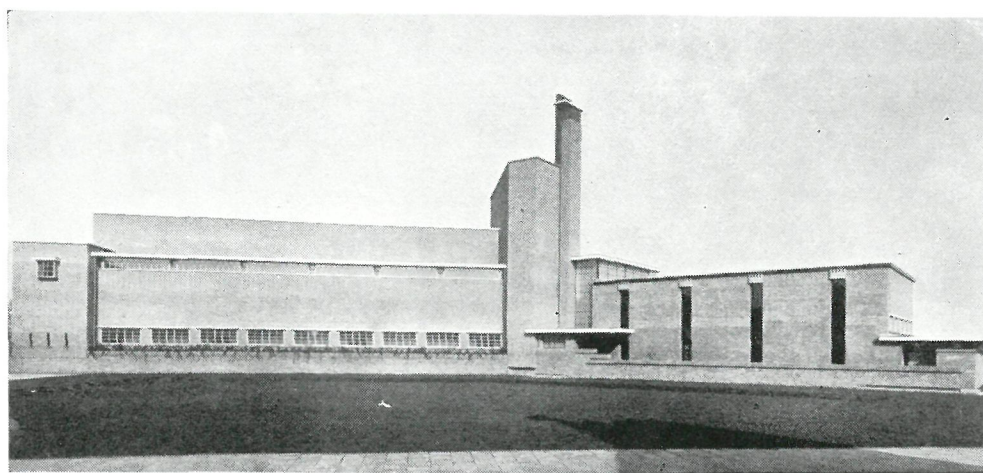


N. V. Vereenigde Photobureaux

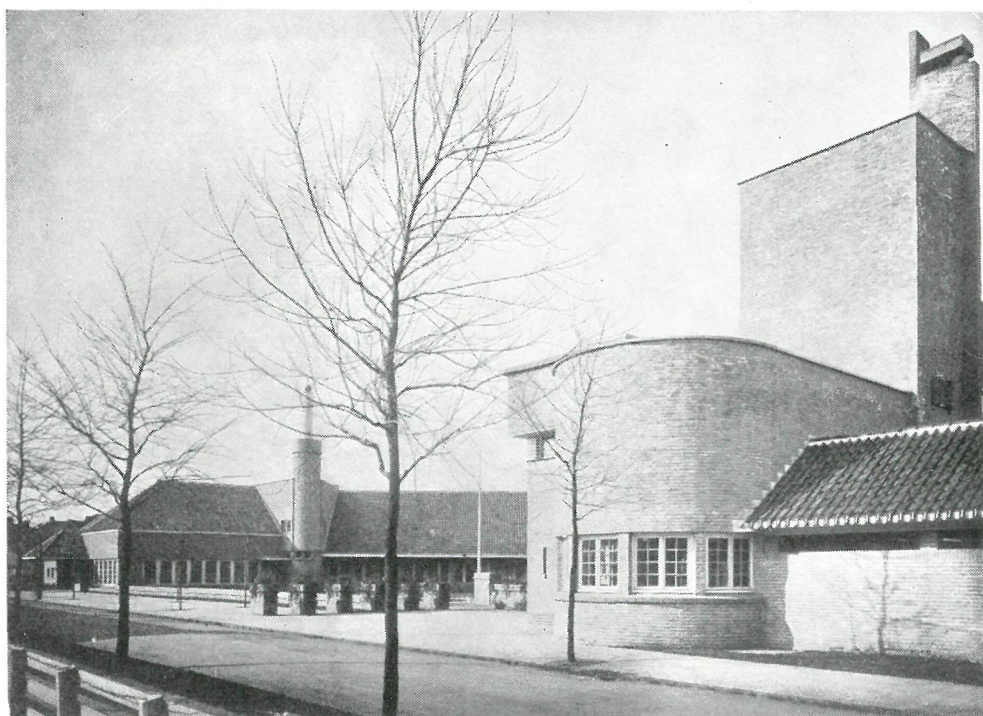
La Bourse d'Amsterdam. Architecte H. P. Berlage



Maison d'habitation à Utrecht. Architectes Schröder et Rietveld



Ecole primaire à Hilversum. Architecte W. Dudok (1928)



Photos C. A. Deul, Hilversum

Ecole à Hilversum. Architecte W. Dudok (1926-27)

Les nouveaux quartiers d'Amsterdam



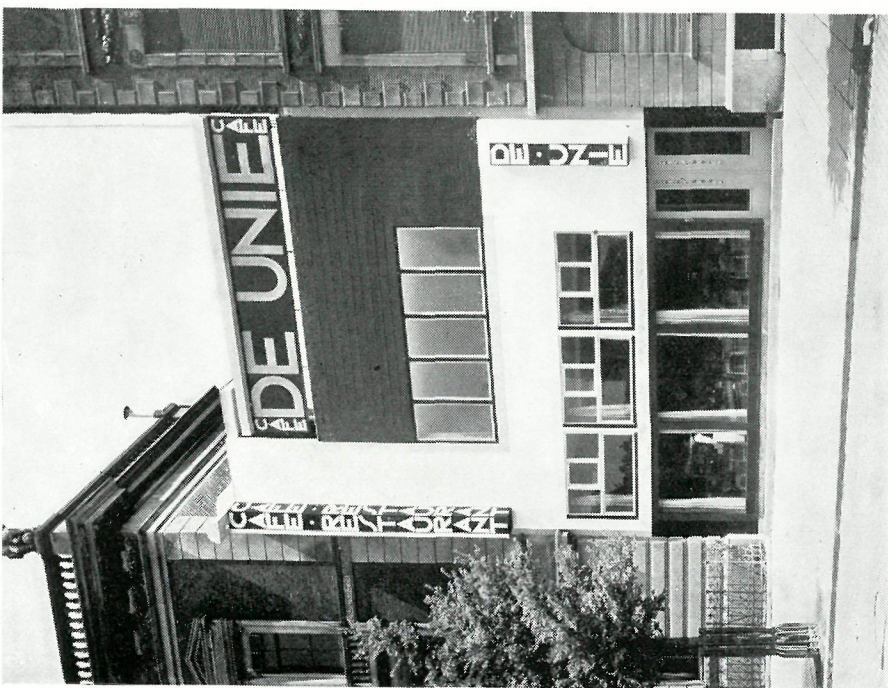
Architecte M. De Klerk

Photo Germaine Krull

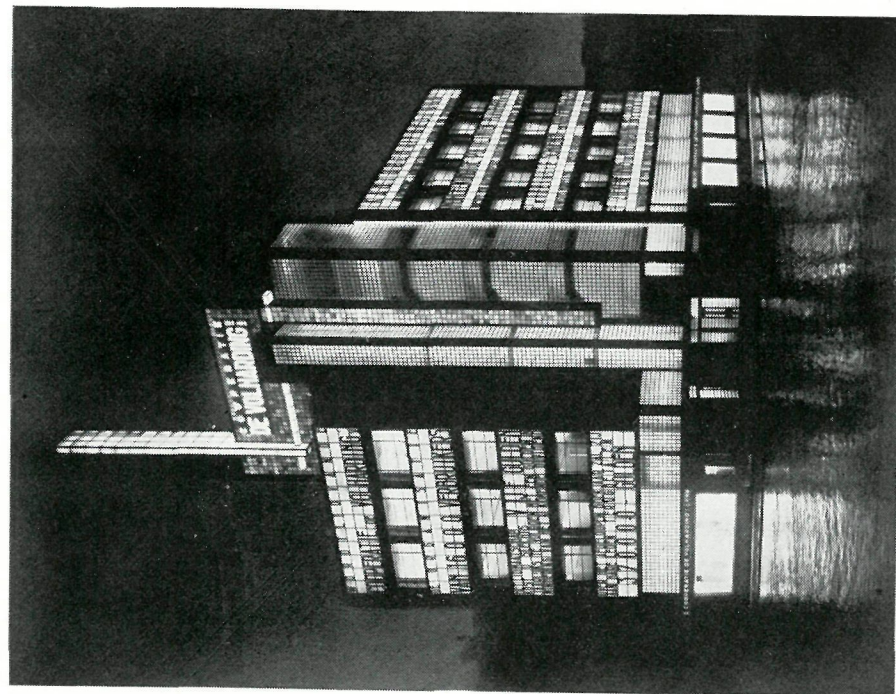


Architecte P. Kramer

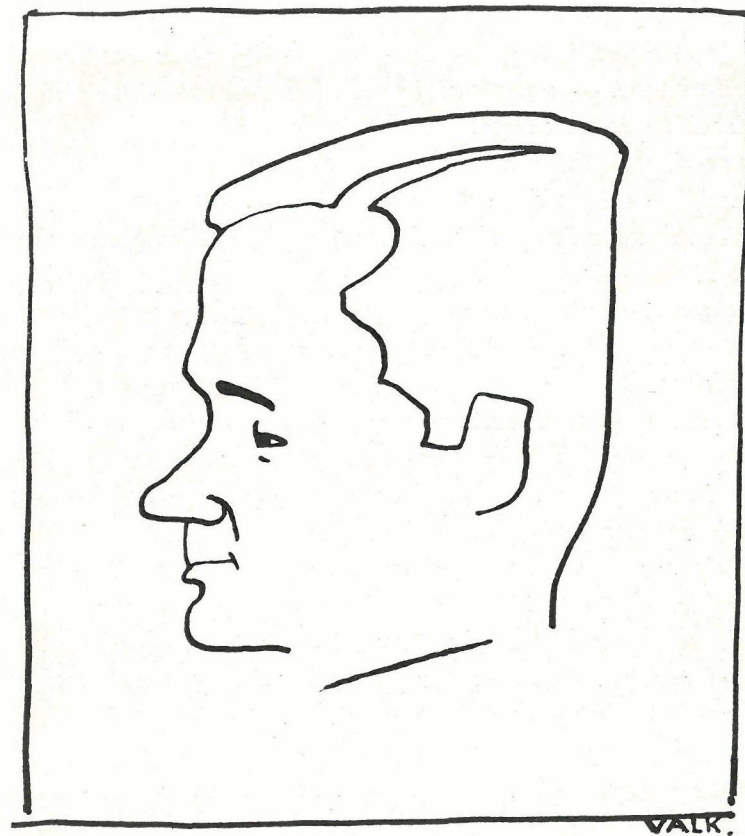
N. V. Vereenigde Photobureaux



Café « De Unie » à La Haye
Architecte J. J. P. Oud (1925)



La coopérative « De Volharding » à La Haye
Architecte Jan Buys (1929)



A. Roland Holst, par Valk

LE VAGABOND LIBERE

P O E M E

par

A. ROLAND HOLST

Je ne sais plus qui est resté en arrière — depuis que je me suis ouvert les portes. — Cela m'est égal dorénavant, — la vie étrange seule m'attire, — en marchant, en marchant.

D'abord, des brouillards partout enveloppaient les lointains — et m'enveloppaient de leur oppression fumeuse. — Mais ils se sont dispersés; de nouveau, telle une flamme froide, — mon cœur jaillit vers l'accueillante clarté d'or.

La ville où ils m'ont emprisonné a disparu. — Oh, mélancolie, votre ravissement n'a pas de fin! — Au loin je vois, dans

la lumière apparus, — les villages où personne ne me connaît.

Là je chanterai, là je te vengerai — de ceux qui trahissent mesquinement, — oh, rêve! je tairai ton nom — mais là où je chanterai tu seras vengé.

Leurs fils le plus cher, celui qu'ils entourent — de leur amour jaloux, afin qu'il ne te voie jamais, — je le détournerai d'eux et ma voix l'appellera dehors, — dehors, par une chanson légère et monotone.

Que pourraient leurs chaumières, leurs maisons, leurs palais? — que pourraient leurs remparts de pierre? — Comme les froids et bleus rayons de lune — traversent le verre, mon chant saura les traverser.

Et je chanterai jusqu'à ce que ses yeux soient fixes; — même s'il s'est confié à quelqu'un d'autre — c'est moi qu'il entendra, jusqu'à ce que ses yeux soient fixes, — sous la pénombre basse de ses cheveux, — et qu'il ne sache plus qui lui tient les mains.

Et lorsque mon chant lui aura tout enlevé, — il ouvrira la porte et sortira. — Les yeux fixes, il viendra vers mon chant — et seule la lune sera dans ses yeux.

Il me suivra, mais il marchera seul. — Une de leurs femmes, le visage blanc, — écoutera mon chant décroître et s'éloigner ma joyeuse haine.

Nous partirons, séparés et ensemble. — Oh, rêve, pour ta vengeance, fais que je libère — cet enfant de toi, du caveau de leurs raisonnements, — vers les joies sauvages du vent et du clair de lune!

Le tombeau où ils m'ont emprisonné a disparu. — Je vais librement, selon mon désir. — Mais je vois, dans la lumière lointaine apparus, — les villages où ton enfant est prisonnier.

Que m'importe le but de leurs conspirations! — Ils bâtissent, mais en démolissant la vie. — Que m'importe, si je trouve une échappée à ton enfant, — combien d'entre eux se flétriront, là-bas?

Je me sens redevenir heureux, — en marchant, en marchant...

AUX SOLEILS DE MINUIT (XII)

par

ALBERT VALENTIN

Je me représente aujourd'hui seulement tout l'impossible de cet amour, mais le caractère insurmontable qu'il comporte est d'une sorte dont je ne m'embarrasse guère. Ce n'est pas à moi qu'il faut demander de se rendre aux évidences et moins encore de s'y résigner, car, à l'origine de mes convoitises et de mes transports, règnent un tel principe de dévastation, un espoir tellement immodéré d'une rupture avec tout ce que je suis et une telle fureur d'entraîner après moi, dans ce désordre et ce sursaut, une complice de mon choix, que, loin de concevoir une résistance éventuelle des événements, il me semble toujours aller au-devant d'une adhésion et d'une connivence universelles. A mettre au pis les choses, je m'accommoderais même d'une indifférence générale, d'un refus que le monde opposerait à favoriser le cours de préoccupations étrangères à lui, à ses lois, à ses catégories, et, par ailleurs, assez impérieuses pour me distraire de tout, sauf de leur objet. Dès cet instant où je ne sais plus si ma passion me dépasse ou si je l'ai dépassée, et, dans l'histoire à laquelle je fais allusion, il a suffi, pour m'induire en pareille confusion, d'entendre l'amie, à qui j'avouais le trouble immense où elle me jetait, me répondre sans surprise qu'elle s'en était bien avisée, qu'elle s'en montrait touchée, et que, peut-être, elle le partageait, dès cet instant, il n'y eut plus en moi qu'un consentement au désarroi momentané qui précède le renoncement au passé et l'abandon aux perspectives soudainement ouvertes. Une bizarrerie veut que ma vie, ou ce que je nomme ainsi, n'acquière de sens et de prix qu'à ces minutes où elle n'est plus qu'une transition et une négation d'elle-même. On n'atteint à ces frontières, on ne les franchit, par fraude, qu'en sacrifiant des biens trop pesants et désormais inutiles, puisqu'en voici d'autres qui vous sollicitent dans les contrées nouvelles où vous accédez. Qui donc aurait prévu ce brusque renversement de saison ou de latitude : on est impatient de dépouiller ses anciennes défroques, et, ce soir-là, que j'évoque,

où je dansais contre celle qui m'exprimait, à mi-voix, une incroyable promesse, je ne reconnaissais plus mon visage que me renvoyaient les miroirs tournants. J'associais à mes mirages ceux du paysage cristallisé qui m'entourait où jouaient des lumières, la musique, les pierres des bagues et quelques rires sur des lèvres peintes. Vraiment, l'expérience ne m'est d'aucun secours en ces affaires, et c'est tant mieux, sans doute, que je cède ainsi au moindre vent, que le décor, quel qu'il soit, me paraisse conspirer à mon enivrement. Puis, ce fut la nuit, la séparation au seuil du lieu qui nous avait précieusement réunis, et j'aurais dû discerner déjà dans ce déchirement le signe d'une menace cachée; ce fut le retour où, livré à l'espace, je m'exaltaï de tous les liens que je me formais. Je me plaisais à éprouver le grain de toute substance et, de la paume, je carressais, en marchant, l'écorce d'un arbre de l'avenue, le métal d'une grille, la surface d'une vitre. Mes gestes étaient d'un fou qui prend la terre entière à témoin de l'engagement qu'il a contracté. J'avais, tout pénétré d'un parfum, comme d'autres d'une idée. Ni le sommeil, ni le réveil ne le dissipèrent, ni les journées qui suivirent et, maintenant encore, il fait plus que de m'envelopper. Pourtant, la femme dont il émanait s'est bien éloignée de moi, ou plutôt non, elle est toujours aussi proche, mais en vain je frapperais de mes poings la cloison qui la dérobe à mes yeux. Elle est de l'autre côté, j'en suis sûr, et, parfois, elle me parle. Quel singulier langage est le sien : elle me conjure de fuir, de la laisser en repos, de l'oublier. Il n'en manque pas, répète-t-elle, de mes pareilles dont le pouvoir est moins médiocre que le mien, mais moi, je vous prie d'effacer de votre mémoire les propos que je vous ai tenus. Je me pliais à un vertige que tout m'interdit d'accroître ou de prolonger, tout, les miens, mon existence, la vôtre. Songez à ces limites dont je suis captive et accordez-moi qu'un désastre sans remède est au bout de l'aventure. Ainsi, peu à peu, au fantôme que je chérissais, se substituait un corps que je ne chérissais pas moins et jusqu'en ses servitudes dont on arguait, cependant, pour me dissuader d'entretenir mon penchant. Pas une seconde, je ne me suis arrêté à la part de

prudence, au mouvement conventionnel de défense qui pouvaient entrer dans l'énoncé de ces objections qui procèdent de raisons contre lesquelles je me trouve désarmé. Je compte peu avec les contingences et s'il m'arrive d'en faire bon marché, c'est dans l'ignorance où je me tiens de leurs manifestations. Mais puisqu'on se détourne du merveilleux et de l'excessif au nom de réalités qui ne m'ont jamais détourné de moi-même, souffrez que je répugne au spectacle de ceux-là qui, non contents de souscrire aux circonstances les plus communes de leur sort, s'accoutument à elles, et en font leur étude. Ils ne se départiraient pas de leur sérieux pour un empire et, lorsqu'ils s'appliquent à vous éclairer sur le vrai et le faux, ils ont une façon inimitable de s'exclamer : « Permettez ». Petites gens, je ne permets rien du tout et la cause est jugée. Embrassez-vous sous le gui, pavoisez vos fenêtres de drapeaux, répandez-vous en visites, pratiquez une mimique dont l'intérêt m'échappe, moi, j'observe avec stupeur ces déplacements dont il sera fait mention dans votre oraison funèbre. D'ici, je distingue nettement les traits et les commentaires des créatures qui, chargées de chrysanthèmes, se rendront, dans peu d'années, sur votre tertre, au jour assigné pour le souvenir des morts. J'en ai aussi, des regrets éternels et ce n'est point à des cadavres qu'ils vont, mais à des vivantes, à des vivants plus absents de moi que s'ils étaient dissous dans l'argile ou consumés dans une urne. Voici l'assemblée des anonymes à côté desquels, tant notre parcours est féroce, je n'ai fait que passer ou que même je n'ai pas rencontrés alors que, sans nous être jamais concertés, nous sommes d'intelligence; voici les autres, qui furent un temps sur mon chemin où ils m'accompagnèrent et qui s'en sont écartés pour des motifs qui me détachent d'eux sans esprit de retour; voici les derniers, ceux et celles qui me sont assez familiers pour que je leur voue mes soins, et trop peu, néanmoins pour que je n'aie pas tout à redouter de l'avenir. Je les vois quelquefois qui se reculent dans une ombre où je ne puis les escorter et d'où ils sortent avec une face mystérieuse que je m'épuise à interroger. Eux aussi, d'ailleurs, m'accusent de leur dissimuler une part de mon activité. Comme tout se conjugue au

conditionnel et comme la réticence est mêlée à l'assertion! Rien de ce que j'ai appréhendé où ne fussent impliquées la réserve et la restriction. Composer, il fallait et il faut composer, signer des trêves avec l'ennemi, ou périr sur ses propres récifs. Mais si j'abdique, si cette cendre que je respire m'envahit au point que je ne sois plus qu'une chair pulvérulente et condamnée au destin des vaincus qui s'agitent à mes pieds, je ne veux pas que la contagion m'infecte sans protester de mon ardeur à m'y soustraire. Je n'ai de nostalgie que de l'absolu et, n'en déplaise aux voyous, c'est à l'amour que je dois d'en avoir souvent approché, comme également d'une grandeur qu'il confère à tout ce qu'il attire jusqu'à lui. Le négligeable, l'incident, l'empirique, j'en perds la notion devant une illusion fortuite dont je suis la proie docile. Il se peut que le globe continue de graviter, qu'une semaine succède à l'autre, on ne s'en aperçoit guère dans l'état d'inattention où je glisse lentement. Les feuillets du calendrier s'arrachent d'eux-mêmes. J'habite une chambre fermée aux rumeurs et, lorsque je la quitte, il fait, dehors, une obscurité tellement épaisse ou une clarté tellement aiguë que je heurterais cent fois de la tête contre les murs si, au bout de sa laisse, un chien fabuleux ne m'orientait entre les obstacles. Il est loisible aux savants, par exemple, de se persuader qu'eux aussi sont gagnés par une pareille ébriété. Ils affirment qu'une image de l'infini gît au fond de leurs spéculations, dans leurs alambics et dans leurs étincelles. Le moins présomptueux brandit une barre et cherche un point d'appui pour soulever la planète. Puis, il dépose un mémoire sur le bureau de l'académie des sciences, des inscriptions et de la physique amusante. Encore un paragraphe pour le dictionnaire. Quand je réclame un soulèvement du monde, il s'agit de tout autre chose que d'un exercice athlétique, mais puisque la colère que j'appelle de mes vœux tarde à se déchaîner sous le front des hommes, ils ne me sont rien qu'un sujet de honte et un prétexte supplémentaire à n'attendre mon ravissement que de mes seuls emportements sentimentaux et de l'instinct qui me précipite dans l'arbitraire. Tout ce que je possède est à la merci du jeu et que le râteau du croupier saisisse le dernier

jeton, je n'en serai que plus à l'aise pour me mouvoir et éluder toute importunité qui me rendrait maladroit dans le dessein que je me propose. Car je n'ai pas tout à fait désespéré de rejoindre et d'êtreindre cette femme qui n'a plus de recours que dans une constance habituelle qu'elle allègue faiblement contre moi. Il n'est pas de bassesse que je ne ferais pour qu'elle m'écoute, et, pourtant, je veille à proscrire de moi toute bassesse afin de mériter qu'elle m'accueille. Sa maison est à la pointe de la ville, à la lisière des clameurs et du silence. J'entrerais. Il n'y aurait qu'elle pour me recevoir et elle s'étendrait près de moi devant cette baie qui ouvre sur la campagne. Quand mon cœur battrait moins vite, je parlerais de ce qui m'occupe. Elle me ferait courir les trois épreuves qu'on exige des soupirants de légende et je triompherais du feu, du fer et de l'eau. Puis elle s'inquiéterait de moi, s'effrayerait des périls que j'ai bravés et voilà que je deviens complètement gâteux, car, enfin, qu'ai-je bravé, sinon des périls qui ne sont rien de plus, ici, qu'un complément direct déterminant l'accord du régime? Il se peut donc que s'établisse un accord entre des vocables qui traduisent mes contradictions, le délire et le galimatias mental dont je suis le théâtre, ou bien ne serais-je, comme les autres, qu'un sinistre pipeur de dés? Non, c'est bien de mes démons que je m'exorcise, et, lorsqu'ils tombent sur la page, on dirait des larves annelées et noires que j'écrase avec ma plume. Elles se débattent entre les barbes de métal et je m'y reprends à deux fois, à trois fois avant qu'elles soient fixées, inertes, au papier où elles succombent. Quelle odeur de pourriture monte de ce charnier dérisoire et je devrai me racler jusqu'au sang pour nettoyer mes doigts maculés d'encre. Le moyen, quand on se regarde ainsi, tel un bouffon de tréteau, barbouillé de bitume et de glu, le moyen de croire à l'efficacité de l'entreprise qu'on assume? Je pensais, de l'écriture, qu'elle me serait un mode de communiquer et, après tout, qu'importe, à présent, que la pluie détrempe ces lignes ou que le vent les sèche, qu'importe, s'il demeure assez d'elles pour me valoir quelques amis parmi ceux qui traversent une révolte analogue à la mienne, un même goût de la sédition et de l'illégitime. Les

insurgés, les contumaces, les régicides, les déserteurs, les pillleurs d'églises, les assassins passionnels sont assurés d'une retraite dans mon logis et, à me broyer les os, les policiers n'apprendront rien d'autre que ceci, à savoir que je les tiens pour la pire immondice. Une imprécation continuelle est dans ma bouche contre tout ce qui s'affuble d'une livrée, d'un uniforme, d'une soutane; contre tout ce qui gouverne la cité, édicte les décrets, requiert les sanctions et dispose de moi. Jamais on ne procurera d'insecticide à suffisance pour anéantir toute cette vermine qui me démange à la peau et y propage une irritation à l'expression de laquelle je n'ai pas fini de m'employer. On dénoncera peut-être dans mes apostrophes un accent de défi, mais la provocation réside bien moins en elles que dans le système et les contraintes où l'on voudrait me réduire. Je me réjouirai, d'ailleurs, que l'approbation que je donne au scandale et à la rébellion, je me réjouirai qu'elle passe pour une intolérance et, si extrême qu'elle soit, elle ne réussira point à être à la mesure de l'intolérable que j'affronte à chacun de mes pas. Et de mes syllabes démentes non plus, je ne serai pas le prisonnier : elles peuvent maintenant, maillon par maillon, se dénouer, tomber en graille et se disperser. A elles seules, la subversion et les convulsions dont elles témoignent les préserveraient d'une division totale s'il n'y avait par surcroît, pour les agréger à nouveau, la vertu magnétique des quelques pôles où je les ai projetées; si ne paraissait derrière mes paillettes répandues la figure surnaturelle des quelques femmes que j'ai aimées et, plus précisément aujourd'hui, d'une d'entre elles dont je ne connais rien encore que le prénom et je le dessine, de l'ongle, à même cette limaille brûlante, éparse devant moi.



N. V. Vereenigde Photobureau :
La poétesse Henriette Roland Holst



N. V. Vereenigde Photobureau :
Le poète P. C. Boutens (dessin de J. Franken, Pzn)



Le poète septuagénaire
Willem Kloos



Le romancier
Arthur van Schendel



Le poète J. Greshoff



L'imprimeur-éditeur A. A. M. Stols

Jeunes poètes hollandais

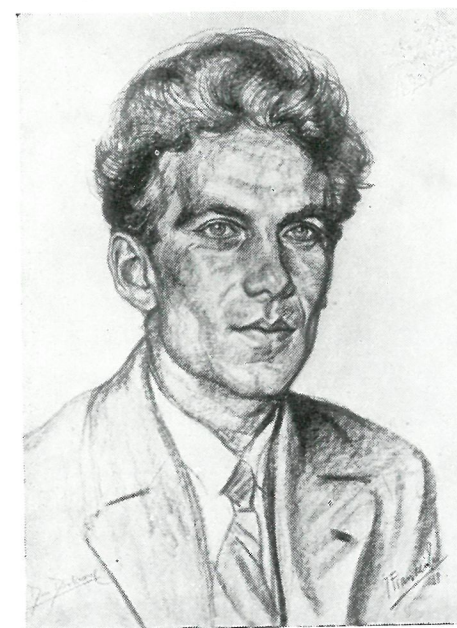


H. Marsman

Photo Joris Ivens



Le poète E. du Perron
et le peintre A. C. Willink



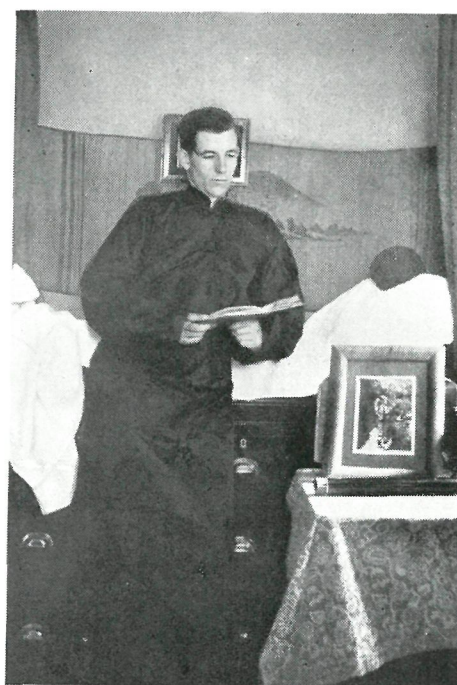
Dessin de J. Franken Pzn
Le poète et sportsman
A. Den Doolaard



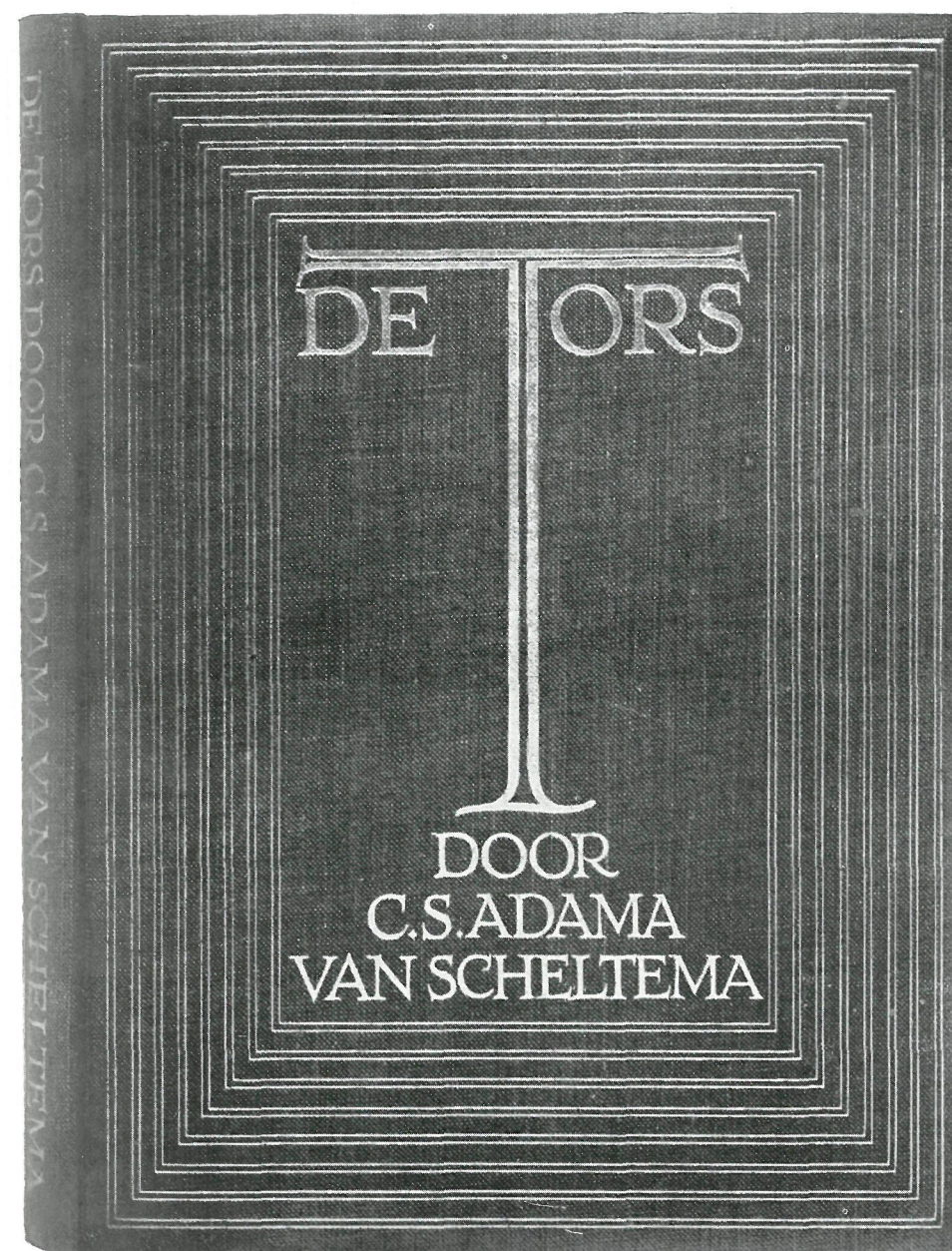
Les poètes A. Roland Holst et Jan van Nijlen,
devant le château de Gistoux, appartenant à M. E. du Perron



Le poète P. N. van Eyck



Le poète et médecin de navire
J. Slauerhoff, en Chine



Reliure d'éditeur, par S. H. de Roos

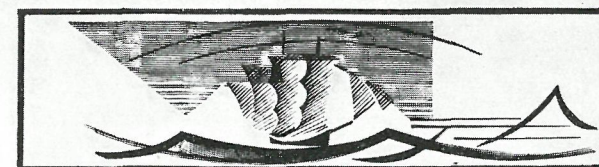
QUI pleure là, sinon le vent simple, à cette heure
Seule avec diamants extrêmes?... Mais qui pleure,
Si proche de moi-même au moment de pleurer?

Cette main, sur mes traits qu'elle rêve effleurer,
Distratement docile à quelque fin profonde,
Attend de ma faiblesse une larme qui fonde,
Et que mes destins lentement divisé,
Le plus pur en silence éclaire un cœur brisé.

La houle me murmure une ombre de reproche,
Ou retire ici-bas, dans ses gorges de roche,
Comme chose déçue et bue amèrement,
Une rumeur de plainte et de resserrement...

Que fais-tu, hérissée, et cette main glacée,
Et quel frémissement d'une feuille effacée
Persiste parmi vous, îles de mon sein nu?
Je scintille, liée à ce ciel inconnu...
L'immense grappe brille à ma soif de désastres.

Tout-puissants étrangers, inévitables astres



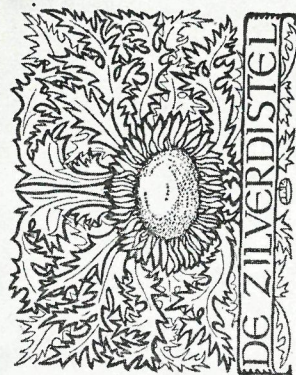
PRÉLUDE

QUAND l'amère nuit de pensée, d'étude et de
théologique extase fut finie, mon âme qui
depuis le soir brûlait solitaire et fidèle, sen-
tant enfin venir l'aurore, s'éveilla distraite
et lassée. Sans que jem'en fusse aperçu,
ma lampe s'était éteinte; devant l'aube s'était ouverte
ma croisée. Je mouillai mon front à la rosée des vitres,
et repoussant dans le passé ma rêverie consumée, les
yeux dirigés vers l'aurore, je m'aventurai dans le val
étroit des métempsychoses.

Aurores! surprises des mers, lumières orientales, dont
le rêve ou le souvenir, la nuit, hantait d'un désir de
voyage notre fastidieuse étude! desirs de brises et
de musiques, qui dirait ma joie lorsque enfin, après
avoir marché longtemps comme en songe dans cette
tragique vallée, les hautes roches s'étant ouvertes,
une mer azurée s'est montrée.

Sur tes flots! Sur tes flots, pensai-je, voguerons-nous,

De acht lydekens van sufter Bertken
zijn gedrukt door Jan Severfente Leiden
in 1518; na 400 jaar verschijnen zij opnieuw
gedrukt door J. F. van Royen in April 1918.
Het laatste lied is uit 'n oud handchrift.



Tweede boek van de Vereeniging
der Vijftig, in 70 exemplaren
1-50 & 1-xx. Gerfze boek in
de door L. Piffarro ge-
teekende letter:
de disteltype

Colophone des Poésies Mystiques
de Sœur Bertken. Typographie par
J. F. van Royen

SONNEZ LA TROMPETTE
EN SION, HURLEZ EN MA
SAINTE MONTAGNE. QUE
TOUS LES HABITANS DE LA
TERRE SOYENT TROUBLEZ
CAR LE JOUR DU SEIGNEUR
VIENT ET LE JOUR DE VEN-
BRES ET D'OBSCURITE EST
PRES. LE JOUR DE NUBE ET
DE TOURBILLON. EN PEU
de grand et fort vient comme le matin qui est
entendu sur les montagnes. Il n'y a pas eu de
semblable à luy depuis le commencement et apres
luy, et n'y en aura pas iulques es ans de genera-
tion et generation. Le feu devorant est devant la
face, et derriere luy est la flamme brulante. La
terre est devant luy comme un jardin de volupte,
et derriere luy est la defoliation du desert: et n'y a
aucun qui le puisse eschapper. Leur regard est
comme le regard des chevaux, et courent comme
les chevaucheurs. Ilz viendront sautans comme
le fon des chariotz sur les coupeaux des montag-
nes, comme le fon de la flamme devorant l'huile:
comme un peuple fort prepare à la bataille. Les
peuples seront tormentez pour la preience: toutes
faces seront reduites comme un pot de terre. Ilz
courront comme hommes forts: et monteront sur
la muraille comme hommes de guerre. Les hom-
mes chemineront en leurs voyes, et ne se deltour-
neront point de leurs sentiers. Aucun ne contrain-
dra son frere: chascun cheminera en son sentier.
Mais aussi ilz cheriront par les fenestres, et ne le-
blefferont point. Ilz entreront en la cite, ilz cour-

Page de la Prophetie de Ioël
Typographie de Charles Nypels



Léo Gestel

VIEILLE HOLLANDE

FILM

par

PIERRE MAC ORLAN

A mon frère Jean, légionnaire.

Le type de la Légion revient de Saïda.
De la gare de Lyon à la gare du Nord
Il a montré son képi, modèle 1910,
Sa valise en fibre bleue et son sac de matelot
tatoué d'une ancre noire un peu décolorée.

O Mijke, ô Mijke! Ton bonnet blanc de Middelbourg
et tes joues rondes peintes par Kisling
et ton joli sourire en cœur de rose-pompon
Au centre des Iles, dans la brume surpeuplée
Quand passe en surimpression
le grand cargo de Folkestone.

Dans le clair pays des filles bicyclistes,
 dans le beau pays vert des vaches aseptisées
 les barrières blanches, les écluses et les bélandres
 entourent l'adolescente Mijke de circonstances paisibles.
 Elle portait, en ce temps-là, des jupes médiévales
 un serre-tête d'or. O fillette de Sluis!
 et ces lourdes broderies de fêtes virginales
 où vivait inconnu
 Son corps tiède et rose comme l'aurore.

Nous autres, soldats de ce pays, soldats du Beveland
 derrière nos fifres et nos tambours et la « clique » du Sud
 Nous cherchions dans le Bled les pistes anonymes
 dont la vanité même était incontestable.
 Nous faisons, au retour, fleurir à Saïda
 les tulipes nationales dans les jardins de la caserne
 Et la nuit, au village nègre, nous chantions, buvant le vin
 de la Mècherra
 le : « Kom Karolien Kom » ô pouvoir des ancêtres,
 des pipes de Gouda et des vieux boniments
 qui troublent le cœur des soldats orgueilleux et boudeurs!
 O souvenir de Mijke sur le sable moins fauve
 Que tes chastes cheveux de blonde enfant hollandaise!

O Mijke, Mijke! La clique a répété
 dans le ciel colonial, devant la main de Fathma des tirailleurs
 la sonnerie de l'extinction des feux, en fantaisie.
 Que s'éteignent les lumières de vos yeux populaires,
 celles des souvenirs qui furent comme les bougies de Sancta
 quand il apparaissait sur les eaux du Nord [Claus
 entre deux achats de vingt cigarettes pour un sou

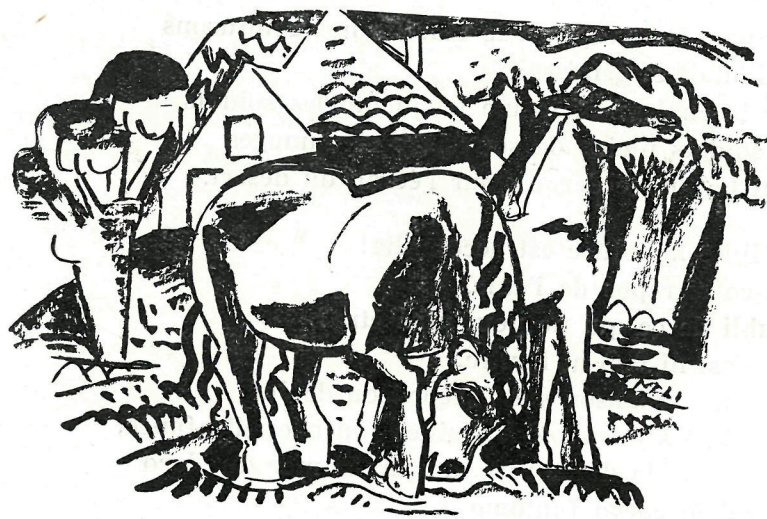
Chez Pepete, à Moul-el-Bacha
 Nous buvions le vin, le vin de l'Intendance.
 On ne parlait que du « tour de garde »
 de « relève » et de la piastre au cours de Saïgon.
 C'était la tournée du cabot-clairon...

Et quand on respirait le cuir de nos ceinturons
 se dilatait et gémissait.
 Car la chaleur africaine fréquente les soldats
 les soldats pleins de souvenirs et d'images
 dont le film se déroule sur l'écran du désert.

O Mijke la sottise est accomplie!
 Est-ce le repos de l'âme,
 l'oubli de ce qui ne peut plus être?
 Ce n'est ni l'un ni l'autre.
 Mais une chanson sur l'accordéon de Jef
 ranime les odeurs des vieilles journées d'enfance,
 le long de la digue rose, devant la mer du Nord
 quand le cargo fantôme
 apparaît, ton sur ton, sur le ciel gris de Walcheren.

Voici donc l'heure de rentrer au domicile.
 Cette heure sonne pour tous les soldats.
 Ceux que la mort violente a négligé
 doivent un jour revenir à ce qui fut leur point de départ,
 la valise à la main, les hanches désarmées,
 sur la tête le képi rouge de la Légion
 pour ménager la minute délicate de la transition.
 Tout est « chanstiqué » dans le pays natal,
 les filles d'autrefois ont rompu la ronde...
 Il ne reste plus rien, plus rien de sentimental
 plus rien à toucher un peu.
 Il ne reste que le soleil assassin des colonnes sur les pistes
 derrière les mulets rageurs de la « Montée »;
 plus rien à regretter, que ces dix années de service littéraire
 qui s'en vont expirer dans la peau d'un retraité...
 devant l'estaminet témoin de ce roman,
 devant la mer de Middelbourg et le Beveland
 Quand le nom de Marie revient au fond du verre.





Léo Gestel

DES RUES ET DES CARREFOURS

PARIBAS

par

PAUL FIERENS

Paris, mars.

Je cherche à Paris... la Hollande. Variétés lui consacrant son numéro de printemps, comme je ne puis me rendre à Harlem pour décider si l'on a, oui ou non, eu raison de nettoyer les Franz Hals (j'ai recueilli sur ce point tant d'opinions contradictoires!) et comme je n'ai même pas vu la sensationnelle exposition de Londres, enfin comme je suis rivé à ces deux rives (de la Seine), désireux de rester dans le ton, dans l'atmosphère, je cherche...

Les tulipes de M. Loudon ne fleurissent pas encore les parterres du Carrousel. Bientôt sans doute, malgré tous les faux diplomatiques, leur arc-en-ciel déployé, leur sveltesse, leurs formes pures feront paraître plus blafarde et ridicule la femme au casque de Bartholomé.

N'y aurait-il de Paris et des Pays-Bas que cette banque, Paribas comme simplifient les boursicoteurs de Bruxelles? Il leur en a cuit!

Il y avait bien Van Dongen. Mais il n'y a plus Van Dongen. Kees est français. Je vous expliquerai pourquoi. J'estime, d'ailleurs, qu'il n'a pas eu tort de se laisser faire. Foujita suivra. Et Picasso, si jamais on le sollicite, déclarera sans doute, ainsi qu'il fit naguère aux organisateurs d'une exposition d'art espagnol: « Je ne suis pas espagnol, je suis Picasso ». Orgueil ou modestie?

Sur le cas Van Dongen, Van Dongen peintre, j'ai peut-être dit ce qu'il fallait dire. Ce portraitiste, je le répète, est notre Nattier. A chaque époque celui qu'elle peut, qu'elle mérite. Les artistes les plus

représentatifs d'une société, d'une civilisation, d'une élégance, ne sont pas nécessairement les plus grands — Nattier, Stevens, Winterhalter — mais si, depuis l'impressionnisme, nous n'avons pas de portraitiste psychologue, nous avons en Van Dongen, l'équivalent des plus brillants portraitistes mondains d'époques plus brillantes que la nôtre. C'est quelque chose. Cela suffit pour qu'un tel peintre soit assuré de demeurer, comme représentatif des premières années du XX^e siècle — et quel que soit le jugement de l'avenir sur ces années, sur sa peinture.

Nattier... étant bien entendu que nos La Tour, nos Perronneau se nomment Man Ray, Berenice Abbott.

Mais Nattier, direz-vous, enjolie. Sans doute. Il donne à ses modèles ce coup de pouce que Van Dongen leur donne aussi, plus brutalement, en sens inverse. Van Dongen enlaidit... Est-ce bien sûr? Il synthétise fortement. Il répond aux aspirations secrètes d'une aristocratie de la finance, de la galanterie, du théâtre, habituée à ce qu'on lui dise, bien en face, ses quatre vérités... et quelques autres. Certaines femmes veulent être battues, violentées. Van Dongen est d'accord avec Morand, avec Poirer.

Or, il avait offert à l'Etat français son portrait par lui-même, en dieu marin, la poitrine ornée de colliers et de pendentifs, le ventre agrémenté d'une ceinture de coquilles, — à l'expresse condition que cette œuvre, assez délicate, ne serait pas exposée dans les salles du Jeu de Paume, mais dans celles du Luxembourg. On accepta. Cependant, le musée du Luxembourg est réservé strictement aux Français. Des protestations s'élevèrent. D'autres « métèques » émirent la prétention d'être accrochés au Luxembourg. L'administration ne savait trop comment les écarter. Pour tout arranger, Van Dongen, huit jours avant la réouverture du musée, cédant aux amicales instances de M. Verne, se fit naturaliser français. Et à la place du portrait carnavalesque, on voit, dans les salles remaniées, deux nouveaux Van Dongen: La Naine et l'un de ces paysages d'Egypte, fort rigolos, que le « maître » nous conviait, en décembre, à contempler dans l'immense atelier de la rue Juliette Lamber.

Vous connaissez le fameux portrait d'Anatole France: un admirable gaga. Vous savez qu'il a figuré à l'exposition que M. Maurice de Waleffe organisa pour sauver non la beauté mais le franc. Vous ignorez peut-être que le conservateur du Jeu de Paume fit l'acquisition de l'Anatole France à la vente qui suivit l'exposition. Je puis même, entre nous, vous dire que M. André Dezarrois avait l'intention d'acheter, le même jour, une monumentale et très pure effigie féminine de Picasso...

C'en était trop! Non seulement l'Etat refusa de s'offrir le Picasso, mais il interdit d'exposer le Van Dongen. J'ai vu le pauvre Anatole France se morfondre dans une antichambre. On dirait qu'il attend d'être reçu par un ministre. Il s'est hypnotisé sur son pommeau de canne. Et il somnole comme un vieux buveur.

Entrés au Luxembourg, dans le legs Caillelotte, au milieu des imprécations, des raileries, Manet, Renoir, Cézanne et les impressionnistes en sortent pour gagner le Louvre. C'est bien. On les regrette sur la rive gauche. Il paraît que le maire du sixième arrondissement voulait s'opposer à leur départ! Juste retour...

Cependant, le Cirque de Seurat passe les ponts en sens inverse. Soit! Il est mieux exposé au Luxembourg qu'au Louvre... où je crois bien que les conservateurs ne l'aimaient guère.

Le Luxembourg aux vivants! A quels vivants? C'est là tout le problème. Le prudent rédacteur anonyme du Catalogue-Guide écrit: « Dans les controverses auxquelles donnent lieu les diverses manifestations de l'art, il n'appartient pas à l'Etat d'exprimer une opinion ». Ceci est grave. Admettez-vous ce postulat? Si oui, vous estimez que toutes les « tendances » doivent être représentées au Luxembourg, que ceux qui veillent à son développement n'ont aucun droit de « marquer des préférences pour telle ou telle école, non plus que pour telle ou telle individualité » et qu'il faut soumettre au public « un large choix d'œuvres représentatives comprises dans les limites qui sont celles mêmes de la sincérité et du sérieux » etc. Air connu.

Sincérité, sérieux, méfions-nous de ces mots-là. C'est toujours au nom de la sincérité, du sérieux, du fameux « bon sens » qu'on fait échec aux novateurs. Au nom de quoi, dans ce Luxembourg rajeuni, escamote-t-on le cubisme?

Ne comptons pas trop sur l'Etat mécène. Mais des donateurs, des prêteurs, des collectionneurs, des artistes ont contribué pour une part importante à l'enrichissement de quelques salles. Il ne faut ni crier au miracle ni trop gémir. A quoi bon? Sait-on de quelles forces occultes, de quelles résistances obstinées — influences politiques, prestige de l'Institut, « passéisme » des milieux officiels — ont à tenir compte les conservateurs du Luxembourg. Qui d'entre nous voudrait être à leur place?

Et puis... Avant de parcourir les treize salles, j'avais, sur un bout de papier, noté les noms de douze peintres français que, dans mon éclectisme (oui), je tiens pour les meilleurs et les plus représentatifs de l'art vivant. Allai-je rencontrer Bonnard, Matisse, Braque, Derain, Dufy, Rouault, Segonzac, Utrillo, Vlaminck, Friesz, Lhote, Dufresne? Ils y sont tous. Il y a deux La Fresnaye, un Henri Rousseau... Mais c'est parfait!

On remarquera toutefois que les œuvres les plus importantes figurent seulement à titre de dépôt dans les collections nationales. Le Promenoir de Bonnard est prêté par M. Vollard; le Braque par M. Kapferer; l'aquarelle de Rouault par le docteur Girardin; les La Fresnaye, le Rousseau, le Dufy, les deux meilleurs Utrillo, etc., par d'autres amateurs.

A l'Odalisque de Matisse, on a superposé le Buffet, chef-d'œuvre que nous admirions récemment au Salon d'Automne. C'est un don de l'« Association des amis des artistes vivants » ou plus exactement de Matisse lui-même qui a vendu cette nature-morte aux heureux mécènes pour un franc! Ainsi le Luxembourg s'enrichit à peu de frais.

En attendant que Paris soit doté d'un musée véritablement moderne, celui de la rue Vaugirard pourra continuer de rendre quelques services... et d'en recevoir davantage. Ne nous demandons pas si c'est lui qui honore Matisse et Braque, Rouault et Dufy, en acceptant de montrer de leurs œuvres dans la moins vaste de ses

treize salles (après avoir longtemps relégué les impressionnistes dans une espèce de dépotoir), ou si ces maîtres, par leur présence, volontaire ou non, rehaussent et redorent son prestige. L'essentiel, c'est qu'il y a progrès. Et que les Delville parisiens doivent avoir la colique.

— Décidément, je ne trouve pas la Hollande. Je rencontre bien le peintre Conrad, qui se nommait, il y a quelques années, Conrad Kickert, et qui est un indépendant français. Hondecoeter, pourtant, eût reconnu un compatriote dans l'auteur de la somptueuse nature-morte que Conrad exposa au cirque Laboureur. Je rencontre Le Fauconnier... mais je me trompe, celui-ci n'est pas hollandais. Je rencontre Kristiaens Tonny, dessinateur cher à Max Jacob, à Georges Hugnet, à Jean de Bosschère. Il fut élève de Pascin. Il est le souverain d'un petit royaume fantastique, d'une île peuplée de démons boschiens, d'êtres composites, curieusement articulés. Peintre, il s'inspire de l'Uccello des batailles.

Nous pourrions aller, rue Pigalle, déjeuner chez Leo Faust, « poète-marchand-de-soupe ». Je n'ai pas retenu le nom de ses spécialités hollandaises. Traîne-t-il des cheveux de poèmes dans la soupe de ce Faust? S'il a vendu son âme au diable, il convient de se méfier.

— Sur les palissades, ces paires de jambes. Elles sont signées Van Dongen. Encore lui! Elles sont terminées par des chaussures Cecil, faites au cirage Boldini. Le reste du couple disparaît derrière un journal déplié. C'est une bonne affiche. L'ayant dessinée, Van Dongen, après Cocteau, après Fernand Léger, tint à nous dire son petit mot sur la Rue.

Dans l'Intran, c'est un matc de vitesse. Cocteau prend le départ, Léger le suit et trouve que Cocteau retarde. Pour Van Dongen, Léger retare. Est-ce que Van Dongen retarderait pour nous? Il écrit que « la rue reste pauvre et pouilleuse ». Et c'est peut-être, poursuit-il, à cause de tout cet Art avec son A majuscule. Car lorsque le balayeur municipal déplace la poussière avec son grand pinceau, — qu'il trempe dans l'eau, — il peine, c'est l'artiste balayeur. Et quand le chienchien de la dadame crotte sur le trottoir et dépose sa « construction sculpturale » après avoir bien choisi l'endroit, il sculpte, c'est l'artiste crotteur ».

Van Dongen est l'artiste afficheur, l'artiste affiché. Il s'en fiche! Une suggestion intéressante dans son papier : « Est-ce que les automobiles, au lieu d'être en tôle ondulée, ne devraient pas être en une matière fluide, à travers laquelle le piéton pourrait marcher en lisant tranquillement son journal? »

Cette matière fluide, Van Dongen en a presque trouvé le secret. Mais il ne l'emploie qu'en peinture.

— Et la Hollande? Il ne me semble pas que les rues modernes y soient « pauvres et pouilleuses ». Rien ne l'est, d'ailleurs, dans ce pays que les Belges feraient peut-être mieux d'étudier que de villipender. La Hollande est un grand pays d'architecture.

Pour la peinture, si j'avais sérieusement voulu rencontrer la Hollande à Paris, j'aurais dû commencer par aller revoir, au Louvre, le Bœuf écorché, les Pèlerins d'Emmaüs et la Dentellière de Vermeer.



Léo Gestel

LE SENTIMENT CRITIQUE
JULIEN GREEN

par

DENIS MARION

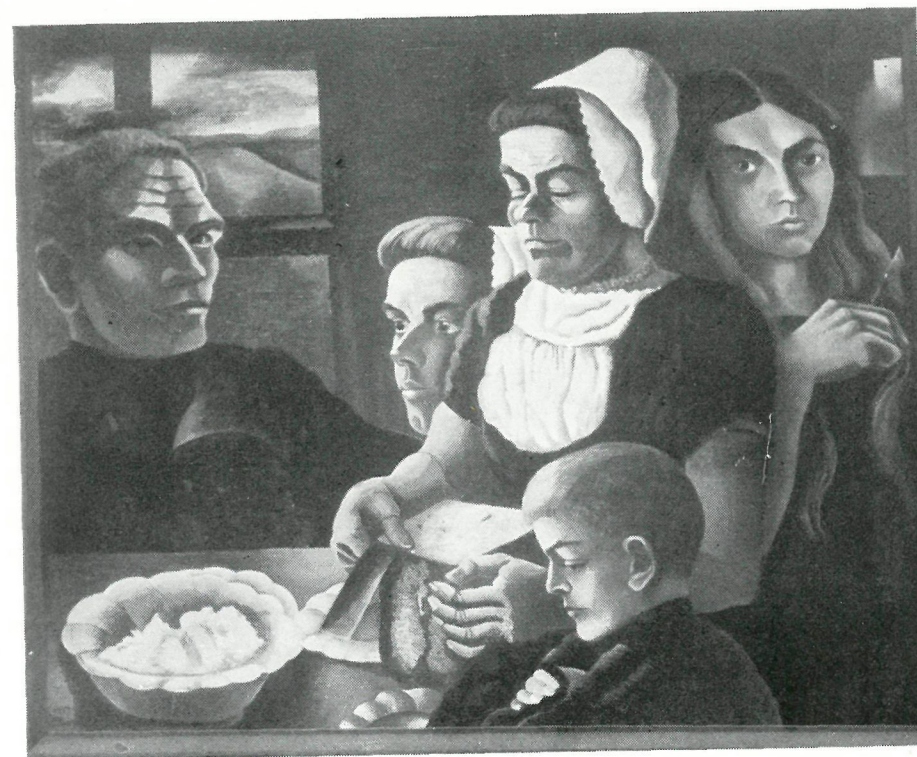
Je voudrais bien savoir ce que
je pense des *Faux-Monnayeurs*.
Emmanuel BERL.

Il me paraît que, si l'œuvre de Julien Green a provoqué de nombreux commentaires et a touché un public étendu, elle est bien mal comprise et très erronément interprétée. Ce n'est pas une méfiance excessive envers le jugement d'autrui, ni une confiance exagérée dans le mien, ni une étude approfondie des textes, ni la connaissance personnelle ou indirecte de l'auteur qui me donne une telle assurance. J'ai une autre raison, que je vous livre sur le champ pour que vous la trouviez mauvaise et que vous n'alliez pas plus loin. C'est que je n'ai jamais rien lu de Julien Green sans éprouver un malaise. J'étais ému par le récit; à certains artifices, je reconnaissais que je me trouvais placé dans le domaine du roman, de la nouvelle; mais je ne savais pas ce que je lisais et aujourd'hui encore, j'en suis à me demander : Qu'est-ce qu'*Adrienne Mesurat*? et *les Clefs de la mort*?

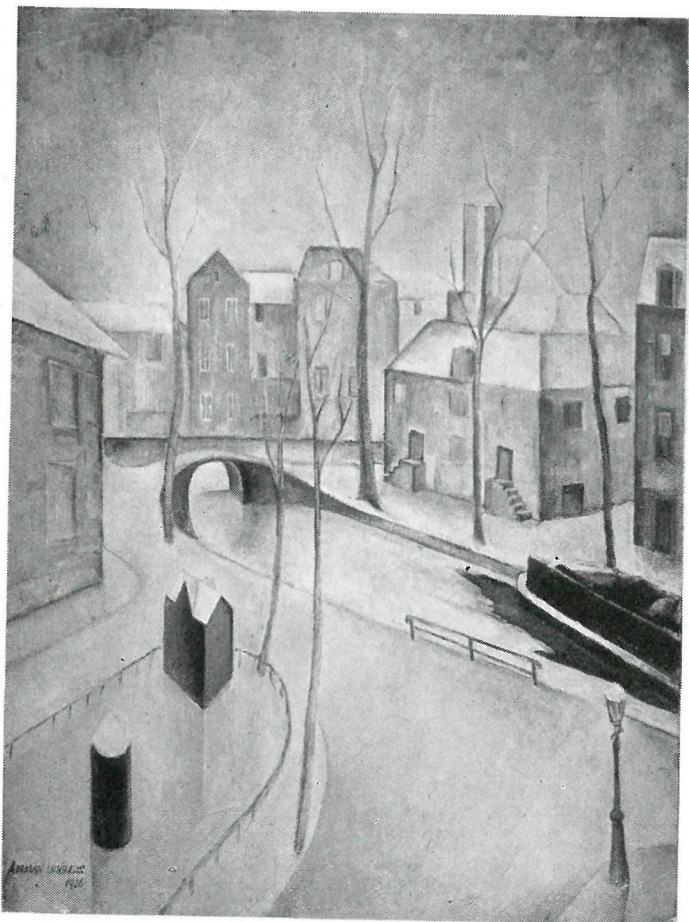
Ni les critiques qui sont payés pour comprendre ce qu'ils lisent, ni les simples lecteurs qui peuvent avouer leur ignorance, s'ils ne m'ont jamais rien dit qui me permît de m'expliquer cette gêne ou de la dissiper, n'ont jamais reconnu éprouver rien de semblable. Ils opèrent avec Julien Green comme avec l'un quelconque des auteurs dont on se



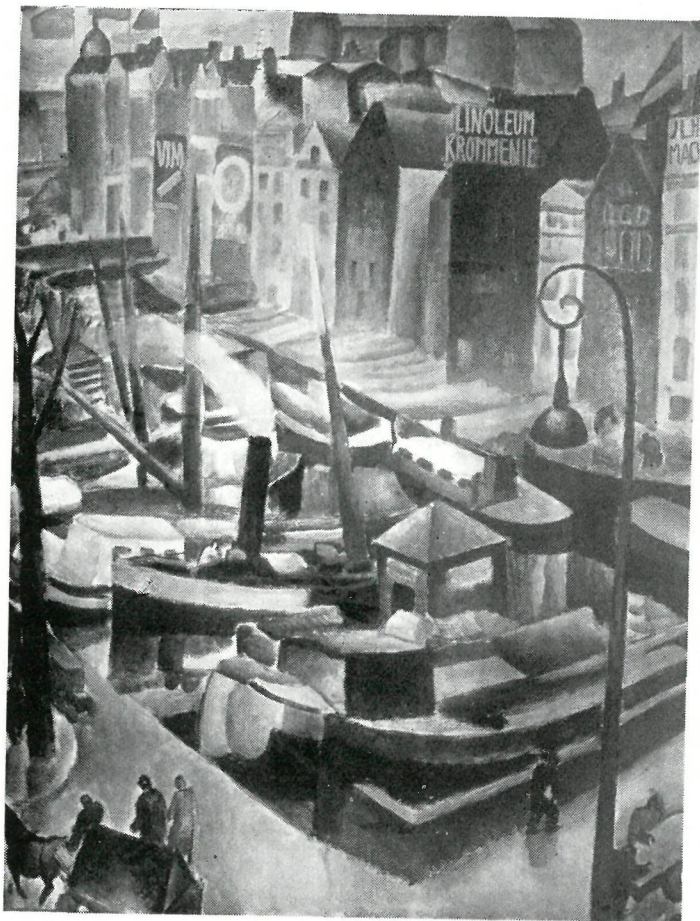
Matthieu Wiegman : « La naissance du Christ » (1928)



Charley Toorop : « Intérieur »



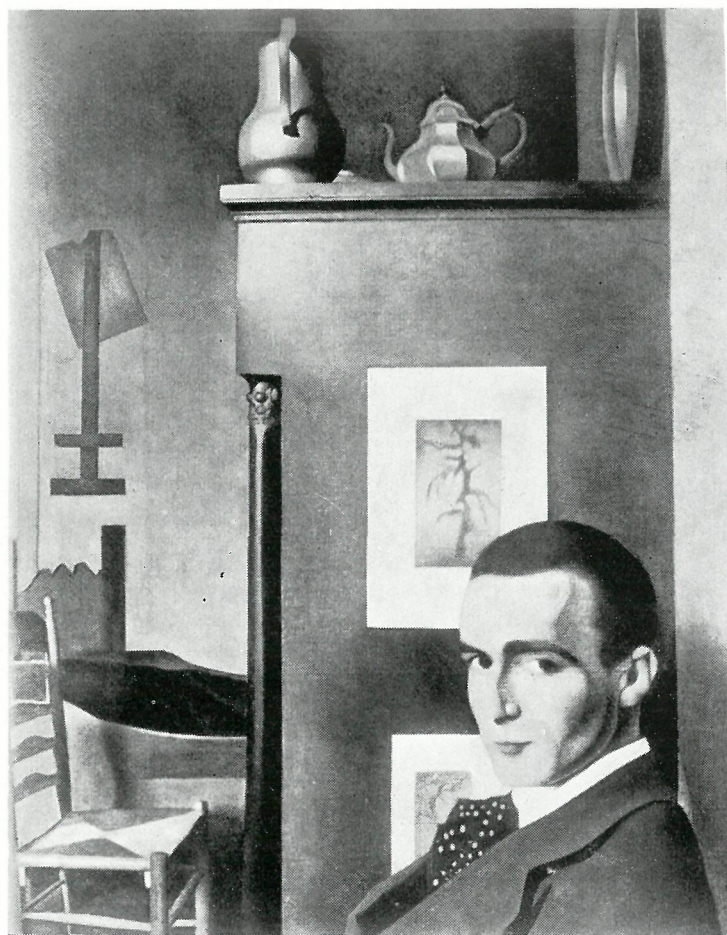
Adriaan Lubbers : « Reguliersgracht à Amsterdam » (1925)



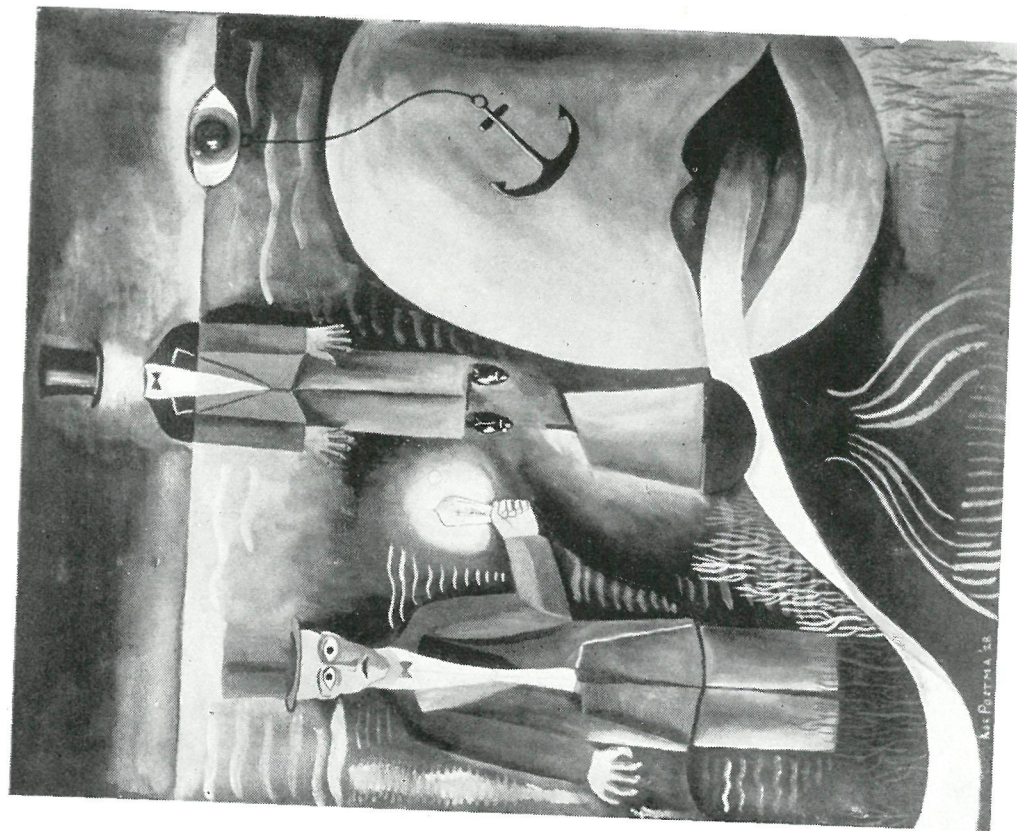
Léo Gestel : « Damrak à Amsterdam » (1926)



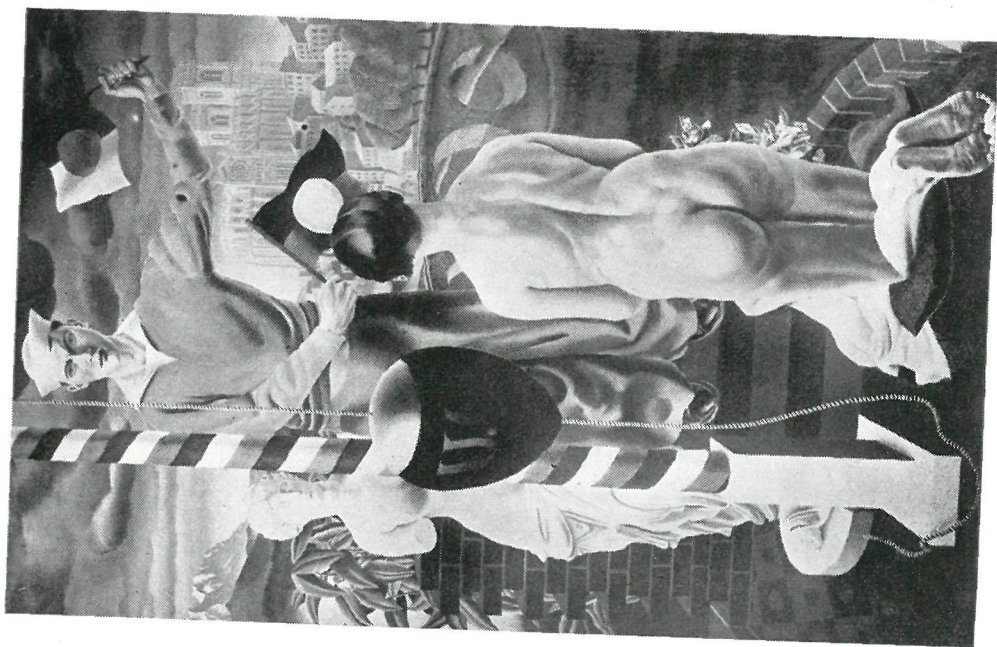
Hildo Krop : Sculpture



Kasper Niehaus : « Portrait dans un intérieur »
(Musée Communal de La Haye)



Kor Postma : « Homo-photo »



A. C. Willink : « Le sémaphore »

doit de lire le dernier ouvrage. Leur opinion se trouve comme par miracle être rigoureusement conforme à l'une de celles qui ont cours dans les milieux littéraires, opinions si faciles à comprendre, à retenir, à interpréter. En voici deux qui m'excèdent tout spécialement. « Seul compte le Voyageur sur la terre » : c'est la thèse de ceux qui regrettent que le surréalisme soit si absolu dans ses principes et si déconcertant dans son application : ils voient dans cette nouvelle quelque chose comme l'écriture automatique enfin élevée à la hauteur de leur intelligence. « Green introduit chez nous le roman anglais comme Duhamel a fait pour le roman russe et *Mont-Cinère* est un succédané de *Wuthering heights* comme *Confession de minuit* est une *Voix souterraine* édulcorée » : ce qui ne serait pas choquant si on ajoutait que cette vue est fragmentaire et doit être passablement amendée pour correspondre à la réalité ; mais on se hâte au contraire de tout brouiller en affirmant que les personnages sont bien des types d'Anglo-Saxons. Vous voyez de quoi il s'agit : ce sont ces jugements qui permettent si facilement de boucler un article et d'intervenir avec autorité dans la conversation. Leur efficacité pour le renom d'un auteur est en raison inverse de leur nombre, en raison directe de leur simplicité. Maurois, Mauriac, Morand sont presque tout entiers compris dans les formules qui ont ainsi cours sur eux. Ils s'y conforment et elles les condamnent. Montherlant travaille visiblement à leur échapper.

Mais pour les autres écrivains, je puis remplacer les images grossières qui les représentent communément par une autre qui soit accommodée à ma vue et qui la satisfasse. Je viens à bout de l'inquiétude que laisse le premier contact avec leur œuvre parce que cette inquiétude est celle-là même que procure le contact avec une réalité qui ne se laisse pas réduire sans résistance à des concepts intelligibles et maniables. Je m'habitue sans peine à ce que j'ignore, à ce qui me surprend, à ce qui me heurte. Dans un livre de Julien Green, je ne vois que des éléments familiers : ils me troublent d'une manière nouvelle et cette impression déconcertante, loin de se dissiper, persiste à une deuxième lecture.

Qu'on ne croie pas à des précautions oratoires. Voici un exemple à l'appui de ce que j'avance. Relisez dans *Leviathan* le passage où Guéret s'efforce d'escalader la façade de la maison de Mme Londe. A première vue, ce n'est rien d'autre qu'une jolie description réaliste. Comme dans les constats médicaux, à force de précision technique, on n'y comprend plus rien du tout. Mais cette abondance de détails est-elle commandée seulement par un souci de véracité, l'auteur entend-il permettre à un lecteur consciencieux ou à un metteur en scène futur de reconstituer, geste pour geste, le comportement de Guéret ? J'en doute. Il me semble au contraire que c'est un tout autre but auquel Julien Green atteint. Toutes ces attitudes, tous ces accessoires perdent leur signification littérale pour ne plus être que les signes d'on ne sait quelle lutte intérieure. L'enjeu a changé : Il s'agit si peu de voir Angèle endormie que Guéret s'inquiète à peine de ne pas la trouver dans sa chambre, c'est la satisfaction d'un besoin moins simple et plus important que cet homme essaie d'assurer et chaque contorsion

de son corps débile est une tentative, vouée à l'échec, pour échapper au monstre, à Léviathan.

Il ne s'agit pas ici d'un symbolisme naïf, ni d'une composition analogue à celle des romans de Franz Kafka, par exemple, où tout se déroule dans un monde qui n'est pas le nôtre, mais qui en est exactement le reflet. Il est certain que les personnages de Julien Green sont construits d'après le modèle humain, que le monde où ils se meuvent est déterminé dans l'espace et dans le temps et que leurs aventures ressemblent à s'y méprendre aux « Faits Divers » relatés dans les journaux. Mais il me paraît que certains de ces personnages ne sont pas entièrement connus du lecteur, qu'ils lui sont même étrangers dans une autre mesure que celle où nous ignorons les êtres différents de nous; que leurs rapports avec le monde présente un caractère assez exceptionnel et qu'enfin leurs actes n'ont pas exactement les causes et les conséquences que nous pouvons imaginer.

Si nous voulons préciser cette vue, il nous faut revoir rapidement les écrits de Julien Green et essayer de définir la place qu'y prend ce que nous pouvons appeler, d'un terme commode, la « réalité ». On a déjà remarqué que l'action ne s'y passe jamais de nos jours, mais à la fin du siècle dernier ou dans les premières années du nôtre. On rappellerait à tort Balzac dont les romans retracent des événements antérieurs d'une dizaine d'années à l'époque où ils furent écrits. Ce qui est, dans la *Comédie humaine*, un recul jugé nécessaire pour décrire objectivement une époque serait plutôt ici un artifice destiné à rendre moins rigoureux le contrôle qu'exerce sur des événements le milieu où ils se déroulent. De même, les héros de ces nouvelles et de ces romans vivent toujours dans une solitude à peu près parfaite, soit dans une maison isolée à la campagne, soit dans une petite ville dont les autres habitants ne se distinguent guère du décor. C'est pourquoi l'on évoque invariablement *Wuthering heights* où la solitude est véritablement le ressort de toute l'intrigue, car c'est elle qui confère aux acteurs une noblesse désespérée et à leurs passions une force et une pureté excessives. Mais elle joue un tout autre rôle chez Julien Green, où elle se borne à faciliter, si elle ne la provoque pas, la lutte d'un être contre le milieu où il vit.

Car, à n'en pas douter, c'est bien là le drame que Green a retracé cinq fois : Un être en proie à une idée ou à un sentiment essaie, par tous les moyens dont il dispose, d'imposer cette idée ou ce sentiment au monde qui l'entoure; non seulement il échoue, mais encore il est, par la nature des choses, absolument privé des moyens qui auraient pu lui permettre de réussir. De sorte que ce personnage n'existe pas dans la mesure où il domine ce qui lui est extérieur, mais dans la mesure où il est sans forces pour réaliser sa pensée : à tel point que nous avons, plutôt que le récit de ses tentatives pour atteindre son but, celui de ses efforts pour échapper au sentiment de son impuissance. Cette torture morale, cette question extraordinaire, ne permettent plus à celui qui les subit de continuer à vivre et il ne lui reste qu'à disparaître.

Mais, si le drame est le même, la manière dont il nous est décrit diffère suivant les œuvres. Dans le *Voyageur sur la terre* et les

Clefs de la mort, il se trouve à l'état presque pur et, à peine le problème est-il posé, que son insolubilité éclate et le termine. Ces deux nouvelles se passent, en effet, dans un monde qui échappe absolument à notre contrôle, bien que l'auteur ait voulu la première fois nous faire illusion en nous proposant l'explication de « l'écriture automatique ». Les événements ne présentent aucun caractère de crédibilité et servent seulement à situer dans le concret le travail de germination et de croissance d'une idée à l'intérieur d'un être. Aucun élément hétérogène ne vient entraver ce développement qui ne se heurte qu'à un seul obstacle : l'enveloppe extérieure du personnage (et même il semble parfois que cette lutte entre la tête et le corps ne fasse que figurer la contradiction que comporte l'idée même et qui la détruira). Pour décrire cette situation, l'auteur a usé du mode personnel qui lui permet de rendre cette démarche d'un esprit qui veut fuir une pensée, la rencontre et y succombe. Les événements enregistrés n'ont d'importance qu'en tant qu'ils fournissent des points de repère pour déterminer le sens de cette allure, parce que Julien Green entend ne jamais la définir explicitement, mais simplement montrer la trace qu'elle laisse. Quand l'auteur croit avoir suffisamment éclairé son héros, celui-ci meurt ou la vie ne lui est laissée que pour lui permettre de raconter son histoire. Il n'est pas, en effet, de recours pour lui contre la puissance supérieure qu'il vient d'affronter.

Au contraire, dans *Mont-Cinère* et *Adrienne Mesurat*, le conflit que nous connaissons ne se passe plus dans un laboratoire, entre des forces chimiquement pures, mais à l'air libre, au milieu de circonstances étrangères qui viennent tout modifier. Emily Fletcher et Adrienne Mesurat sont même si matérielles qu'une idée n'a pas été jugée capable de les dominer et qu'elles ont été livrées à un sentiment. Le drame se déplace : il ne se trouve plus dans le simple fait d'un sentiment qui s'implante dans une âme et petit à petit usurpe toute la place, il est maintenant dans les démarches matérielles qu'accomplit une jeune fille, en apparence pour satisfaire cet hôte exigeant, en réalité parce qu'elle est poussée par l'exaspération où la met sa double impuissance : en face de ses propres sentiments et en face du monde extérieur.

Autrement dit, Emily Fletcher et Adrienne Mesurat tendent à devenir des êtres semblables à Daniel O'Donovan et à Jean N. La vie qu'elles ont fait obstacle à cette évolution, car tous les éléments matériels qu'elle comporte s'opposent à ce qu'un sentiment unique les domine complètement. La lutte se passe donc entre l'écoulement régulier du temps qui rétablit continuellement l'équilibre et la croissance d'une pensée, d'une méditation, qui s'efforce de rompre cet équilibre et d'aspirer dans un seul sens la personne qu'elle domine. A chaque progrès de cette dernière tendance correspond un acte qui essaie de rompre le cours normal des jours pour assurer la victoire à la faveur de ce désordre : le mariage d'Emily ou l'assassinat commis par Adrienne ne se produisent pas dans un accès de démence ou d'inconscience; ces actes n'assurent pas l'assouvissement de l'avarice d'Emily ou de l'amour d'Adrienne quoiqu'il

leur en semble; ils sont la conséquence presque inéluctable d'un tourment intérieur qui cherche son issue dans l'abolition de toutes les contraintes extérieures. Qui, au cours d'une crise intellectuelle ou sentimentale, n'a rêvé de se libérer de toutes les entraves qui viennent gêner le développement logique de ce conflit et ne s'est voulu débarrassé de ses occupations, de son logement, de sa famille, de son corps même et de toutes les servitudes qu'il entraîne? Mais alors que presque tous s'en tiennent au désir, soit qu'ils aperçoivent la vanité de cette entreprise, soit qu'ils soient trop timorés pour la tenter, les deux héroïnes de Green, comme absentes d'elles-mêmes et remplacées par la force qui les a gagnées, ne résistent pas à la tentation de faire disparaître les limites qui leur étaient imposées. C'est d'ailleurs ce qui cause leur perte, car à chaque effort qu'elles font, leur esclavage à l'égard du sentiment qui est en elles devient plus étroit en même temps que la possibilité de lui donner satisfaction devient plus improbable par cette séparation même d'avec la réalité. Après quelques démarches de cette sorte, ces deux femmes réussissent à abolir, dans une certaine mesure, le milieu dans lequel elles vivaient auparavant (ce qui est indiqué par la disparition successive des personnages secondaires) elles se trouvent donc dans la situation des héros des nouvelles : face à face avec le monstre qui les a lentement dominées. Emily se suicide et Adrienne devient folle.

Leviathan m'apparaît alors comme une tentative nouvelle : la représentation successive des deux aspects de ce drame. De là la puissance et l'inégalité de ce roman, plus important et moins réussi qu'*Adrienne Mesurat*. Julien Green l'a conçu sous la forme d'un diptyque : la passion de Mme Grosgeorge répète à distance la passion de Guéret. Toutes deux dessinent la même courbe : Mais les actes qui reflètent leur impuissance à l'égard du monde où ils vivent s'accompagnent d'un essai de soumission aux circonstances (péripétie nouvelle chez Green) : c'est Mme Grosgeorge qui giffle son fils, c'est Guéret qui prie Mme Londe de lui réserver un dimanche d'Angèle. Cette attitude se révèle si inévitablement promise à l'échec qu'elle prépare la victoire définitive de la folie qui s'est emparée de ces êtres et qui, peut-on dire, agit maintenant à leur place. Tous deux sont maintenant dans cet état que *les Clefs de la mort* ont si précisément décrit :

« Tous les jours, j'abandonnais un peu plus de place à cet être étrange qui m'avait déjà pris mon corps, ma voix, mes gestes et qui voulait de plus mon cœur et mon cerveau. Cette pensée n'était pas comme les autres pensées que l'esprit accueille puis écarte s'il lui plaît; c'était une pensée vivante qui se nourrissait de moi, de ma chair, et ne me quittait ni la nuit ni le jour, qui respirait, parlait, voyait ainsi qu'un être organisé comme nous. Je ne désirais plus rien que par elle, c'est elle qui dirigeait les opérations de mon cerveau, réglait les sentiments de mon cœur, et il ne restait de moi que ce qu'il fallait pour me rendre compte et me réjouir de cette sujétion parfaite où j'étais réduit. Comment, en effet, ne me serais-je pas réjoui d'être aussi merveilleusement guidé dans cette

voie nouvelle où toute crainte s'évanouissait, où toute faiblesse était aussitôt secourue par une force vigilante? »

Mais au lieu d'être à ce moment là soustraits au monde, Guéret et Mme Grosgeorge continuent à agir ou, plus exactement, ils paraissent continuer à agir, car leurs actes perdent tout caractère réel, ils se déroulent dans une atmosphère de cauchemar, ils ne sont plus inspirés que par une nécessité subjective, ils ne peuvent plus être interprétés au moyen des ressources ordinaires de la psychologie. Quand Guéret viole Angèle et tue le vieillard, quand Mme Grosgeorge livre Guéret et se suicide, nous sommes transportés dans le monde que les nouvelles de Green avaient déjà décrit. Tout ce qui restait de clinique dans le cas d'Emily Fletcher et d'Adrienne Mesurat, tout ce qui pouvait s'expliquer par un accident de puberté pour la première, par un développement physiologique retardé pour la seconde, tout cela fait complètement défaut ici : sur ces deux êtres intacts et normaux s'abat instantanément un orage secret qui les transforme et leur substitue deux mécanismes effrayants qu'une rigueur obstinée et une insouciance totale des conditions auxquelles l'existence humaine est subordonnée poussent à une série d'actes échappant complètement à notre contrôle.

Enfin, Julien Green a envisagé l'existence d'un homme après une pareille crise — ce qu'il n'avait pas encore tenté — et il a permis à Guéret de rester au nombre des vivants après sa folie d'une nuit. Cette invention laisse apercevoir la valeur véritable de semblables événements. Parce qu'ils se situent au-dessus de la réalité, ils permettent, non l'assouvissement du sentiment qui les provoque, mais la disparition de ce sentiment en tant qu'il s'efforce de détruire l'être qu'il occupe. Après le viol, après le crime, Guéret n'est plus qu'un pauvre homme qui se conforme de son mieux aux conséquences entraînées par des actes qui lui sont devenus tout à fait étrangers et qui n'a plus gardé, de son amour pour Angèle, qu'un désir prêt à être satisfait très normalement. Dans la deuxième partie de *Leviathan*, Guéret joue un rôle assez semblable à celui d'Angèle dans la première partie, le rôle d'un être pour qui le drame ne se passe que dans le monde matériel.

Ces réflexions ne permettent pas, sans doute, de résoudre le problème qu'un livre de Julien Green pose à son lecteur. Tout au plus permettent-elles d'en préciser les termes. Nous nous trouvons devant un romancier (je n'ai pas souligné une réussite technique qui est d'ailleurs assez évidente qui ne se lasse pas de retracer le plus banal des conflits : la lutte entre un être et son milieu, mais qui l'évoque en y faisant intervenir un élément inattendu. Ces intrigues sont bien situées dans une réalité conforme en apparence à celle que nous acceptons quotidiennement, mais elles sont toutes cernées par une vie mystérieuse, fantastique qui parfois les pénètre et parfois les influence à distance. De sorte que le véritable drame que nous dépeint Julien Green n'est pas celui qui précipite les péripiéties romanesques, mais celui qui les domine et qui préside à leur dénouement : le drame de l'impuissance, de l'impossibilité à exprimer ce que l'on pense, à réaliser ce que l'on est.



Théâtre acrobatique, par Paul Klee

ELOGE DU MELODRAME

par

ANDRE DELONS

La complaisance qui nous entraîne devant les plus belles histoires de la terre, cette facilité équivoque à prendre fait et cause pour des personnages dérisoires et des aventures de pacotille, et cette non moins grande facilité à passer des uns aux autres non pas en toute honnêteté, mais en toute passion, l'envie toujours croissante de leur céder la place, à ces héros, de leur livrer passage et de s'en remettre à leur liberté d'accomplir pour nous les actes qui, à leur lumière, ne sont plus que des paralysies partielles (et je vous laisse les clefs, c'est conclu, il y aura donc, au lieu de moi, quelques gestes sublimes), il serait plaisant qu'on voulût en faire une attitude et une expérience passagères, mais surtout il serait inqualifiable qu'on profitât de ces faiblesses et qu'on usât de cet amour pour nous abuser, et nous conduire ainsi à renier nos plus belles erreurs. En dépit de certains acteurs, de certains auteurs et de certains critiques qui font tout ce qu'ils peuvent pour cela, le Cinéma n'a rien à voir avec une pochette-surprise, sinon les soirs de fatigue où l'on achète à tous les pas de minuscules déceptions. Or, je ne vois pas comment juger proprement d'un film, sinon moralement. Ecoutez donc ces grands remous d'approbation quand l'intrigue en est au moment décisif et qu'un certain amour, désormais c'est acquis, et qu'un certain courage vont triompher. Ecoutez ceux qui guettent, dans le coin le plus obscur de la salle, l'instant irrésistible où deux êlans vont se rencontrer, et malgré les embûches, malgré les difficultés de la vie (ceux-là sans doute en savent quelque chose), malgré les sottises du hasard et ses malentendus, vont se rejoindre, se moquer des autres, s'embrasser et s'enfuir. Parfaitement, nous en sommes encore là. Que voulez-vous que je fasse du cinéma si je n'y rencontre pas les quelques grands exemples, les quelques témoignages, les quelques regards où je retrouve tout ce qui me fait tenir debout? Je parle d'un film illuminé par Greta Garbo, « La Chair et le Diable ». Je lui en veux beaucoup. Il menaçait d'être admirable, il annonçait quelque chose comme le grand vertige des « Nuits de Chicago », il avançait sûrement vers la plus haute moralité, celle d'un homme qui quittera tout « honneur », toute « probité » et toute « aisance » pour la femme dont on ne discute pas l'amour. On voit que, sur certains sujets, le ton emphatique est mon fort. Je ne m'en excuse pas. Cependant, les producteurs américains estimaient dans leur conscience que c'était aller un peu loin, et ils emprêtèrent John Gilbert d'une petite demoiselle minaudière et sympathique, et ça ne se passera pas comme ça, et le voici revenu aux sentiments honnêtes, et le voici qui fait le gentil dans un parc avec cette astucieuse personne et quelques autres, et je m'aperçois, moi, que j'aurais dû quitter la salle depuis longtemps.

Le capitaine Bull, enroulé dans son grand ciré, et jurant tous ses

tonnerres de dieu, et tapotant la joue de sa fille, une jeune fille très belle qui navigue avec lui par goût de la mer, et buvant son whisky à toute volée, et grognant pour la manœuvre, se promenait sur le pont. Si vous n'aimez pas les histoires qui se passent sur la mer ou près d'elle, à une époque absolument indéterminée, mais certainement historique puisqu'il y a de si beaux costumes, si vous n'aimez pas ces films naviguant entre San Francisco et Honolulu avec ses cargaisons de rhum et des désirs épouvantables, moi je les aime. Voici une aventure savoureuse, « Un soir à Singapore ». Sans prétention. C'est plein de coups de poignards très joyeux, un coup de poignard ce n'est pas une affaire. Entre les hommes remplis de sentiments élémentaires et toujours prêts aux gestes définitifs, il y a Joan Crawford qui circule, et c'est miracle si elle ne s'évanouit pas, si elle ne tombe pas à chaque remous, tant elle est belle.

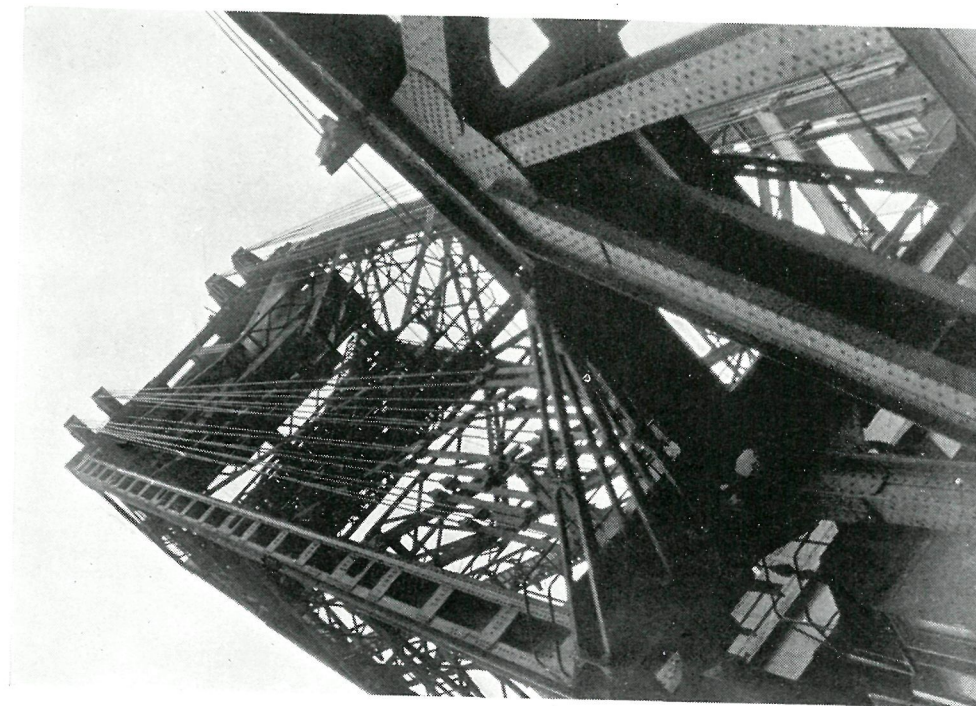
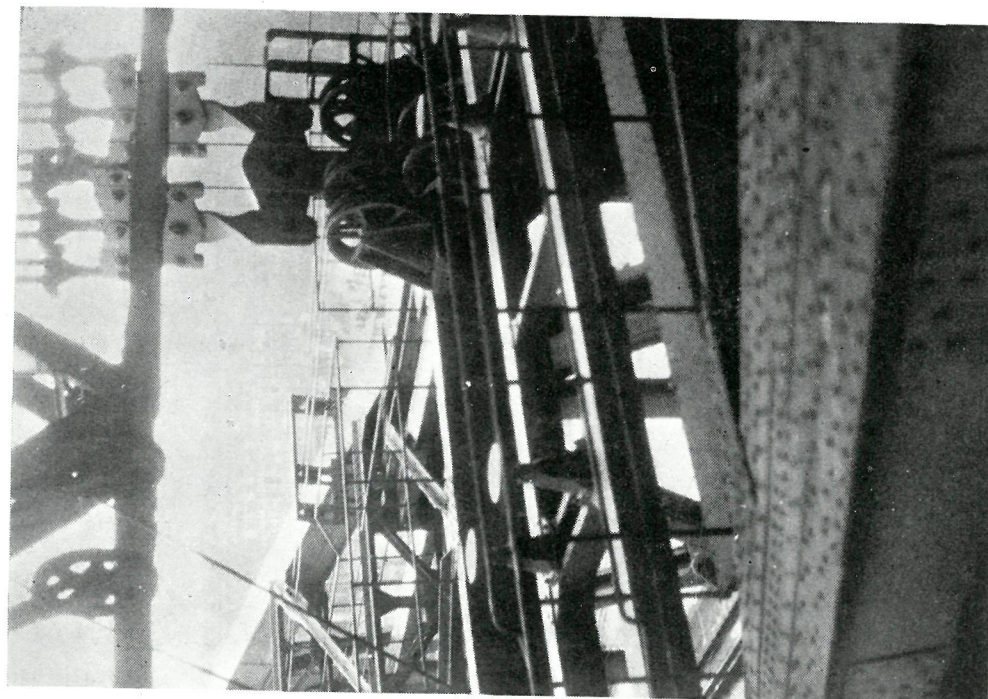
Un peu plus loin, l'illustre Mac-Laglen et un extraordinaire copain, à l'accordéon déambulent à travers un sottie histoire d'aventurière, avec des perles pleines leurs poches et des sourires de boxeurs. Le « capitaine Swing » avait le torse le plus invincible de tout l'Océan Indien.

Un peu plus loin, « Shangaied » (1), une très belle intrigue entre une fille pauvre et qui chante dans un port innommable et un navigateur bourru aux yeux clairs, une intrigue où tout est faux, expliquez-moi ce phénomène, où tout est faux sauf, à un moment, un homme et une femme qui se regardent devant une table. N'avez-vous pas dans votre mémoire des jours que vous n'avez pas vécus, ces loges d'actrices pailletées de gravures et de soies étincelantes où l'on accède par un petit escalier clair-obscur, et où les rires habitent, des rires si improbables? Le cinéma est la mémoire des hommes trop tentés.

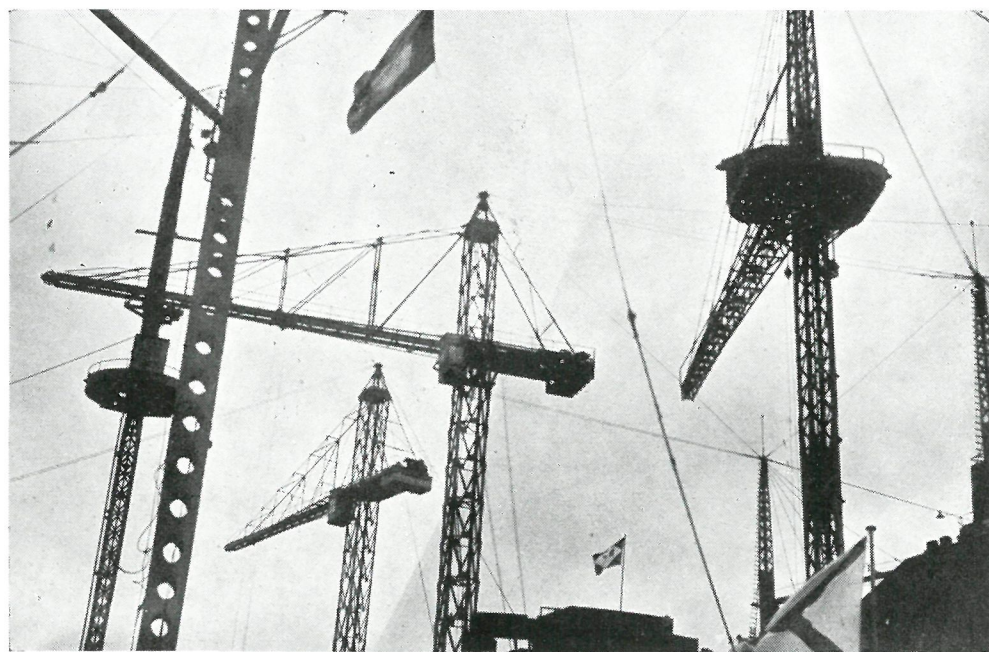
On ne dira jamais trop, à mon sens, le profond relief de tels films. Si je les disais magiques, on ne me croirait pas. Ils le sont pourtant, et bien d'avantage que les sornettes mécaniques de Ladislav Starewitch. Que des hommes vivants puissent s'emballer dans des personnages aussi sensationnels, arborer des mimiques aussi saugrenues et même à propos de rien, d'une bouteille qui se casse, d'une voile qui se gonfle, d'une lettre reçue, c'est qu'ils ont du mélodrame un sentiment sûr et touchant. Et, par exemple, un film qui passe assez inaperçu, dont on ne parlera pas longtemps parce qu'il est trop « fabriqué » et que, et que... « La Folie de l'Or », donne le jour à un rôle saisissant et burlesque, celui d'un certain « Docteur Buggle », vieux bonhomme qui vit à l'ombre des saloons de l'Arkansas et qui boit avec délices chaque pièce d'or qu'il reçoit pour soigner les blessés des bagarres nocturnes. Un coup de revolver, même en l'air, l'attire inmanquablement avec sa petite valise, sa redingote neigeuse, ses favoris et son nez rouge, sur les lieux du sinistre. Ce type-là, je le croyais mort, je pensais que mon enfance l'avait proprement enterré, à côté des « excentriques » de d'Ivoi et des « originaux » de Verne. Pas du tout : le voilà. Il vient de réintégrer sa place de petit fantôme comique dans un monde où décidément, décidément la vie se joue trop bien et passe à mes côtés sous ses apparences les plus favorables.

D'ici, je n'ai qu'un pas à faire pour me trouver devant le divertissement

(1) Mot qui signifie à peu près, dans le film « embarqué malgré elle ».

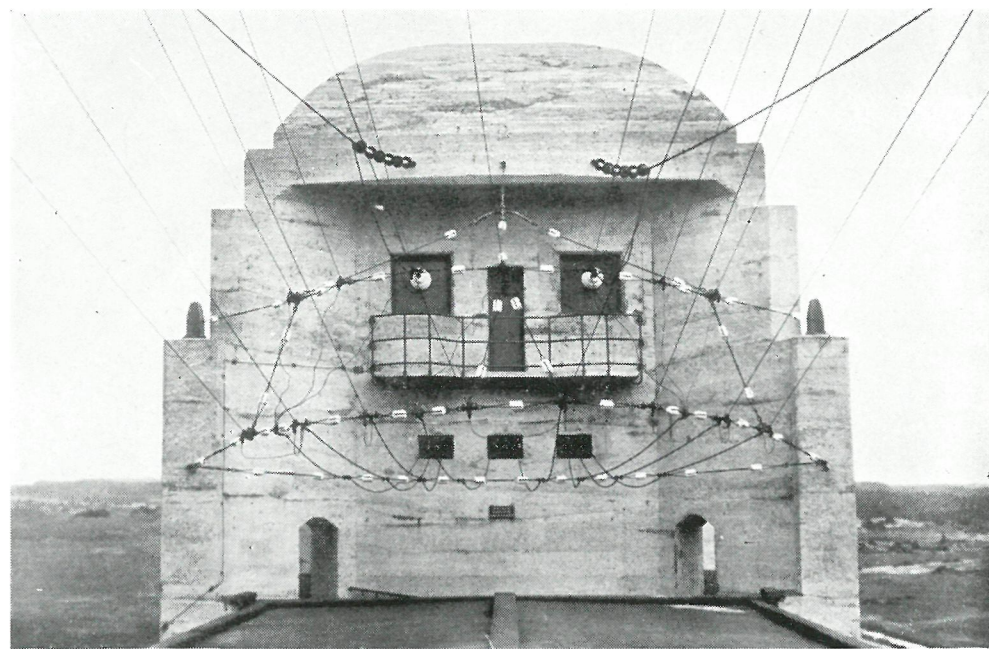


Deux fragments du film « Le Pont » de Joris Ivens

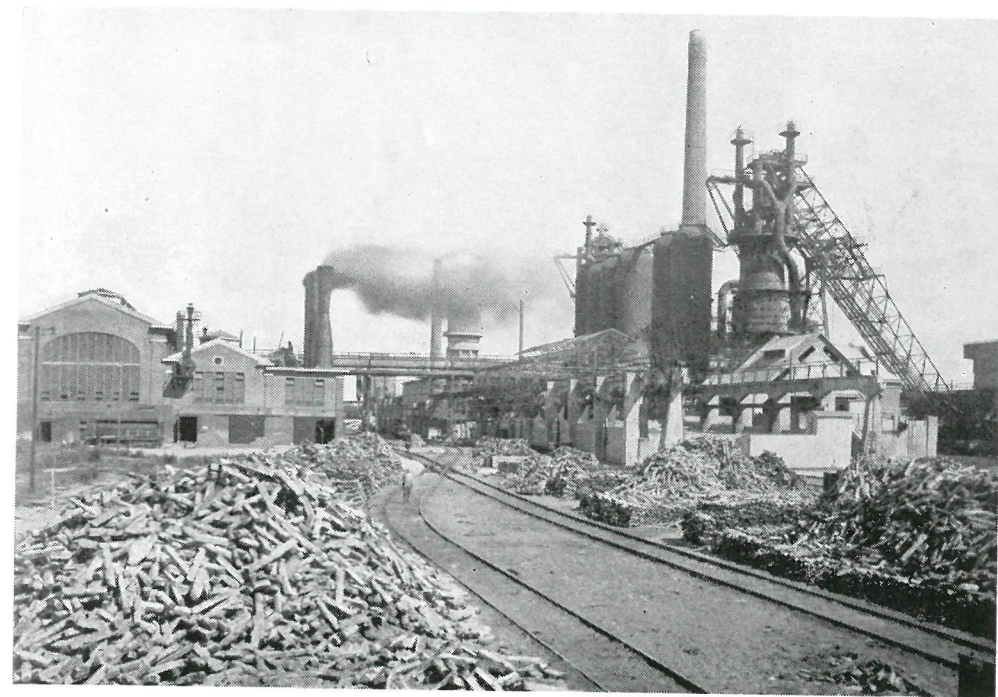


Mâts métalliques à Amsterdam

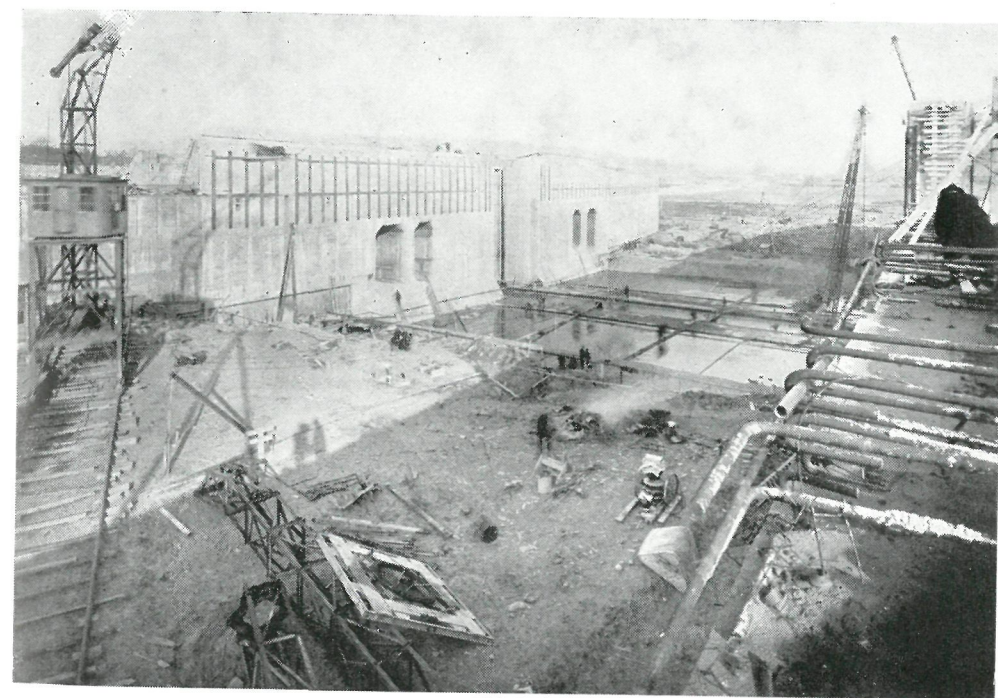
Photo Germaine Krull



Station radiographique à Kootwijk
N. V. Vereenigde Photobureaux



Hauts-fourneaux à Velzen
N. V. Vereenigde Photobureaux



Travaux d'écluse à Ymuiden
N. V. Vereenigde Photobureaux

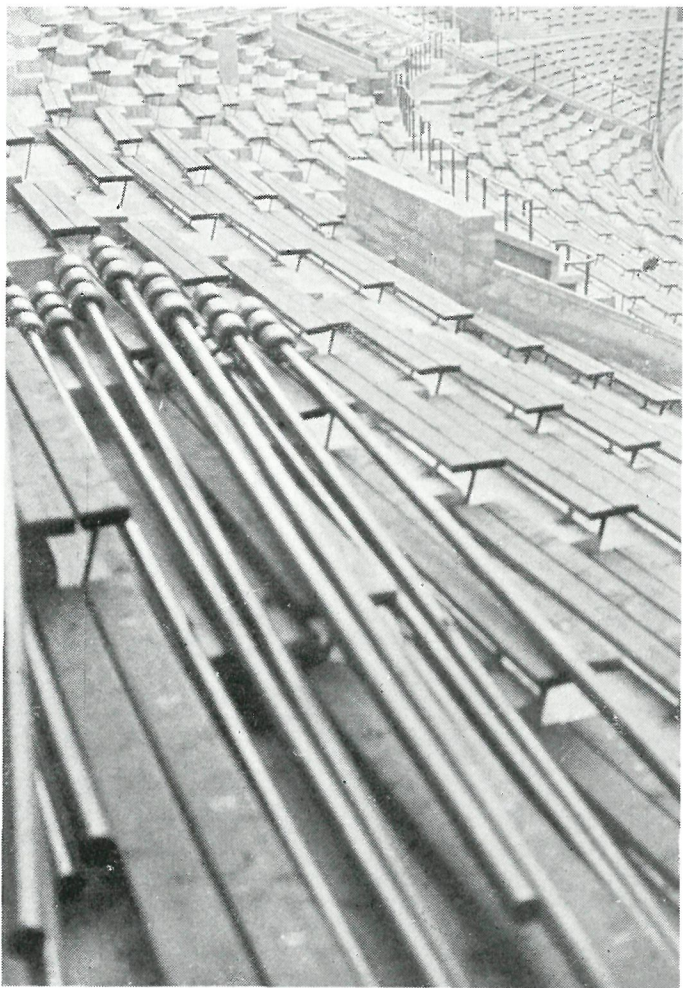


Photo Germaine Krull
Le stade olympique d'Amsterdam



Les usines Philips à Eindhoven

Vieil Amsterdam



Voorburgwal

Photo Germaine Krull



Photo Germaine Krull
Entrepôts au Prinseneiland



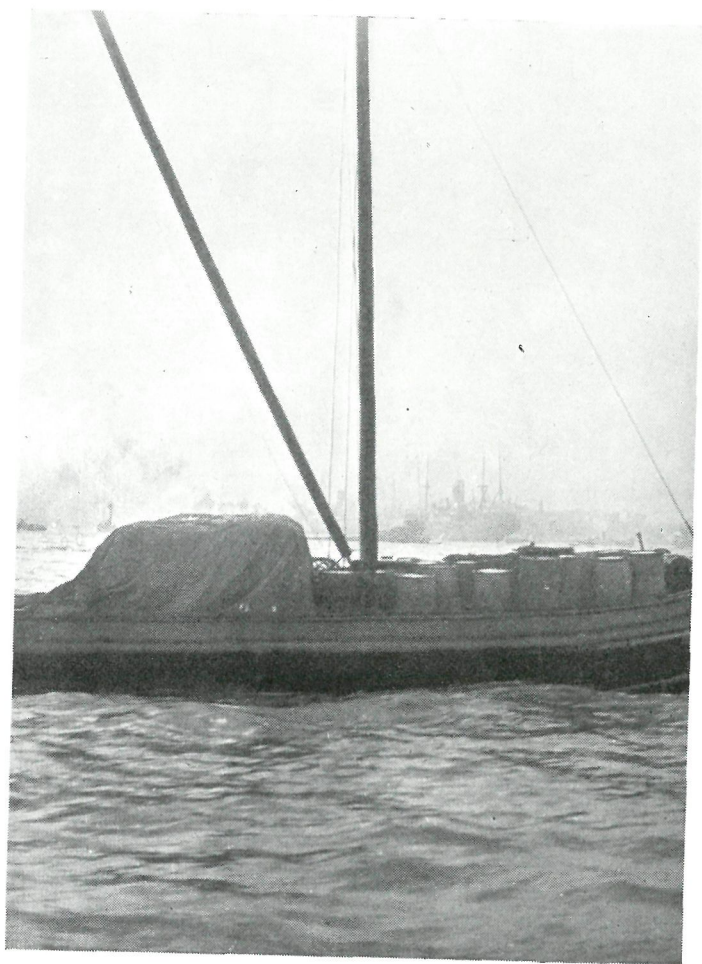
Amsterdam

Photo Germaine Krull



Rotterdam

Photo Germaine Krull



Chaland passant devant Rotterdam

Photo Germaine Krull



Moulin à Rotterdam

Photo Germaine Krull



N. V. Vereenigde Photobureaux
Une digue rompue au Zuiderzee



Photo P. Delemarre
Moulins à eau dans le Nord de la Hollande

le plus admirable qui ai paru depuis longtemps, le dernier film de Buster Keaton, « Cadets d'eau douce ». Sur le terrain propice à la lutte, à savoir un grand bateau de rivière, se retrouvent peu à peu toutes ces personnes agitées que nous pouvons bien appeler nos vieilles connaissances, depuis le Monsieur qui ne pardonne pas jusqu'à la jeune fille virevoltante et qui pardonne tout. Au centre, Buster Keaton. Cette fois-ci, il n'y a pas s'y tromper, il montre ce qu'il est jusqu'à l'évidence : à la fois un résigné et un révolté. Son père, un géant grogneur et touffu (Ernst Torrence) (1), va le mener à la baguette. Ah, tu crois ça; et les ruses les plus niaises, accomplies avec un grand sérieux, et recommencées avec plus de gravité encore, le mènent où il veut, on devine où, bien sûr, et après quels ennuis. Je m'en voudrais d'analyser les innapreciables événements qui accompagnent ce thème. Buster Keaton le distrait, l'étouffé, le silencieux, quand l'existence lui semble trop dangereuse, et qu'à vouloir persévérer il a déjà reçu trop de coups sur la tête, s'il se trouve, on ne sait trop pourquoi, sur la scène d'un théâtre abandonné et que sur la toile de fond coule un fleuve, sans hésiter il s'y jette, et c'est une nouvelle chute, sur la tête. Enfin, le fameux orage, qui poudroie soudain, et qui est aux orages de Monsieur Abel Gance à peu près ce que l'humour est au patriotisme, cet extraordinaire cataclysme de poésie, avec un homme qui se sauve, le vent à ses trousses, et qui n'y comprend rien, cette ville qui s'effondre, ces parapluies qui se retournent, ces maisons qui jouent aux quatre coins, ce tremblement de terre dans les hôpitaux et dans les écuries, ces arbres qui s'envolent et qui, s'envolant, déracinent les habitants, ce jeu de massacre désopilant qui s'apaise pour que sur l'immense désert les amis se retrouvent, s'il vous plaît à son propos de parler encore de cinéma je vous laisse libre, mais comme c'est inutile! A la lumière de cette grande farce imaginaire, l'expérience apparaît dans sa vraie nature, une leçon de choses qui finira mal.

(1) Je signale cet acteur, entre beaucoup d'autres, parce qu'il est, avec une aisance et une force sans pareilles, typique, à la façon éclatante des partenaires de Charlot, et que dans nombre de petits films, de même que William Powell, le traître des Sierras, il a le don de tenir un rôle tout ensemble indispensable et idiot.

Le Fixateur HUBBY'S, à base d'alcool et de jaune d'œufs, maintient impeccablement les cheveux sans les graisser.

Chez Coiffeurs et Parfumeurs, à **Fr. 12.50** le flacon. —

DELEU

19, rue des Tanneurs, à Anvers. — Tél. : 310,80



CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Un film documentaire fort curieux, projeté au Palais des Beaux-Arts à la soirée donnée par la Compagnie Columbia, nous a révélé en images nettes et rapides, beaucoup mieux que les articles les plus complets et les plus précis, les phases diverses de la naissance et de la formation d'un disque. Ceux qui l'ont vu se sont rendu compte de la délicatesse de ce travail et savent maintenant comment ces sons que le phonographe conserve ont été captés et fixés dans la matière sensible de la cire; travail vivant, périlleux, où interviennent tant d'impondérables, et dont la réussite dépend non seulement de l'excellence du son émis par l'artiste, mais de mille détails, d'éléments de hasard que la technique la plus fine est incapable de prévoir.

Parmi les fanatiques du phono, il en est qui se lassent de certains succès trop opiniâtres. Je ne suis pas de ceux-là, surtout lorsqu'il s'agit de succès justifiés comme celui de Chaliapine. Chaque fois que la voix, que l'art tout entier, si plastique, de cet artiste incomparable sera consacré par un nouvel enregistrement, je ne me lasserai pas de le signaler. Le meilleur morceau du répertoire de la grande basse russe est assurément *Boris Godounov*. La Compagnie française du Gramophone vient d'enregistrer plusieurs fragments de cette œuvre chantée par Chaliapine au Covent Garden (Voix de son Maître DB 1182-84). Il faut noter spécialement deux fragments que Chaliapine chante et joue à la fois : « J'ai atteint le sommet du pouvoir » (2^e acte) et « Adieu, mon fils » (4^e acte). Sa voix se mêle à l'orchestre, s'y joue, le domine et se laisse aller à l'élément musical, élément elle-même. Ces disques ont été enregistrés à la représentation de l'Opéra, de sorte qu'on y trouve non seulement le chant, mais les silences impressionnants qui y sont intercalés. Le drame vit non seulement à nos oreilles, mais s'offre à notre imagination. Tout cela est profondément, humainement émouvant.

D'Albeniz, le répertoire du phono comptait jusqu'à présent quelques morceaux pour piano. Voici une suite transcrite pour l'orchestre d'après la partition de piano écrite par le compositeur espagnol. La *Suite Ibéria* est de l'excellente musique impressionniste, descriptive, pleine d'accent et de trouvailles. La partition est colorée à souhait et l'orchestre symphonique de Madrid, sous la direction de Fernandez Arbos, contribue

RADIO RADIOR 1929

Le Super-Radior à 4 lampes sans antenne ni terre. Le nec plus ultra de la réception :
Ets M. de Wouters, 67-69 rue Keyenveld, tél. 822.40-822.42 et 99, rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles. Tél. 261.58
DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT

à mettre en valeur ce côté pittoresque de l'œuvre. La *Suite Iberia* est composée de trois parties, heureusement variées, dont le mouvement évoque tout à tour des paysages harmonieux, des scènes de danses ou des chansons au rythme marqué et prenant.

La musique d'Albeniz est d'une trame légère, extrêmement subtile; l'orchestration en est scintillante, comme une pierre taillée aux multiples facettes. Les trois disques sont des modèles d'enregistrement. On trouvera au revers du dernier une fort jolie *Danse espagnole* de Granados, sans mièvrerie et d'un rythme savoureux (Columbia 9603-5).

Chez Columbia, nous trouvons encore, ce mois-ci, la *Symphonie* de Mozart, n. 36. Mozart est par essence, avec Bach, le musicien que le phono reproduit avec le plus de précision. Ecriture simple, claire, comme un dessin, ces lignes musicales d'un trait définitif se fixent admirablement sur le disque. Il faut souhaiter que l'on persévère dans cette voie et que toutes les symphonies de ce maître paraissent au répertoire de la machine parlante. La symphonie dont nous nous occupons ici, qui est une des innombrables merveilles de Mozart, où il a dépensé les trésors d'une imagination et d'un lyrisme intarissables, est peut-être la plus simple, la plus nue, que nous connaissions. Mais c'est aussi l'une des plus touchantes, où le compositeur a mis certes plus d'âme que de gracieuse fantaisie. Le « chant intérieur » m'y paraît plein de sous-entendus et de finesses et il y a dans l'allegretto une sorte de joie contenue qui ne veut s'exprimer qu'à demi. Cette œuvre délicate et tendre est jouée dans la perfection par l'orchestre de Sir Beecham (Columbia).

Lotte Lehmann! Il y a peu de temps que nous entendimes, à Bruxelles, cette artiste accomplie. Voici trois enregistrements, chez Odéon, de cette voix exquise, souple et si nuancée : *Fidelio*, air de Léonore (123607), *Turandot* (123603), et la *Tosca*, duo du 1^{er} acte (123602). Nous eussions aimé entendre cette cantatrice dans des airs plus caractéristiques de son répertoire, et spécialement dans les *lieder* de Schumann et de Schubert, ou encore de Strauss. Mais peut-être de tels disques sortiront-ils par la suite. En attendant, admirons l'art consommé de Lotte Lehmann chantant l'admirable air de *Léonore* et l'air de charmant et spirituel de *Turandot*. Quel prestige dans cette voix saine et sensible, dans cette diction claire et cette allure si vivante! Tantôt une douce mollesse, tantôt un élan d'une justesse et d'une précision étonnantes.

L'art féminin et délicat de Henriette Renie, une harpiste de grand talent, séduira plus d'un auditeur. C'est la première fois, je crois, que l'on enregistre la harpe sans accompagnement d'un autre instrument. Nous avons là un disque bien curieux et d'une agréable sonorité. D'un

Robert GANZO

N'es-tu pas
dans ce livre?

LE GÉNIE PRISONNIER

côté *Siciliana* du jeune musicien italien Respighi, de l'autre *l'Hiron-delle*, une bluette charmante de Daquin (Odéon, 166089).

Nous nous étions étonnés de ne plus trouver au catalogue des nouvelles publications d'Odéon des enregistrements de l'orchestre des Concerts Colonne. Le supplément de mars ne nous en offre qu'un seul, mais il est de marque. Le *Ramuntcho* de Gabriel Pierné est une sorte de poème symphonique construit sur des airs basques d'une couleur vive et fine; ça et là mélancolique, ça et là sautillante, la partition d'orchestre contient de forts jolis passages, dont les motifs se gravent dans la mémoire (Odéon 123574).

Polydor vient d'enregistrer la *Cinquième Symphonie* de Beethoven en quatre disques de grande marque. C'est l'un des sommets non seulement de l'œuvre de Beethoven, mais de la musique tout court; c'est aussi la plus connue, et celle, malgré cela, que l'on entend toujours avec un plaisir neuf, une émotion renouvelée. Elle est exécutée par le State Opéra de Berlin sous la direction de Richard Strauss. (Polydor 66814-17). Ce nouvel enregistrement d'une œuvre déjà inscrite au répertoire du phonographe montre les progrès accomplis. Il faut noter surtout le rendement des basses, très remarquable ici, et qui était insuffisant encore, il n'y a pas longtemps. Nous avons aujourd'hui une rédaction phonographique qui approche de la perfection.

Chez Polydor également, signalons deux disques de chant remarquables. Madame Ritter-Campi chante ces deux à la fois gracieux et pleins de noblesse : *Il Re pastore* de Mozart et *Il pensioroso* de Händel (66841).. Cette voix bien posée, pleine et d'un style imposant, possède en même temps un timbre moelleux qui touche et ravit. Mlle Clara Clairbert, soprano du Théâtre de la Monnaie, nous donne aujourd'hui le grand air de la *Traviata* et les Clochettes de *Lakmé*. On ne peut ne pas tenir spécialement à cette musique, trop entendue et qui date, mais on ne manquera pas d'être séduit par cette voix prodigieusement souple, d'un élan et d'une sûreté exceptionnelles. Elle est d'une belle limpidité et d'un accent irrésistible (66790-91).

Enfin, voici un petit disque qui satisfera les admirateurs de Chopin : trois *Ecossaises* fort jolies et enregistrées, je crois, pour la première fois. Elles sont jouées avec légèreté et esprit par Lily Dymont, sur Steinway. (Polydor 21885).

=====

E. GOBERT PHOTOGRAPHE
PORTRAITISTE
253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES

SPÉCIALISTE en reproduction de tableaux, objets d'art, antiquités et tous travaux industriels	Téléphone : 850,36	S T U D I O ouvert en semaine de 9 à 7 heures, le Dimanche de 10 à 14 heures.
	Se rend à domicile pour " Home Portrait "	

=====

AU SANS PAREIL

17
rue Froidevaux
Paris (XIV^e)

BLAISE CENDRARS

LE PLAN DE L'AIGUILLE

ROMAN



19 Poèmes élastiques.
L'Eubage.
Anthologie nègre.

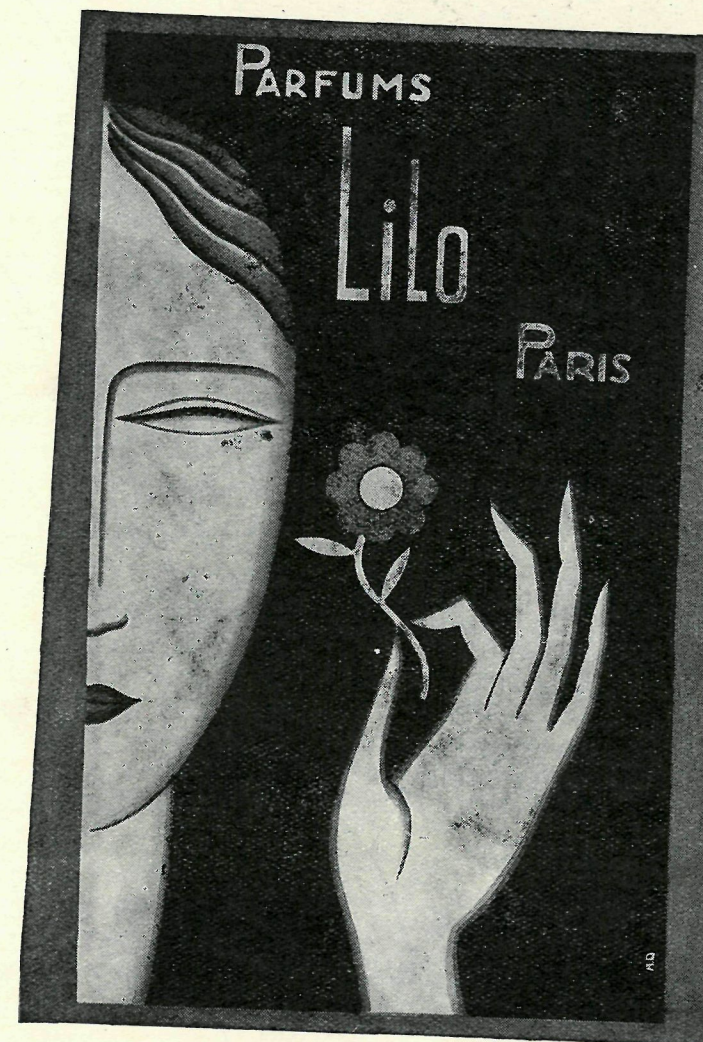
17
rue Froidevaux
Paris (XIV^e)

AU SANS PAREIL

**la
modiste**

**jane
brouwers**

**72
av. louise
bruxelles
tél. 211,01**





Rue de l'Ecuyer, 46 à 58 Bruxelles

VARIETES



Pierre Mac Orlan et le « fantastique social ». —

Deux nouveaux livres de Pierre Mac Orlan viennent de paraître : « Sélections sur ondes courtes » et « Uranie ». Ils sont magiques et familiers, pour qui sait écouter ce ton étrangement troublant, qui sonne de si près et vient de si loin.

Avant que les sociologues et les philosophes aient tiré leurs conclusions scientifiques des temps présents, avant même que le tour des évolutions soit joué, ce grand néo-romantique nous aura livré tous les secrets disparates et agissants du spectacle. Pas l'ombre d'un système dans les mains, ni dans les poches, il sait extraire de ses réelles facultés de pressentiment, avec le seul concours d'une imagination, aussi éveillée qu'aventureuse, l'image multiple et variée d'une époque particulièrement dramatique et trouble, mais non moins follement vivante et agitée. Un génial diseur d'aventures, parfaitement quotidiennes, les bonnes et les mauvaises, sans doute, mais dont le boniment contient cette part de clairvoyance illuminée, si nécessaire à découvrir certaine poésie dans les mystères violés et à faire honte aux prophéties faciles.

Qu'il s'agisse de faits-divers obscurs et équivoques, d'inventions ou de découvertes au nom desquelles l'on parle si gratuitement du progrès, de sourdes agitations sociales qu'aucune théorie idéologique n'a encore effleurées, ou de phénomènes beaucoup moins profonds ou beaucoup plus inquiétants, c'est du premier fait venu qui en résulte, que part l'émotion créatrice de cet écrivain. Attentivement aux écoutes des éléments invisibles qui annoncent les événements, brouillent les destinées et exaltent les passions, il a aussi les yeux malicieusement ouverts sur les éléments visibles qui en dénoncent le côté grotesque ou pathétique. Et cet émouvant accent lyrique qui lui est propre et grâce auquel il lui est permis, comme à aucun autre, de romancer le chaos sentimental contemporain, se hausse puissamment à travers le temporaire.

Joh. M.

11, rue de l'Arcade **MARIGNY-HOTEL** PARIS (VIII^e)

situé en plein centre de Paris, à côté de la Madeleine
et à proximité de l'Opéra

Tout le confort moderne — Lift — Prix modérés
Téléphone Central 63.97 E. JAMAR, Prop.-Directeur

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Passe-Temps (Paul Léautaud). —

Un homme qui reste fidèle à lui-même. Je ne vois rien qui définisse mieux Paul Léautaud, comme on s'imagine pas qu'il cherche d'autre éloge. Les quelques articles qu'il s'est enfin décidé à réunir en volume présentent tous cette même allure directe, ce ton désinvolte, cette franchise agressive. Quoi de plus tonique que le souci de manquer de prétention, l'insouciance à l'égard du lecteur, le dédain d'une recherche de style quelconque que l'auteur proclame à chaque ligne? On peut bien parler de Diderot dont on édite précisément d'admirables lettres à Sophie Volland. Il est réconfortant de voir se renouveler le phénomène d'un homme qui se soucie de ce qu'il pense plutôt que de ce qu'il écrit, de ce qu'il sent plutôt que de la manière dont il s'exprime. D'autant plus que — comme c'est curieux — il se fait précisément que Paul Léautaud a retrouvé ce style direct de la conversation qui avait disparu depuis si longtemps de la littérature française et qui est indispensable à celui qui n'en fait pas accroire plus qu'il n'en dit.

Le volume est complété par un lots de *mots, propos et anecdotes* qui ne sont pas loin de valoir les *Caractères et anecdotes* de Chamfort. Il convient de citer l'une des plus curieuses de ces réflexions : « Ce qui suit m'est venu à l'esprit, l'autre soir, au moment que je me couchais, assis sur le bord de mon lit, attendant que ma cigarette fût finie, en même temps que je mourais de sommeil. N'y a-t-il pas une sorte de bassesse d'esprit (ce mot : bassesse est peut-être un peu fort), dans l'admiration que nous avons, selon nos goûts et la tournure de notre esprit, pour tel ou tel grand écrivain? Je suis resté là, assis au bord de mon lit, les jambes à l'air, une bonne demi-heure, à penser à cela. »

D. M.

Le Plan de l'Aiguille (Blaise Cendrars) —

Blaise Cendrars entreprend de nous livrer les Confessions de Dan Yack, gentilhomme de fortune, qu'il conduit à travers quelques pays d'Aujourd'hui en vue d'un travail de haute école. Moravagine, miraculeux Idiot, posait déjà le problème du Mythe devant la faillite de la civilisation occidentale. Son héros présent se meut, lui aussi, en pleine peau humaine et remue de gros morceaux de siècle de la sorte

Chocolatier

“ Mary ”

Confiseur

Bruxelles :

Rue Royale, 126

Tél. 145.00

Ostende :

Rue de Flandre, 15

Tél. 7086

la plus entêtante. Il serait facile de dénombrer les globules de ce sang tout frais dont le galop furieux entraîne le Monde dans sa ronde. Il reste que Cendrars tient de son génie naturel un goût violent pour l'aventure, pourvu qu'elle saute hors du cadre où l'enserrent les lois du roman et que la mort y trouve son compte sans détour. Son mépris de la condition de l'homme est la pierre de touche de ce Monde réel, — qui exige quelques gaillards résolus et un certain nombre de vertus qu'il fait bon d'orienter dans le soleil. Il inaugure là un jeu dont le mouvement vous torréfie le cœur : au point qu'on ne distingue plus de quel côté de la mort l'action se poursuit et quel air féconde ses mille prodiges. Il y a du Prométhée dans tout ce que Cendrars bouscule de sa plume. On reçoit de toutes parts une décoction redoutable. J'aime tout ce que Cendrars peut me dire de l'action. Sa voix use d'un registre dont l'ampleur ne s'arrête plus. Et Dan Yack grandit, d'autant qu'il se compromet davantage.

Cendrars prétend fixer *l'état de santé général de demain* dont le caractère tiendra dans la mise en jachères de la Raison. L'épisode final : Port-Déception porte le débat où se confond le joueur à son point de fusion le plus concret. L'odeur de la femme s'y mêle avec force, — et la courbe se referme sur le sommeil d'un Condor.

S. S.

Une conférence de M. André Lhote. —

Dans la salle le « Centaure » où l'on exposait une partie importante de son œuvre, M. André Lhote, peintre-écrivain ou écrivain-peintre (je ne sais lequel des deux, du peintre ou de l'écrivain, est le plus grand, mais je n'hésite pas à dire que, d'après moi, M. Lhote est le plus perspicace des critiques d'art de ce temps), a fait une conférence sur la « Peinture ». Un peu à bâtons rompus, dans un désordre animé et vivant, nous jetant en pâture, à profusion, propositions et contre-propositions, M. Lhote nous a successivement entretenu de son voyage à Vienne et de ses méditations devant les Breughel, du classicisme et du baroque, de Rubens et de M. Maclair, de quelques autres sujets du même ordre, tantôt graves, tantôt plaisants. Mainte surprise attendait ceux qui s'en sont, jadis, tenus trop à la lettre aux déclarations de principe classiques et néo-classiques de ce subtil dialecticien, chez qui l'œuvre peinte n'est parfois pas sans contredire la théorie esthétique.

M. Lhote s'est mis hardiment du côté de ceux pour qui la superstition du brillant coup de pinceau a perdu ses droits : chez Breughel que le critique porte aux nues, le métier est tout ce qu'il y a de modeste, chez Hals qu'il n'aime guère, tout ce qu'il y a de brillamment mais bêtement exécuté. Et se portant plus en avant encore, M. Lhote exalte le seul art « pensé, déformé et humanisé ». Reprenant un thème qu'il avait déjà

Pour les gens d'affaires, à Paris :

LE DAUNOU HOTEL

6, RUE DAUNOU

entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

Toutes les chambres avec salle de bains

Directeur : G. SERVANTIE

Adr. télégraphique : Daunouad-Paris

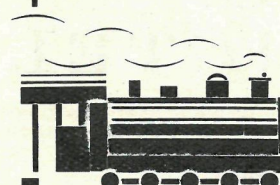
PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

traité, il revient sur sa séduisante, mais bien dangereuse théorie de la courbe et de la droite, la courbe représentant en soi le langage spontané de la peinture, le laisser-aller, l'inquiétude, la maladresse, la droite révélant la maîtrise, la réflexion, la pondération. A mon avis, nous retrouvons dans les plus authentiques chefs-d'œuvres un jeu alterné de droites et de courbes. Certes, la courbe seule est molle, et M. Lhote eut raison de dire que dans l'impressionnisme, cher à M. Maclair, et sauf chez Cézanne et Seurat, la courbe dominait généralement. Tant est-il que les impressionnistes mêlèrent le point et la virgule à une partie déjà très compliquée.

Il fit ensuite l'éloge de l'art *expressif* d'aujourd'hui. C'est bien l'impressionnisme que M. Lhote a visé, en discernant à la peinture contemporaine ce brevet d'humanité intense, de pensée flagrante, d'action ordonnée. Il osa même dire tout haut certains de ses rêves : une brisure plus nette avec la conception classique du tableau et qui nous mènerait à un art d'évasion et de songe, dans un monde où la réalité servirait d'étaçon, à une idéalisation universelle. Sous ce rapport, il consentit même à faire crédit aux surréalistes. Rejetant l'opinion trop stricte qu'il défendit lui-même à propos du classicisme, et celle que les autres ont déduite de ses propos rigoristes, il en vient à affirmer qu'il existe des constantes du désordre, infiniment précieuses elles aussi, comme il y a des constantes de l'ordre. Les règles n'ont de valeur que pour autant qu'elles sont faites pour le plaisir, non pour la mortification. Emboitant le pas à M. Eugenio d'Ors, voilà aussi M. Lhote qui reprend le procès du baroque, et cette révision — mais sera-t-elle, cette fois, sans appel? — le conduit à un triomphe pour le baroque jadis honni. Il n'hésite même pas, mais par une suite d'arguments, qui ne m'ont pas encore convaincus, à raccorder l'art de ce temps à l'art baroque.

M. Lhote a terminé sa conférence en nous entretenant de M. Maclair. Le plus important qu'il nous a dit, est d'ordre passionnel : c'est que M. Maclair, pompier du dimanche, peint lui-même et brigue un siège à l'Académie française. Mieux que de doctes argumentations et réfutations, desquelles le personnage n'est pas digne, ces deux petits faits biographiques, anecdotiques tout au plus, situent à sa vraie place la campagne de diffamation entreprise par M. Maclair et que celui-ci à même cru devoir poursuivre à Bruxelles, après l'avoir manquée à Paris.



VOYAGES JOSEPH DUMOULIN
77, BOULEVARD ADOLPHE MAX - BRUXELLES
organisation modèle de voyages à forfait,
collectifs ou particuliers pour tous pays.
Maison Fondée en 1893

Tour à tour spirituel et savant, toujours incisif, M. Lhote n'a cessé de nous passionner par une dialectique ingénieuse, aussi fine que docte, vivante pour le surplus. Il a surtout l'art de ces formules lapidaires qui résument et éclairent un débat que d'aucuns ont brouillé. Mais plus vif encore, après cette nouvelle et remarquable conférence, est notre désir de lire, le plus possible, à tête reposée, ou de relire, groupées, mises en place, coordonnées, les multiples causeries, études, notes, etc. que M. Lhote nous a servies.

A. d. R.

Autour de l'œuvre de Gustave van de Woestijne. —

Le poète Karel van de Woestijne a écrit pour l'exposition rétrospective de son frère, le peintre Gustave van de Woestijne, qui vient d'avoir lieu au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, une longue et curieuse préface. Cette préface est d'essence trop spéculative et trop complexe pour que nous puissions, dans une courte note, en discuter les prétentions, touffues et multiples. Tout à la fois, en effet, elles se portent au delà du problème pictural, affirment certaines conceptions sociales ou philosophiques (discutables) et ne prétendent pas moins fixer par des allusions (pas toujours franches) quelques points de l'histoire de la peinture contemporaine flamande. Ce serait parfaitement décevant, si le côté idéologique du langage du poète-préfacer ne nous offrait en même temps l'occasion de constater que la faillite de la morale chrétienne et la fin de la bourgeoisie comptent pour beaucoup dans nos divergences. Nous préférons cela! Karel van de Woestijne croyant fermement à cette morale autant qu'à l'institution bourgeoise, nous admettons qu'il dénomme *spiritualité*, et non pas *mysticisme*, l'art que son frère Gustave en a tiré. Car, non seulement, nous avons connaissance de l'existence d'une *peinture mystique*, mais nous croyons également à un *mysticisme nouveau*. Karel van de Woestijne ne croit pas, ni à l'une, ni à l'autre, sans doute parce que, pour lui, tout mysticisme est d'ordre religieux et non pas d'ordre sentimental.

Il ne manque pourtant pas d'exemple d'une peinture mystique nouvelle, à commencer par l'œuvre de Marc Chagall. Or, contrairement à ce que Karel van de Woestijne prétend, la peinture de Gustave van de Woestijne n'est pas mystique non parce que telle peinture est inconcevable, mais parce que ce peintre n'a pas pu en trouver ni le secret, ni l'expression. Et c'est ici que se place le point douloureux et faible dans l'évolution de l'œuvre de Gustave van de Woestijne, qu'

jean fossé

34 chaussée de Charleroi

c'est un couturier
bruxelles

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

était un mystique né, mais que les influences du début, autant les influences esthétiques que les sociales, ont réduit à devenir « le peintre des Intentions », comme il est dit à la fin de la fameuse préface. Qu'il s'agisse de l'esprit de Laethem-St-Martin de 1900, des exemples de George Minne et Valérius de Saedeleer, du pèlerinage à l'exposition des Primitifs flamands à Bruges, du concept bourgeois de la vie, proposé en dogme, de la découverte du paysan, nous n'hésitons pas à les dénoncer comme autant d'entraves au développement intérieur de ce peintre à ses débuts. Tout cela a proprement étouffé en lui le sentiment poétique, l'accent du lyrisme et le goût pour le mystère, qui pourtant étaient à la base de sa nature. Certes, ce peintre en est sorti avec une œuvre remarquable. Mais tout cela ne l'a pas moins également conduit vers un formalisme ennemi de l'émotion et de l'aventure picturales. Et il paraît hors de doute qu'il doit l'allure plus humaine de certaines de ses œuvres à l'influence de l'expressionnisme allemand, d'une part, aux recherches picturales cubistes, d'autre part, et à certain enrichissement sentimental qu'il a pu découvrir dans la vie, l'exil, les voyages et l'éloignement définitif du milieu de Laethem-St-Martin, où l'esprit de 1900 est si tenacement et si vainement conservé.

Joh. M.

La fausse auréole de George Minne. —

On devrait en finir, une fois pour toutes, avec cette grosse légende de l'influence spirituelle et plastique du sculpteur George Minne sur les peintres flamands contemporains sortis de Laethem-St-Martin.

Au moment où Karel van de Woestijne (voir sa préface à l'exposition de Gustave van de Woestijne) prononce l'excommunication de la génération des peintres qui ne furent pas assez purs pour bénéficier de *cet esprit* (et cela pour mieux le limiter à l'œuvre de son frère), ne voilà-t-il pas que le Conservateur Léo van Puyvelde veut à tout prix y soumettre tout le monde!!! Tandis que le premier exagère singulièrement, le second se trompe avec éclat.

A en croire Karel van de Woestijne, la génération qui a donné à notre époque de grands peintres comme : Gustave de Smet, Frits van den Berghe, Constant Permeke, ne se composait que d'une « bohème bien joyeuse et bien innocente », « jeunes gens qui se repaissaient de littérature moderne », tandis que George Minne, Valérius de Saedeleer,

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES TABLES
SES COURONNES

SES FLEURS
SES VASES

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

son frère et lui-même jouaient leur petite partie de cartes quotidienne avec Shakespaere, Eschyle, Platon et Ruusbroec! Pour ne parler que de l'artiste posé en exemple, George Minne, il n'y a qu'à voir ce qu'il a récolté sur ces hauts-plateaux de la culture bourgeoise, et combien il en est revenu les mains vides. Ses quelques œuvres qui témoignent d'une réussite décorative (et surtout pas « monumentale ») comme le « monument Rodenbach » et le « Porteur de reliques », sculptures où les qualités de simplification et de stylisation constructives sont réelles, ne peuvent pas racheter l'ensemble d'une œuvre qui, depuis vingt ans, s'écoule en cire molle. Opposez à cela l'œuvre des dits Gustave de Smet, van den Berghe et Permeke et concluez à une différence essentielle et totale, depuis le commencement jusqu'à ce jour.

Quant à l'influence de l'homme, l'exemple disciplinaire qu'aurait exercé Minne, et dont parle Léo van Puyvelde, dans une étude consacrée à Gustave de Smet, parue dans la « Revue d'Art » de février, il s'agit là d'affirmations aussi gratuites qu'erronées et qui n'ont que trop servi le jeu de ce genre d'historiens. Ils ne cherchent, malgré tout, que l'occasion de mettre nos admirables jeunes peintres sous une tutelle illusoire au seul bénéfice, spéculatif et problématique, de leur idole. Il est maintenant trop tard pour attribuer à leurs assertions un soupçon seulement de vérité. C'est de la petite histoire locale à retardement esthétique, mais qu'il s'agit d'abattre définitivement, l'état actuel de la jeune peinture flamande n'ayant que faire de pareil encombrement littéraire. En effet, si nulle trace d'une influence plastique de George Minne n'est perceptible dans l'évolution des peintres flamands contemporains, il est encore bien moins vrai que ce sculpteur aurait projeté autour de lui, du temps de Laethem-St-Martin, un rayonnement spirituel nouveau. La maison de George Minne leur fut toujours fermée. Il n'y a jamais eu entre ces peintres et ce sculpteur le moindre rapport ni amical, ni confraternel, ni intellectuel. Ce qu'ils connaissaient de George Minne était son lointain chapeau de paille et son dos d'alpaga. Ce qu'ils voyaient de son œuvre, c'étaient les plâtres qui se trouvaient dans certaine arrière-boutique d'un marchand de bicyclettes à Gand.

CLAEYS - PUTMAN

toutes les fleurs - toutes les plantes

7, chaussée d'ixelles (porte de namur)
bruxelles — téléphone 271.71

le langage des fleurs : anniversaires - amour - amitié -
intimité - joie - bonheur - un peu, beaucoup et pas
du tout

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

De tout cela il existe, du reste, une multitude de preuves, significatives et éloquentes.

Qu'on en finisse donc avec les absurdes inventions esthético-littéraires, autant qu'avec les méprises prétentieuses et spéculatives qui tentent de parer d'une vaine auréole un artiste qui n'a aucun titre à jouer ce petit Dieu des Flandres. Assez de fausse histoire. *Joh. M.*

La Piste de 98 (Clarence Brown). —

L'appétit de l'or qui inspira à von Stroheim le thème réaliste de *Greed* est traité dans la *Piste de 98* sur le plan épique. Mais dans l'un et l'autre film, c'est la même tension, la même cruauté qui tiennent, pour le premier aux instincts qui nous ont décrits, pour le second, aux éléments naturels qu'affrontent les héros. Peu importe que la *Piste de 98* prétende à être une reconstitution d'événements auxquels se trouverent mêlés les chercheurs de pépites il y a trente ans, lorsqu'ils abordèrent le Klondyke. Nous ne retenons de ce film qu'une sorte de violence qui le traverse, et tant pis si elle s'exerce pour un objet dérisoire, qu'une exténuation de l'homme par des périls auxquels il consent absurdement et ce spectacle a parfois assez de grandeur pour nous distraire des quelques niaiseries qui le gâtent par endroits. *M. B.*

Un Salon de la Photographie à Paris. —

Le Salon Indépendant de la Photographie à Paris, dont la première exposition, l'an dernier, a mérité le succès que l'on sait, se tiendra cette année, au mois de Mai, dans une grande Galerie parisienne.

Le jury, composé de MM. René Clair, Charensol, Florent Fels, Jean Prévoist, examinera les candidatures qui peuvent, dès à présent, être présentées à M. Sougez, 13, rue Saint-Georges, à Paris, accompagnées de trois spécimens de travaux photographiques.

Quatre « Erotiques » de Mambour. —

Les Editions à la Lampe d'Aladdin, 14, avenue Reine Elisabeth, à Liège, publient sous le titre « 4 Erotiques de Mambour », un album in-4 (0.22 x 0.30), contenant un feuillet de texte et quatre lithos en deux tons. Des presses du maître-imprimeur J.-B. Goossens, à Bruxelles.

Rose : fleurs naturelles

52-52a, rue de Joncker (place Stéphanie)
bruxelles téléphone 268.34

le 1^{er} juin au Zoute : 49, avenue du Littoral - tél. 593

les. Justification du tirage : quatre japon impérial, planches signées, et un dessin original, numérotés 1 à 4, à 250 fr.; vingt-six madagascar, planches signées, numérotés 5 à 30, à 100 fr.; et des exemplaires sur vélin non numérotés, à 20 fr.

De la peinture livrée à la littérature. —

La complexité de certaine peinture « moderne », qui tend à un formalisme nouveau et hermétique et qui s'inspire du raisonnement plus que du sentiment, nous réserve parfois cette surprise de s'aider (elle, l'anti-poétique!) d'une littérature, bien littéraire celle-là.

C'est ainsi que nous avons pu lire à l'intéressante exposition de *Victor Servranckx*, au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, cette déclaration explosive du peintre, affichée parmi ses œuvres :

« De telles peintures constituent un attentat de lèse-réalité, dont la répercussion incendiaire s'avèrera bientôt immense. Mais tel est le sort, étrangement pathétique, de la civilisation bourgeoise, que — prise dans ses propres pièges — elle est forcée de s'assimiler toutes les valeurs spirituelles qu'elle a rendues monnayables et qu'elle doit accepter — par la force des faits — comme de solides valeurs boursières. »

(Soit dit en passant, que le directeur du Palais des Beaux-Arts fit décrocher cette pancarte avant qu'elle eut l'occasion de communiquer le feu au bâtiment!)

Jean-Jacques Gailliard, exposant au même Palais, place son ensemble sous la devise « Humain-Inhumain » — et s'aide d'une préface due au poète *René Verboom*, où l'on peut lire des hautes fantaisies dans ce genre, renfermant la négation définitive de toute peinture :

« Contrée mouvante, couleurs aux mille climats, saisons (intuitives, invitées, dominées), de l'intelligence, du cœur, de la chair, liées et unifiées par le sens critique et l'amour. J'avance avec émotion dans cette atmosphère formatrice, dans ce radium d'apparitions et de disparitions, parmi des objets, des personnages, des symboles visibles, perdus, retrouvés, mobiles et stables comme la mémoire. J'écoute. J'entends un langage si parfait, si subtil que ma propre parole n'en peut donner qu'une traduction grossière. Je regarde : Jean-Jacques Gailliard est partout, couvert et découvert, juste à côté des signalements possibles, ailleurs déjà, toujours dans son œuvre. (Un peintre est parfois derrière son œuvre, comme un fantôme; devant, comme un ventriloque.) La fantaisie me permet en ville de rencontrer Jean-Jacques Gailliard, tout simplement. Il est trapu. La terre ne le gêne pas. Mais son front massif me fait penser « aux silences traversés des mondes et des anges ». Je ne donne pas ma confiance aux hommes grands, à carrure étroite, à front étroit — qui s'élèvent à cause du vent. » *Joh. M.*

Notre système « FOOTOGRAPH », exclusivité Walk-Over, nous permet de mesurer la longueur et la largeur de votre pied en même temps. Ceci vous assure un chaussant parfait grâce à nos cinq largeurs par 1/2 pointure.

Walk-Over Shoe C^o
128, RUE NEUVE, 128 ~ BRUXELLES
705

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Quelques avis importants
à nos abonnés et nos lecteurs

Le N° 11 de « Variétés » (15 mars) contenait un document photographique d'un caractère tel qu'un de nos distributeurs habituels se refusa à le mettre en vente dans les librairies qu'il dessert. Ceux de nos lecteurs qui, par suite, n'ont pas réussi à se procurer ce fascicule, peuvent l'obtenir au prix de 7 fr. 50, contre mandat ou virement postal, à l'administration de la revue « Variétés », 11, Avenue du Congo, Bruxelles.

Quelques-uns de nos abonnés se plaignent d'irrégularités postales : à cause de ces négligences, certains fascicules de l'année 1928-1929 manquent à leur collection. Il leur suffira de nous signaler les numéros des exemplaires qui leur font défaut pour que nous leur adressions ceux-ci, gratuitement, par retour du courrier.

Par son numéro prochain du 15 mai, la revue « Variétés » inaugure sa deuxième année. Nos abonnés se rendront compte, par la circulaire ci-jointe, des perfectionnements de tout ordre auxquels nous tendons et qui ne sont pas sans entraîner quelques sacrifices.

Une légère augmentation du prix d'abonnement s'est imposée. Nous ne doutons pas que nos abonnés, en nous restant fidèles, témoigneront de la confiance dont l'avenir de « Variétés » dépend. Nous continuerons donc à faire le service d'abonnement à ceux de nos abonnés qui n'auront pas renoncé avant le 15 mai prochain, date à laquelle ils recevront le premier numéro de la deuxième année, qui sera consacré aux ports, matelots, navires.

**exposition
permanente**

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard - Sa-
bouraud - Soutine - Utrillo.

zborowski
26, rue de seine, paris

706



Mon Parfum
et
Les fards Pastels
de
BOURJOIS

THÉÂTRE DE DIX HEURES

17, PLACE Ste-CATHERINE - BRUXELLES

LE 12 AVRIL

Pour sept jours seulement

MAYOL

LE 19 AVRIL

DORA STROEVA

LE 3 MAI

LA REVUE

Un acte et quinze tableaux de P. NEUVILLE
— COSTUMES CRÉÉS PAR NORINE —

avec

LYS GAUTY

PAUL ASSELIN - ROBERT DARTHEZ

NINA ALEXIA

JENNY GOSSEN - RENÉE PIGNON

The 3 Tony Earliés - PIERRE CHATELAIN

The 10 extraordinary Merry Girls

? FEUX ?

Créations de lumière de GAB SORÈRE

Danses réglées par Miss Dolly DORNE

Orchestre dirigé par P. FLORENDAS

Décors conçus et réalisés par Géo CARREY

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Viellies traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

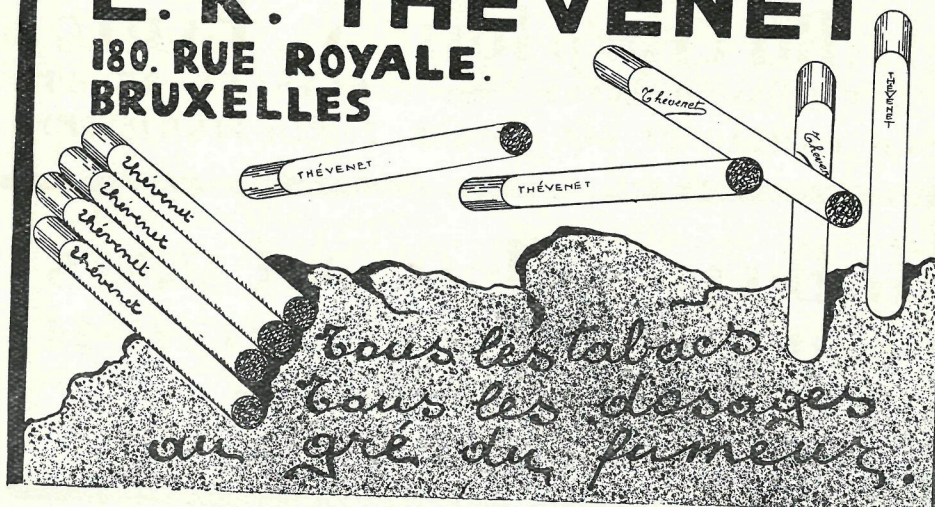
PORTE LOUISE - BRUXELLES

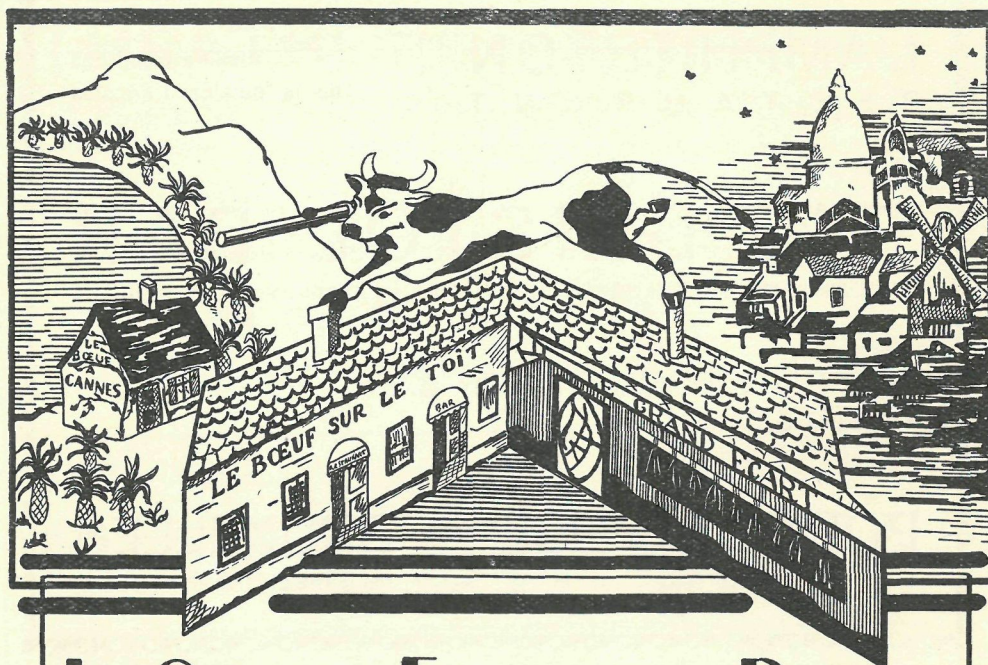
Tél : 182.25-182.26 et 226.37

CIGARETTES DE GRAND LUXE

L.-R. THÉVENET

180, RUE ROYALE.
BRUXELLES

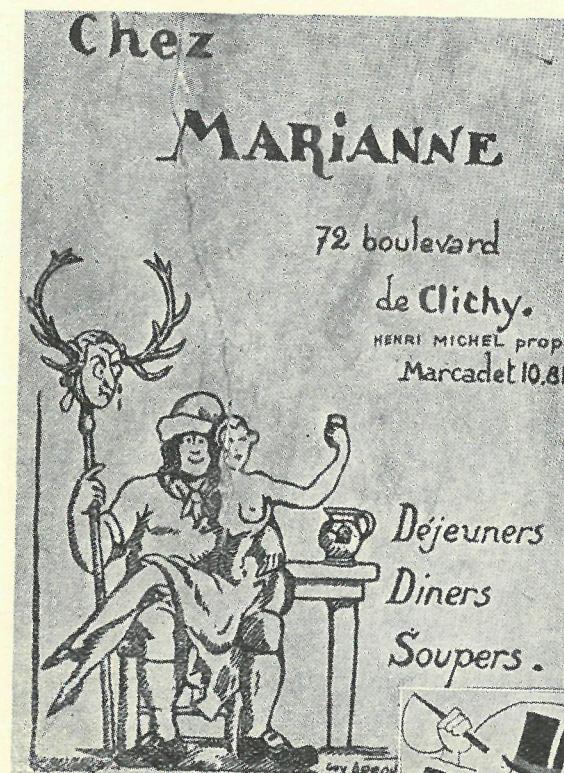




LE GRAND ECART A PARIS
7 RUE FROMENTIN - TRUDAINE 13-34

LE BŒUF SUR LE TOIT A PARIS
28 R. BOISSY D'ANGIAS — ÉLYSÉES 25 84
(A PARTIR DE SEPTEMBRE: 26 R. DE PENTHIÈVRE)

LE BŒUF SUR LE TOIT A CANNES
6 RUE MACÉ — TÉLÉ: 18-24



AUX
CHAMPS ÉLYSÉES



A
M
O
N
T
M
A
R
T
R
E



BON · DE
GARANTIE

La Maison

Confiance
justifiée.

Faculté d'échange
L'assurance tout à fait.

Inspirés par une longue expérience des styles anciens et modernes, récompensés brillamment aux expositions universelles, les lustres de Boin - Moyersoën jouissent d'une prédilection générale. La confiance que vous leur accordez est encore accrue par le bon de garantie et la faculté d'échange qui accompagnent chaque fourniture.

Architectes, décorateurs, électriciens, sont unanimes à les recommander. Exigez la marque ci-dessous, certitude d'authenticité.

BOIN -- MOYERSOËN

BRONZES D'ÉCLAIRAGE

ANVERS

31, Longue rue des Claires

ET DE BATIMENT

BRUXELLES

142, rue Royale

*Bien ne suffit
Meux toujours*

Douchez



ensembles
tableaux

30, rue saucy

verviers



LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES

"La Voix de son Maître,"

LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, B^D M. LEMONNIER



Les Disques
"polydor"

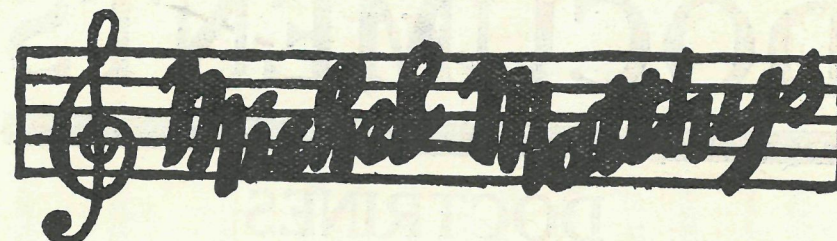
le record de la qualité

Disques Brunswick
les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

PIANOS



VENTE - ÉCHANGE - LOCATION - ACCORD - RÉPARATIONS
16, RUE DE STASSART (Porte de Namur)
BRUXELLES

Dépositaire des : AUTOS-PIANOS-PHILIPPS
DUCANOLA
DUCA
DUCARTIST
et des PIANOS A QUEUE NIENDORF

PIPPERMINT



Exigex un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE**

Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraichissements

MAISON FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES-REVEL (N^o Garonne)

GET frères

à REVEL (H.-G.)

(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX-DE-NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

DOCUMENTS

DOCTRINES

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie

paraîtra le 1^{er} Avril

AVEC LA COLLABORATION DE :

D^r Allendy, Jean Babelon, Georges Bataille, Bosch Simpera, D^r G. Contenan, Robert Desnos, Carl Einstein, R. Grousset, J. Hackin, Eugène Jolas, Marcel Jouhandeau, R. Lan-
tier, Michel Leiris, Georges Limbour, André Malraux, Erland Nordenskiöld, Wilhem Pinder, Hans Reichenbach, D^r Rivet, Georges-Henri Rivière, Fritz Saxl, André Schaefner, Adama Van Scheltema, Joseph Strzygowski, Piétro Toesca, Royal Tyler, Arthur Waley.

Rédaction - Administration : 39, Rue La Boétie

PARIS

XXX

ÉDITIONS M.-P. TRÉMOIS

Chèque postal 846.72 43, AVENUE RAPP, PARIS (7^e) Téléph. : Ségur 69-99

MARCEL VERTÈS

LE CIRQUE

Cinq gravures originales en couleurs

de MARCEL VERTÈS

tirées au repérage par « La Tradition », format 42×31, et une trentaine

de dessins en noir dans le texte de

RAMON GOMEZ DE LA SERNA

(Traduction Falgairolle)

Imprimé en 2 couleurs par Coulouma.

Le tout sous un emboîtage de luxe, présentation et format analogue

à Marie Laurencin : « Finette ».

Mais tirage limité à :

5 exemplaires sur japon impérial, comprenant, outre le tirage courant :

- 1^o une suite sur japon nacré (chaque épreuve signée par l'artiste);
- 2^o une suite en noir;
- 3^o une suite en noir avec remarques;
- 4^o une suite de décomposition des couleurs d'une planche;
- 5^o une suite des cuivres barrés;
- 6^o un des cuivres originaux;
- 7^o un dessin ou aquarelle en couleur de Marcel Vertès, lui ayant servi de thème pour l'établissement d'une planche 4,000 fr.
(souscrits)

16 exemplaires sur hollandé, comprenant, outre le tirage courant :

- 1^o une suite sur japon nacré (chaque épreuve signée par l'artiste);
- 2^o une suite en noir;
- 3^o une suite en noir avec remarques... .. 1,500 fr.
(souscrits)

33 exemplaires sur vélin d'Arches, comprenant, outre le tirage courant :

- 1^o une suite en noir;
- 2^o une suite en noir avec remarques 1,200 fr.

45 exemplaires sur vélin d'Arches 750 fr.
(souscrits)

XXXI

CLOSE-UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique.

Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film.

Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier.

Texte anglais et français.

EDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur : **CHRONIQUE** Secrétaire de rédaction :
André de Ridder **DE LA VIE ARTISTIQUE** **Georges Marlier**

Sélection publie chaque année **10 Cahiers**
comprenant, à côté de chroniques d'actualité, une monographie
consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps ; chaque
cahier comporte 64 à 144 pages, dont 32 à 80 reproductions.

Cahiers parus :

RAOUL DUFY (32 reproductions) GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions) OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (80 reproductions) FERNAND LEGER (32 reproductions)

En préparation :

FLORIS JESPER	LOUIS MARCOUSSIS	GIORGIO DE CHIRICO
JEAN LURÇAT	(sous presse)	(sous presse)
G. VAN DE WOESTYNE	CONSTANT PERMEKE	JOAN MIRO
F. VAN DEN BERGHE	MAX ERNST	CRETEN-GEORGES
HEINRICH CAMPENDONK	OSCAR JESPER	RENÉ MAGRITTE
PAUL KLEE	ANDRÉ LHOTE	HUBERT MAL
LIPCHITZ	AUGUSTE MAMBOUR	ETC.

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.
Etranger 20 belgas.
Prix du cahier { Belgique 10 francs.
Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

XXXII

N O R D

QUATRE CAHIERS TRIMESTRIELS

DE 96 A 120 PAGES

Directeur : **Franz HELLENS**

ESSAIS - NOUVELLES - POEMES

CHRONIQUE LITTERAIRE TRIMESTRIELLE

Ces cahiers de luxe, offerts à un prix modique, constitueront une véritable anthologie des lettres françaises et étrangères d'orientation nordique

NORD publiera dans son deuxième cahier (fin juin) des études critiques de MM. Gille Anthelme, Léon Duesberg, Robert Mathy, Robert Poulet et Georges Thialet sur Alain Fournier et l'avenir du roman. Pages inédites du "Grand Meaulnes". Dans le troisième cahier, des fragments inédits du dossier de l'affaire Verlaine-Rimbaud, et des poèmes et lettres inédits des deux poètes.

TOUS LES EXEMPLAIRES SONT NUMEROTES

ABONNEMENTS :

Le Numéro : 12 francs.

Un an, sur Hollande 100 francs belges

Un an, ordinaire 40 francs belges.

Etranger : Port en plus.

Compte chèques postaux Belgique : A. A. M. Stols, Compte Nord 2371.72.

BRUXELLES

A. M. M. STOLS, EDITEUR

13, rue Montagne aux herbes potagères

XXXIII



LES ARTISTES

SOCIÉTÉ ANONYME

18, rue d'Arenberg,

TÉL. :

PRÉSENTERONT SOUS PEU LA SUITE DE

NORMA TALMADGE

DANS

LA FEMME DISPUTÉE

avec GILBERT ROLAND - Production Henry King

LES TROIS PASSIONS

DE

REX INGRAM

interprété par ALICE TERRY et YVAN PETROVITCH

LA BATAILLE DES SEXES

DE

D.-W. GRIFFITH

interprété par Jean Hersholt, Phillys Hover, Bella Bennett,
Don Alvarado, Sally O'Neil



XXXIV

ASSOCIÉS

BELGE

BRUXELLES

184,55

MARRY PICKFORD
NORMA TALMADGE
GLORIA SWANSON
CHARLIE CHAPLIN
DOUGLAS FAIRBANKS
D. W. GRIFFITH
SAMUEL GOLDWYN
ART CINÉMA CORPORATION

LEUR INCOMPARABLE **SÉLECTION 1928 - 1929**

DOLORÈS DEL RIO

DANS

V E N G E A N C E

Production EDWIN CAREWE

VILMA BANKY

DANS

LE RÉVEIL

interprété par WALTER BYRON et LOUIS WOLHEIM

DE LA JUNGLE A L'ÉCRAN

interprété par les singes AUGUSTE et BOBY

Un documentaire inédit des plus amusants

réalisé par Alfred Machin.



XXXV

G A L E R I E

Paul Paquereau

P A R I S

Tél. : Littre 50.17

17, Rue Mazarine
(près la rue de Scine)

TABLEAUX DE :

DERAIN — DUFRESNE — R. DUFY — DESPIAU
FRIESZ — KRÉMÈGNE — MATISSE — MODIGLIANI
PASCIN — PAILÈS — V. PRAX — SOUTINE — UTRILLO
VALADON — DE VLAMINCK — WLÉRICK

LE CADRE

S. A.

ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D'EXPOSITION :

5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES
BEAUX-ARTS)

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléphone 275,46

TABLEAUX DE MAITRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckelee, Ch. Degroux,
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc

La JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jaspers, F. Schirren, etc...
Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,
Mintchine, etc..

A C H A T D E C O L L E C T I O N S

Manufacture

de Tissus d'Ameublement

Lucien BOUX - Direction : CART

Seul Concessionnaire des

TISSUS RODIER

POUR L'AMEUBLEMENT

Reproduction et Restauration de
Tapisseries anciennes et modernes,
Gobelins, Bruxelles, Aubusson,
Canevas, etc.
Médaille d'or Exposition des Arts
Décoratifs, Paris 1926.

Fabriques :

à Malines, 12, Mélane
à St-Sorlin de Morestel (Isère) France

Maison de vente et atelier
2, rue du Persil, (Place des Martyrs) Bruxelles
Téléphone : 241,85

GALERIE JEANNE BUCHER

œuvres de Bauchant, Juan
Gris, Jean Hugo, Lopicque,
Léger, Lurçat, Marcoussis,
Picasso - Sculptures de
■ Jacques Lipchitz ■

éditions de gravures modernes

3, rue du Cherche - Midi Paris (6°)

ALICE MANTEAU

2, rue Jacques Callot
et 42, rue Mazarine
P A R I S V I °

T A B L E A U X
A N C I E N S & M O D E R N E S

XXXVIII

GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB - DIRECTEUR
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS - PARIS. VI°

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 ... R.C. SEINE 382.130

Braque
Derain
Raoul Dufy
Pascin
Picasso
la Fresnaye
Joan Miró
Léger
Modigliani
Matisse
Utrillo
Bérard
Tchelitchev

XXXIX

LA LIBRAIRIE
JOSÉ CORTI
6, RUE DE CLICHY
PARIS

POSSÈDE EN MAGASIN

**TOUS
LES LIVRES
D'AVANT GARDE**

LITTÉRATURE - ARTS - CINÉMA

et peut satisfaire à n'importe quelle commande
par retour du courrier

GALERIE " LE CENTAURE ,,
62 AVENUE LOUISE-BRUXELLES TÉLÉPH. 888.68



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

AVRIL DU 6 AU 17

S. GHYSBRECHT

R. VAN GINDERTAEL

DU 20 AVRIL AU 3 MAI

FRITS VANDEN BERGHE

LES LUNDI 6 ET MARDI 7 MAI

VENTE PUBLIQUE

d'antiquités et objets d'art de la collection

HERMANT-BAMPS

Exposition : samedi 4 et dimanche 5 mai

Chronique Artistique " LE CENTAURE ,,
paraissant chaque mois d'octobre à juillet
10 NUMÉROS PAR SAISON — ABONNEMENT 30 FR.
Etranger 10 Belgas

la galerie "l'époque" 43
chaussée de charleroi,
bruxelles. - 1^{er} étage.
tél. 272,31

a présenté, durant la saison 1927-1928
des ensembles de rené magritte, gior-
gio de chirico, kandinsky, paul klee,
hans arp, rené guiette

SAISON 1928-1929 :

du 13 au 26 avril

andré bauchant

du 27 avril au 10 mai

g o u a c h e s d e
o s s i p z a d k i n e

œuvres de hans arp - heinrich campendonk - joseph
cantré - marc chagall - giorgio de chirico - max ernst -
gustave de smet - lionel feiningger - paul klee - rené guiette -
rené magritte - auguste mambour - joan miró - floris jespers -
oscar jespers - frits van den berghe - ossip zadkine - etc., etc.

DU CINEMA

PIERRE KÉFER et JACQUES NIEL, directeurs

JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

la 1^{re} revue française
complètement indépendante
et destinée à l'élite

Dans chaque numéro, nos Rubriques

LE CINEMA ET LES MŒURS
par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIS

LA CHRONIQUE DES FILMS PERDUS
par ANDRÉ DELONS

LA GRAMOPHONIE
par HENRI SAUGUET

L'ENQUÊTE: AVEZ-VOUS PEUR DU CINÉMA?

LA REVUE DES FILMS

et la collaboration régulière de

MICHEL ARNAUD, PIERRE AUDARD, ALB. CAVALCANTI, LOUIS CHA-
VANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR, ROBERT DESNOS, ROBERT FLAHERTY,
PAUL GILSON, AMABLE JAMESON, CLARA KAY, ANDRÉ R. MAUGÉ, MAURICE
HENRY, MAN RAY, ANDRÉ SAUVAGE, PHILIPPE SOUPAULT, LEWIS PAGE

Chaque cahier contient trente reproductions d'images
directement extraites de films et des photographies inconnues

ABONNEMENT A LA 1^{re} SÉRIE DE 6 CAHIERS

FRANCE ET COLONIES : 35 FRANCS

LE N° 8 FRANCS

BELGIQUE, HOLLANDE : 45 FRANCS FR.

LE N° 10 FR. FR.

Paris, Librairie José Corti, 6, Rue de Clichy (IX^e)

